

LÉON CHEVREUIL

ON NE MEURT PAS

Preuves scientifiques
de la survie



Universalia

Léon Chevreuil

ON NE MEURT PAS

Preuves scientifiques de la survie

Je n'imagine pas, je constate.
L.C.

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences en 1919

Préface

Mon Cher Chevreuil,

Quel beau sujet ! Quel titre magnifique ! Je suis enchanté de présenter votre volume au public. Non que j'aie la moindre autorité en cette matière : je n'entends, pour ainsi dire, rien au sujet que vous traitez. Mais n'est-ce point une raison pour rassurer les lecteurs qui, nouveaux venus dans ces questions ardues, seraient curieux de s'y livrer ? Dès la porte, je leur dis : Je suis comme vous, et je vous engage à entrer. Je connais l'auteur pour un homme consciencieux et convaincu. Depuis bientôt quarante ans je le suis dans la vie. Artiste, il fut, à l'École des Beaux-Arts, mon camarade, et quand je me le rappelle à cette époque je le retrouve, au milieu de nos bruyants collègues, tel qu'il est aujourd'hui, tranquille, absorbé, rêveur, né pour songer à l'au-delà.

Plus tard, il peignit un tableau qui eut, comme ses autres œuvres, les honneurs du Salon. Une femme y rêvait au milieu d'un bois de sapin, les bras levés, ravie de contemplation. Elle s'appelait la Solitude. La couleur en était d'une saveur grise, très fine, en mineur, le ton de la rêverie. Les années passèrent.

Un beau soir, c'était il y a une vingtaine d'années, je ne sais comment nous cherchions, avec des amis, à faire tourner des tables. Vous en étiez, mon cher Chevreuil. Ca tournait plus ou moins. Mais cet enfantillage éveillait chez vous des curiosités nouvelles. Et dès lors vous vous engagiez dans des études dont vous m'entreteniez fréquemment. Moi, j'en étais resté aux tables plus ou moins tournantes, mais je vous regardais avec envie comme les gens attachés à la terre regardent évoluer les aviateurs.

Ah ! Ces questions spirites, qu'elles sont captivantes. Mais il faut, comme vous, pouvoir s'y livrer tout entier. Ce n'était point mon cas. Je restai donc sur la terre, vous suivant avec sympathie, heureux quand votre conversation me tenait au courant de vos études. Et voilà que ces études aboutissent à un volume. Comment ne l'annoncerais-je pas avec plaisir ?

Je sais toute l'ardeur que vous y avez mise. Peut-être vous reprocherais-je même un excès de scrupule dans la documentation. Vous avez déjà sacrifié des pages nombreuses, je le sais. Votre conscience vous a poussé, je le crains, à en conserver trop encore. Vous voulez convaincre par l'abondance. Résumer davantage aurait peut-être suffi. Pardonnez-moi, mon cher ami, une critique qui est en somme à l'honneur de l'auteur. Le vulgarisateur seul aurait gagné à plus de concision, en atteignant sans doute plus de lecteurs. Voilà tout.

Ce n'est pas l'abondance qui convaincra ceux qui tiennent à douter. L'homme qui nargue et se pose en esprit fort ne m'a jamais paru qu'un esprit faible. Laissez donc ces ricaneries. Je m'étonne de l'importance que vous attachez à les persuader. Ils m'étonnent eux-mêmes. Pourquoi cet acharnement à vous nier et à vous combattre ? Que redoutent-ils donc ?

La seule raison respectable que je puisse leur attribuer est qu'aux yeux d'un grand nombre, toucher à la mort c'est toucher à la religion. Et j'imagine même que certains seraient révoltés de voir leurs croyances expliquées et justifiées par la science. Ils jugeraient qu'elles y perdraient le caractère religieux.

Je vous considère, au contraire, comme de précieux explorateurs. Votre audace est heureuse, votre curiosité sera salutaire. Ah ! Si vous pouviez détruire toutes les erreurs qui rendent la

mort si terrible aux pauvres gens. Si vous pouviez aussi nous débarrasser de tant de laideurs et de bêtises dont on l'entoure et de pratiques indignes de nos idées et de nos mœurs¹.

C'est par vous et vos recherches qu'on arrivera à ne plus la confondre avec la maladie et la souffrance. En somme, elle est un grand départ. Moi qui déteste les trajets en voiture, en chemin de fer ou en bateau, je n'aime pas les départs. Mais quand on est arrivé, quelle joie de voir des pays nouveaux. La mort n'est pas tant le départ douloureux que l'arrivée dans des pays nouveaux.

La comparaison de William Stead que vous ne manquez pas de signaler, m'a toujours paru très ingénieuse et très juste, quand il assimile l'au-delà à l'Amérique, en admettant qu'on puisse y aller sans pouvoir en revenir. Christophe Colomb et ses compagnons y auraient fondé une civilisation florissante. D'autres navigateurs y étant parvenue, voudraient se mettre en rapport avec l'Europe, lui parler de ces pays merveilleux. Mais leurs communications par une télégraphie sans fil encore trop élémentaire, donneraient des résultats incomplets, incompréhensibles, tout à fait suspects. On croirait à des fumisteries. A la longue, cependant, et grâce à l'acharnement de quelques savants, des relations régulières s'établiraient... Patience donc, espérons...

Des livres comme le vôtre, résumant les études des savants sur ces questions, prépareront le public à adopter des idées nouvelles. C'est en quoi j'approuve votre travail, j'applaudis à son exécution scrupuleuse et je vous souhaite le succès qu'il mérite.

CH. Moreau-Vauthier

¹ Est-ce que l'organisation des Pompes funèbres et des cimetières n'est pas monstrueuse et ridicule, de mauvais goût ?

Chapitre I – Le grand problème

La connaissance de l'âme humaine,
comme entité psychique, et physique,
sera la science de demain.
Camille Flammarion

Mourrons-nous ? ... A cette question, si importante pour l'homme, combien peu de personnes savent ce qu'on pourrait répondre dans l'état actuel de nos connaissances. Beaucoup croient certainement que la question est toute tranchée, et vivent dans cette conviction que la survie de l'âme humaine est une absurdité condamnée par la science.

Parce que les penseurs et les philosophes n'ont pu, au cours des siècles, s'accorder sur une conception unique, il semble que l'idée spiritualiste doive être tenue pour une chimère et il est bien extraordinaire que personne ne songe que la science, qui a déjà résolu tant de problèmes, pourrait encore résoudre celui-là, qui est celui qui importe le plus à l'humanité.

Les religions ne nous donnent pas de connaissance certaines, la science ne comprend pas le langage de la foi, elle ne comprend que la démonstration. Respectueux des vieilles conceptions philosophiques et religieuses, nous espérons ne froisser aucune conviction ; que ceux qui croient recevoir la lumière d'en haut veuillent bien, tout au moins, ne pas regarder avec trop de mépris les humbles ouvriers qui travaillent en bas en demandant une solution à la nature, et qui fouillent le sol, dans l'espoir d'y rencontrer un fond solide sur lequel ils pourront bâtir.

Nous sommes en 1916, nous venons de voir l'homme à l'œuvre ; le meurtre, le viol et le pillage n'ont pu provoquer aucun réveil de conscience chez les nations neutres, l'horrible tourmente qui vient de déchaîner la mort sur l'Europe nous a révélé bien des grandeurs et bien des faiblesses, et il semble que quelque chose manque à la direction de l'humanité. La foi n'a plus cours.

La science du XIXe siècle avait fait cette violence à la raison et au sentiment de nier tout ce qui fait la grandeur morale de l'être, elle accepta ce mensonge qu'il n'y avait rien autre chose, dans l'Univers, que les états de la matière tels que nous la connaissons, alors il n'y avait plus rien ; il n'y avait plus d'âme, plus d'intelligence, il n'y avait que des réactions. Le grand dogme scientifique était, alors, que la cause de tout résidait dans cette matière, qu'une dernière analyse réduisait à l'atome insécable, indissoluble, éternel. Aujourd'hui il faut admettre la dissolution des atomes et, comme il est absurde de supposer que la matière disparue soit anéantie, nous pouvons affirmer que la dissociation des atomes c'est leur passage dans un au-delà dont la science ne connaît rien.

Il y a donc d'autres possibilités physiques que celles admises ou connues de la science.

Quant aux doctrines spiritualistes, elles sont insuffisantes ; heureux ceux qui ont la foi, mais nous ne pouvons entrer dans le domaine de la mystique, nous prenons le problème par en bas ; étudiant l'âme humaine dans ses facultés et ses manifestations, nous la suivons jusque dans ses déviations et ses aberrations, afin de démontrer qu'elle est d'essence spirituelle et que le matérialisme n'en peut donner la clef.

Nous ne mourrons pas...! Voilà la certitude que nous pouvons acquérir par la seule voie de l'observation appliquée aux faits qui nous sont accessibles, le savoir peut remplacer la foi. Il existe aujourd'hui tout un ordre de faits acquis à l'observation, et qui prouvent définitivement que l'âme existe par elle-même, qu'elle préexiste à la formation du corps et qu'elle survit à la destruction de son enveloppe.

Cela, bien des savants le savent ; quelques-uns, et des plus illustres se sont donnés la peine d'explorer ce domaine et ils affirment que, par des voies absolument scientifiques, ils sont arrivés à une certitude à cet égard, et cela le monde l'ignore.

Il existe tout un ordre de faits acquis à la science et qui prouvent que, dans l'être vivant, existe une substance invisible douée de facultés que la matière n'explique pas, et cela le monde l'ignore. Enfin il existe tout un ordre de faits, plus difficiles à observer scientifiquement, mais soumis à des constatations minutieuses et qui établissent que, dans certaines conditions, quelques personnes décédées ont pu se manifester au monde des vivants.

Je vois, cher lecteur, qu'un fin sourire erre en ce moment sur votre lèvre ; prenez garde, c'est le fin sourire qui accueille trop souvent les vérités nouvelles et que chacun de nous pourra se reprocher un jour ou l'autre.

Le corps meurt, c'est entendu. Mais nous commencerons par prouver que le corps n'est pas tout et que nous avons des possibilités de survivance dans un substratum matériel qui ne nous fait jamais défaut. Autrement dit, nous possédons, dès à présent, un corps invisible que vous ne connaissez peut-être pas et dont nous allons vous parler.

Quelques-uns diront : « Je veux le voir avant d'y croire » ; à ceux-là on peut répondre : « Vous croyez aux forces...en avez-vous jamais vu ? ».

Et pourtant le somnambule lucide voit les effluves magnétiques, il voit aussi le corps psychique. Pour nous, nous ne voyons même pas l'oxygène qui est la substance qui nous est, matériellement, le plus indispensable, puisqu'il est l'aliment de notre vie et beaucoup plus essentiel que la nourriture : cependant il y a un peu plus d'un siècle les hommes vivaient dans l'ignorance absolue de cet élément indispensable à la vie matérielle, comme nous vivons aujourd'hui dans l'ignorance de cet élément psychique, véritable corps de l'âme, indispensable à la sensation et à l'action.

L'invisibilité n'a rien de surnaturel, et nous pouvons dire, à ce propos, que les matérialistes d'il y a cinquante ans qui croyaient que la visibilité, ou l'impénétrabilité, était la condition essentielle de la matérialité étaient de véritables superstitieux.

Le spiritisme scientifique est établi sur des bases matérielles qui sont le fondement d'une métapsychie du monde invisible ; il a associé à ses observations les savants les mieux qualifiés pour donner aux faits une valeur indiscutable.

Malheureusement, égarés par les sarcasmes d'une presse parfaitement ignorante de l'état actuel des études, bien des bonnes gens se figurent que les spirites doivent être comme une sorte de concierges de l'au-delà en mesure de répondre, à la première sommation, si leur grand-père se trouve parmi les locataires de la maison. Il y a toujours une façon spirituelle de présenter les choses qui fait la joie des esprits forts.

Il faut donc se mettre, avant tout, au-dessus des vaines moqueries et avoir le courage de paraître ridicule, le triomphe des sots n'aura qu'un temps. Il nous faudra étudier d'abord l'animisme.

Qu'est-ce que l'animisme ? C'est une doctrine et c'est un fait d'observation. Comme doctrine, c'est celle qui fait de l'âme le principe qui anime le corps ; comme fait, c'est la manifestation extérieure des forces dites animiques.

Les matérialistes opposent l'animisme au spiritisme. Mais ce mot *animisme* ne peut avoir, dans leur bouche, aucun sens, puisqu'ils n'admettent point l'âme comme principe, et que, comme fait, l'extériorisation de facultés sensorielles, motrices et intellectuelles, agissant en dehors de la personne humaine, est incompatible avec leur conception de l'organisme.

Donc ils admettent le mot et ils n'admettent pas la chose. Il y a donc inconséquence de leur part à expliquer quoi que ce soit par l'animisme. Mais l'animisme est un fait qu'ils ne peuvent pas nier ; il y a donc entêtement de leur part à demeurer dans leur conception de la physiologie tandis que, d'un autre côté, ils combattent la conception spiritualiste au nom de la théorie animique qui, pour eux, ne saurait exister. Les Spirites enseignent que, sans

l'animisme, il n'y aurait aucun rapport possible entre l'esprit et la matière, sans l'animisme il n'y aurait aucun phénomène d'inspiration, aucun pressentiment, aucun de ces phénomènes qui rendent possible l'effort de communication entre nous et les disparus. La possibilité de la manifestation spirite est subordonnée à cette question même de l'animisme.

Il y a cinquante ans, on n'admettait pas l'animisme ; c'est pour cela que la science écartait la question *a priori*. Pour un Büchner et ses disciples, qui prenaient les lois pour des causes, la question ne pouvait même pas se poser. Connaissant les lois de la physiologie, Büchner affirmait, aveuglement étrange, qu'elles impliquaient le rejet pur et simple de toute action à distance et ses raisons étaient pitoyables. L'ancienneté de l'homme, écrivait-il, détroit la tradition de l'almanach Mathieu de la Drôme. Pour lui, du moment que Dieu n'a pas créé l'homme deux mille ans avant le déluge, le spiritualisme est enfoncé ; tous les arguments de Büchner sont de cette force.

Pour lui la transmission de la pensée serait un miracle ; mais cette action se manifeste normalement dans nos organismes et il n'est plus possible aujourd'hui de nier qu'elle se manifeste en dehors des organismes. Cependant on ne se rend qu'à contrecœur, on se rend le moins possible, on ne cède que le plus lentement possible le terrain que la science spiritualiste est en train de conquérir et, pour justifier cette attitude, on prend le masque hypocrite de la prudence scientifique.

Vaincu sur une question de fait, contraint d'accepter la réalité de manifestations qui semblent anormales, on déclare en même temps l'intention bien arrêtée de ne regarder les faits que sous un aspect convenu. La raison que l'on donne est qu'il faut étudier les phénomènes les plus simples avant de passer à l'étude des plus complexes. On oublie, de la sorte, qu'avant de porter un jugement il faut étudier tous les aspects différents d'un même phénomène.

Ceux qui nous ont concédé, avec tant de peine, la réalité du mouvement sans contact, prétendent bien n'étudier que le côté physique de la manifestation en ne tenant aucun compte des manifestations intelligentes dont il n'est souvent que l'expression. C'est ce qu'on appelle limiter le champ de l'expérience ; c'est ce que nous appelons : interdire la recherche des causes. Ceux qui prétendent nous dicter ainsi la marche à suivre, assurent que les pionniers indépendants les gênent dans leurs expériences, qu'ils embrouillent tout. Expliquons-nous donc.

Ce serait une prétention monstrueuse que de s'en tenir à l'explication à laquelle peuvent se rattacher les faits les plus simples, alors que d'autres faits, du même ordre, s'élèvent contre cette explication, les faits sont des faits, et nul n'a le droit d'en éliminer aucun, si exceptionnel qu'il paraisse. Celui-ci, même, est d'autant plus précieux qu'il échappe à notre compréhension actuelle, car il recule les limites du possible et il servira de base à de futures découvertes.

J'ose même dire que plus un fait est exceptionnel, moins il y a de chances de le voir se répéter souvent et plus il faut, lorsque des preuves sérieuses existent, lui donner de la publicité. Il faut qu'on sache qu'une telle preuve existe afin que cela ne tombe pas dans l'oubli et que la prescription ne puisse atteindre un fait nouveau.

On ne voit point les astronomes négliger une observation même isolée, et ne pas tenir compte de l'apparition d'une comète parce qu'elle a cessé d'apparaître. On ne les entend pas dire qu'il ne faut pas observer les nébuleuses tandis que nous avons encore beaucoup à observer dans un champ plus rapproché. Telle est pourtant la méthode qu'on voudrait nous suggérer lorsqu'on dit qu'il ne faudra aborder le sujet des communications avec l'au-delà que lorsqu'on aura complètement épuisé celui de l'hypnotisme.

Mais qui sait laquelle de ces deux recherches projettera sa lumière sur l'autre. Un même processus physiologique peut produire des automatismes semblables quant aux effets, alors que les agents moteurs sont différents. Si M. Pierre Janet peut se servir de l'hypnotisme pour provoquer, chez un sujet inconscient, un automatisme d'apparence spirite, il a tout simplement prouvé qu'un esprit quelconque pourrait déposer, dans les couches inférieures de

l'organisme, un suggestion de même nature ; que la suggestion soit vraie ou fausse, peu importe ; M. Pierre Janet a créé une illusion, soit mais il aurait pu se servir du même moyen pour envoyer un message véridique. Ce n'est qu'en regardant vers le spiritisme que certains cas deviennent explicables.

Selon la méthode du plus simple il nous faudrait admettre que du seul fait qu'un automatisme serait explicable par une action spontanée des activités cellulaires, ressortirait cette conclusion qu'aucune autre action automatique ne pourrait être attribuée à une source plus élevée. L'observation dément absolument cette manière de voir.

Nous ne dirons pas grand-chose du mouvement de table, le phénomène vulgaire est suffisamment connu. Comme il est très rare de trouver quatre ou cinq personnes disposées à se réunir autour d'une table en vue d'expériences sérieuses, et comme il est très difficile d'y apporter une communion sympathique, on n'enregistre, la plupart du temps, que des résultats pitoyables, et des examinateurs insuffisants prononcent, avec suffisance, un verdict de condamnation.

L'expérimentation est difficile, mais il suffit d'étudier ceux qui ont observé sérieusement pour se faire une idée de la valeur des communications obtenues par le soulèvement d'objets sans contact, une table le plus souvent. Là nous retrouvons la preuve de l'élément fluidique extériorisable en communication avec le cerveau des assistants. Il y a donc, autour d'une table, quelque chose comme un champ de force constitué par l'extériorisation fluidique de toutes les personnes présentes. Là, déjà, il y a de l'âme pensante et agissante, c'est une manifestation animique. Il y a, dans l'élément extériorisable, une faculté de sentir qui le met en rapport avec la volonté. Il y a de l'âme partout ; il y a, partout, une faculté motrice capable de sentir une influence et d'agir mécaniquement dans le sens que lui dicte la volonté.

L'âme de l'homme semble si bien liée à son corps que les physiologistes attribuent au corps lui-même les mouvements que l'âme détermine. C'est comme si on attribuait au fil télégraphique la production du courant électrique dont nous voyons les effets. Eh bien, certains accidents permettent de le constater, l'âme ne s'identifie pas aux fonctions du corps comme le croient les matérialistes.

Les seuls faits du magnétisme et de l'hypnose tendent déjà à prouver l'action d'une force psychique indépendante des organes. Après Mesmer, Puységur et Deleuze, le baron du Potet avait pénétré très avant dans l'étude du mystère, mais son époque n'était pas mûre pour le comprendre.

Charcot avait fort bien entrevu la profondeur de l'abîme et il n'osa l'affronter : « L'hypnotisme, dit-il, est un monde dans lequel on rencontre, à côté de faits palpables, matériels, grossiers, côtoyant toujours la physiologie, des faits absolument extraordinaires, inexplicables jusqu'ici, ne répondant à aucune loi physiologique et tout à fait étranges et surprenants. Je m'attache aux premiers et laisse de côté les seconds ».

Eh bien, l'heure est venue aujourd'hui, de s'occuper des seconds. Les faits s'accumulent, les cas les plus extraordinaires sont constatés par les personnes les plus compétentes et ils prouvent de la façon la plus évidente que les liens qui unissent l'âme et les sens ne sont pas indissolubles. Ainsi la vue à distance, la lecture sans le secours des yeux, l'interversion des sens, etc....

Déjà Durand de Gros, un savant docteur, doublé, ce qui est rare, d'un profond philosophe, avait écrit (*Physiologie philosophique*, Alcan, 1886) : « Si la rétine se développait sur la lame spirale du limaçon de l'oreille, les vibrations sonores remplaceraient la lumière, *les sons seraient vus*. Réciproquement, si le nerf acoustique déployait ses fibres au fond de l'œil, *les rayons lumineux deviendraient des sons* ».

Eh bien ceci qui était, de la part du Dr Durand, une intuition de génie a été confirmé par l'expérience, mais c'est dans l'organe invisible, dans le corps psychique que peuvent se produire de semblables interversions ; puisque, bien entendu, les nerfs optique et acoustique

ne peuvent être substitués l'un à l'autre expérimentalement, mais ces nerfs ne sont que des fils conducteurs, et c'est grâce à leur faculté, simplement conductrice, que peut se faire la transposition étrange imaginée par Durand de Gros.

Si invraisemblable que cela soit, cela est, nous avons besoin de nous couvrir d'une autorité sérieuse : voici le témoignage de Lombroso : « Mais voilà qu'en 1891, j'eus à me débattre dans ma pratique médicale contre l'un des phénomènes les plus curieux qui se soient jamais présentés à moi, j'eus à soigner la fille d'un haut fonctionnaire de ma ville natale ; cette personne fut souvent atteinte à l'époque de la puberté d'un violent accès d'hystérie avec accompagnement de symptômes dont ni la pathologie, ni la physiologie ne pouvaient donner l'explication. Par moment, ses yeux perdaient tout à fait la faculté de voir et, en revanche, la malade voyait par les oreilles. Elle était capable de lire les yeux bandés quelques lignes d'imprimerie qu'on présentait à son oreille. Lorsqu'on plaçait une loupe entre son oreille et la lumière solaire, elle éprouvait comme une brûlure des yeux, elle s'écriait qu'on voulait l'aveugler. Elle prophétisait en particulier avec une exactitude mathématique, tout ce qui allait lui arriver. Bien que ces faits ne fussent pas nouveaux, ils n'en étaient pas moins extrêmement singuliers. J'avoue que, du moins, ils me paraissaient inexplicables par les théories physiologiques et pathologiques établies jusqu'alors... C'est alors que j'eus l'idée que peut-être le spiritisme me faciliterait l'approche de la vérité² ».

C'est qu'en effet la conception d'une âme indépendante du corps, d'une âme active, et non plus d'une âme *fonction*, pouvait seule solutionner ce problème que toute conception matérialiste est impuissante à résoudre.

Quand on rencontre un fait de cette nature il n'y a qu'un parti à prendre, abandonner les conceptions surannées et déclarer franchement que la physiologie, telle que l'enseigne le matérialisme dogmatique, sera toujours impuissante à expliquer le mouvement vital.

C'est ce qu'a fait Lombroso en répudiant l'erreur ancienne.

Pourquoi donc tant d'autres se bouchent-ils les yeux pour ne point voir ?

– Ah, c'est, il faut bien l'avouer, que nos savants officiels sont très timides, ils ont peur d'avoir une âme.

D'autres se trompent courageusement. Ils se rendent à l'évidence du fait, mais ils sont victimes d'une idée préconçue qui fut à la base de leur éducation scientifique ; les faits sont absurdes devant leur foi matérialiste, ils sont absurdes en tant que l'on juge absurde l'existence de l'âme ; l'hypothèse de l'âme, au contraire, rend ces faits naturels, explicables, nous montre le lien qui les unit entre eux et, chose merveilleuse, les faits ainsi interprétés s'accordent avec tout ce que nous connaissons de la science expérimentale, ils s'accordent avec toutes les observations scientifiques qu'ils expliquent et complètent admirablement.

Il n'appartient pas à la science de juger les choses de l'âme, ou de la philosophie spiritualiste, ce sont là des questions en dehors de son domaine ; mais l'âme donne naissance aux phénomènes de l'animisme qui échappent, pour le moment, à toute théorie applicable aux phénomènes physiques. Il appartient donc à la science de déterminer dans quel milieu, éthérique ou autre, par quelle théorie, ondulatoire, inductive, etc...se pourraient expliquer les phénomènes d'action à distance et de transmission de pensée. Il lui appartiendrait surtout de faire amende honorable devant le fait animique, qui implique l'existence d'une force qu'elle a toujours niée, car on ne peut admettre l'extériorisation des facultés sensorielles, motrices, ou intellectuelles, sans se convertir à un quelconque spiritualisme.

Les matérialistes le comprenaient bien ainsi qu'ils opposaient, à tout phénomène d'action à distance, l'argument d'impossibilité pour des raisons, disaient-ils, qu'eux seuls étaient à même d'apprécier.

² De la revue *L'Arena*, traduction du Dr Dusart, *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, août 1907.

Une action à distance... nous disaient-ils, avec pitié pour notre ignorance, mais montrez-nous donc seulement cela, bonnes gens, et votre nom volera dans l'histoire plus haut que ceux de Képler ou de Newton.

L'impossibilité est devenue l'évidence, le nom de ceux qui l'ont démontrée n'est pas devenu grand dans l'histoire, mais le fait est devenu sans importance, on l'a baptisé *animisme*.

Ce qu'on nomme animisme c'est tout simplement la manifestation du corps psychique, organe intermédiaire entre le corps et l'esprit et dont nous ne pouvons dire s'il agit suivant un mode physique, attendu qu'il se manifeste sous une forme encore inconnue de la science. Mais il se manifeste, voilà l'essentiel.

Ce que nous allons mettre sous les yeux, concernant la télépathie, est le résumé de plus de quarante années d'expériences ; ceux qui les ont conduites sont des savants de premier ordre ; les faits qui sont à la base de nos démonstrations ont été constatés et acceptés par eux après de sérieuses enquêtes.

Laissant de côté tout ce qui appartient à l'histoire, aux traditions et aux légendes, nous monterons que la simple constatation des phénomènes matériels repose sur des autorités absolument compétentes et dignes de foi. Puis nous verrons comment se comporte la machine organique vis-à-vis de ces phénomènes étranges, comment ce merveilleux et délicat instrument est accessible aux influences de la pensée, soit interne, soit externe, et comment cette sensibilité ouvre la porte à certains moyens de correspondance occulte qui nous permettent de croire à l'efficacité de la prière et à l'inspiration.

Sans faire d'hypothèses personnelles nous rappellerons celles qui ont été émises sur le polyzoïsme animique, car elles nous paraissent répondre d'une façon saisissante aux problèmes de la constitution de l'âme humaine et à celui de l'évolution des êtres, tout en s'accordant avec ce que nous savons sur la phylogénèse, l'ontogénèse et l'embryologie. Nous montrerons enfin comment on peut acquérir la certitude de la survie.

Cette conviction, scientifiquement acquise, ne peut que contribuer au relèvement moral dont le besoin se fait sentir de toutes parts, nous voyons dans la recherche scientifique notre seule porte de salut. La science n'écoute pas, elle ne comprend pas le langage de la foi, elle ne comprend que la démonstration ; or, les faits que nous exposons démontrent la survie. En somme, la base rationnelle de la morale se trouverait dans la connaissance absolue, la science ne peut pas y atteindre, mais elle peut atteindre une connaissance relative très suffisante pour nous montrer qu'il y a de l'âme dans la nature ; qu'il y a non seulement des forces, mais encore des organes psychiques et cela suffit pour nous guérir de cette maladie mentale qui nous faisait enseigner qu'il n'y avait pas autre chose, dans le corps humain, que des fonctions de nutrition, de circulation et de respiration. Ce ne sont pas les fonctions du foie et de la rate qui font que nous avons l'amour du vrai, du bien et du beau, qui soulèvent l'indignation et qui font éclater l'enthousiasme, ce sont bien les forces psychiques. Celles-là existent si bien que, dans l'histoire de l'humanité, elles ont toujours triomphé des forces sataniques de la matière, ce sont elles qui ont gagné la bataille de la Marne.

Cherchons donc, dans les constatations empiriques de l'animisme, de la clairvoyance et de la télépathie, l'arme scientifique qui nous permettra de combattre la conception barbare du matérialisme qui nous menait à la déchéance ; cette étude suffit à réhabiliter l'enseignement spiritualiste. L'homme est ainsi fait qu'il n'est sensible qu'aux arguments qui le touchent personnellement, il ne peut adopter qu'une morale basée sur la connaissance de sa destinée, c'est la seule qui puisse affecter son incurable égoïsme. Il faut qu'il sache que, s'il est heureux ou malheureux, il n'y a là qu'une conséquence toute naturelle des directions choisies par lui. Il faut qu'il sache que la simple loi télépathique le soumettra, dans l'au-delà, à cette dure épreuve d'affronter la lucidité d'une foule d'âmes clairvoyantes qui liront en lui, comme à livre ouvert, et qu'ainsi leurs actions mauvaises deviendront l'instrument de leur supplice,

qu'ils ne pourront pas le supporter, qu'ils devront fuir leur société, rechercher l'isolement et les ténèbres et, finalement, revenir à une incarnation nouvelle qui sera une nouvelle épreuve. Il y a là de quoi émouvoir notre égoïsme et, si nous pouvons démontrer que, justement le bonheur de chacun est solidaire du progrès général, si nous sommes tous solidaires, alors les forts doivent travailler à relever les faibles et il ne servira à rien de les haïr. Nous retomberons ainsi, par la simple connaissance des lois de l'évolution, sous la grande loi du Christ, il n'y a pas d'autre issue que de nous aimer et de vivre les uns pour les autres, c'est la vraie révélation scientifique qui nous livre la clef d'un enseignement moral solide, pratique et rationnel.

Chapitre II – La télépathie

L'action d'un être sur un autre à distance,
est un fait scientifique aussi certain
que l'existence de Paris,
de Napoléon, de l'oxygène ou de Sirius.
Camille Flammarion

Vers 1802, un comité de hautes personnalités anglaises qui s'intéressaient aux faits intellectuels plus qu'aux phénomènes physiques précédemment étudiés par Sir William Crookes et Russel Wallace, résolut d'étudier scientifiquement la transmission de pensée.

Dans ce but, il fonda la Société pour les Recherches psychiques qui se mit à l'étude et, ayant pris toutes les précautions pour éliminer toutes les objections que l'on peut faire en invoquant les codes de signaux ingénieux et la possibilité de leur emploi, se convainquit de la réalité de la transmission de pensée.

On trouvera dans l'organe de cette société : *Proceedings of the Society for Psychical Research*, au premier volume, les rapports sur ces expériences avec les dessins et diagrammes qui donneront une idée des résultats obtenus. En 1883 et 1884, à Liverpool, M. Malcolm Guthrie découvrit deux sujets sensitifs parmi les employés d'une grande maison de draperies et institua une série d'expériences auxquelles s'associa le grand physicien Sir Oliver Lodge. Pour montrer au lecteur combien ces expériences étaient alors contestées, nous rappellerons, ici, les paroles prononcées, dans la séance d'ouverture de la Société, par son premier président qui était, je crois, le professeur Barrett.

Je pense, disait-il, qu'il est bon de proclamer notre unanimité à dire que l'état de choses actuel est une honte pour le siècle éclairé où nous vivons. Je dis que c'est une honte que l'on en soit encore à discuter sur la réalité de ces phénomènes merveilleux dont il est tout à fait impossible d'exagérer l'importance scientifique, si seulement la dixième partie de ce qui a été attesté par des témoins dignes de foi pouvait être démontré comme vrai.

Je répète que c'est une honte, alors que tant de témoins compétents ont déclaré leur conviction, que tant d'autres personnes ont un intérêt profond à ce que la question soit éclaircie, de voir encore discuter la réalité des faits, et de voir des gens instruits garder en masse l'attitude de l'incrédulité³.

Un important ouvrage, dont les matériaux sont empruntés, pour la plus grande partie, à cette société a été publié en 1886 par deux anciens agrégés du collège de Cambridge, MM. Edmond Gurney et Frédéric W. H. Myers, auquel collabora aussi M. Frank Podmore.

Ce livre intitulé : *Phantasms of the living*, a été publié à Londres (Trübner et Co., Ludgate hill. E.C.). Il a été traduit en français et abrégé sous ce titre tendancieux : *Les Hallucinations télépathiques*, traduit et abrégé par M. Marillier (Félix Alcan, éditeur). La transmission de pensée et la télépathie font presque tous les frais de ce volume qui est devenu classique.

M. Ch. Richet écrivait dans la préface : « Je n'ai pas abordé cette lecture sans une incrédulité railleuse, mais, peu à peu, comme je n'avais aucun fétichisme pour la science dite officielle, j'ai fini par acquérir la conviction que la plupart de ces récits étaient sincères ; que les précautions multiples, nécessaires pour assurer par des témoignages exacts l'authenticité du fait, avaient été prises, et que, si extraordinaire que fut la conclusion, on ne pouvait se refuser à l'admettre ».

³ La Société Anglo-Américaine pour les Recherches Psychiques, par Edward T. Bennett. Traduction de M. Sage, p. 28, Leymane, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

La télépathie est le phénomène universel répandu par tout l'Univers, le phénomène unique reliant entre eux tous les êtres et atteignant jusqu'à la matière où il va provoquer la vie. Il existe dans le cosmos un élément qui est, à la vie de l'âme, ce que l'oxygène est à la vie physique et c'est sur nous-mêmes que nous allons en observer les effets.

Les premiers observateurs se sont dit que, si la télépathie spontanée donnait les résultats dont nous avons de si nombreux témoignages, il fallait nécessairement qu'il y eut, dans l'homme, une faculté, n'y fût-elle qu'en germe, qu'il serait possible de contrôler.

C'est M. Ch. Richet qui a essayé le premier, je crois, d'établir la chose d'une façon mathématique en appliquant les expériences à la divination de nombres pensés ; il obtient quelques résultats mais encore peu concluants.

En 1886 les demoiselles Wingfield appliquèrent la méthode du Dr Richet, mais en limitant l'expérience à un nombre de deux chiffres, de 10 à 99. Deux mille six cent quatorze tentatives donnèrent 275 réussites ; la probabilité moyenne n'eût été que de 29. Quatre cents tentatives d'une autre série dont la probabilité eût été 4, donnèrent 27 réussites.

Elargissant le champ des expériences, M. Guthrie de Liverpool eut l'idée d'essayer la transmission des sensations, goût, odorat, toucher. MM. Gurney et Myers dégustaient, sentaient, palpaient pendant que les sensitifs R... et E... diagnostiquaient leurs sensations.

Mais le résultat le plus décisif qui ait été obtenu s'est rencontré du côté des sensations visuelles. Les premiers essais, dans cet ordre, appartiennent, je crois, à l'initiative de M. Rawson ; ils consistaient à obtenir la reproduction graphique d'un dessin très simple tel qu'un triangle, un anneau, une fleur...etc. Ces expériences furent reprises avec succès par M. Guthrie ; elles furent répétées avenue de Villiers par M. Schmoll ; constatées à nouveau par Lombroso et beaucoup d'autres psychologues ; bref elles sont aujourd'hui incontestables.

Dans toutes ces tentatives, les dessins ont été reproduits avec une exactitude qui ne laisse aucun doute sur la transmission de l'image ; toutefois on peut affirmer que le percipient ne voit pas toujours l'image tracée sur le modèle, mais qu'il est frappé par l'idée que l'agent lui envoie ; c'est la perception d'une pensée active.

Ainsi un anneau tracé *en plan* sur le papier a été dessiné en perspective, un pied, dessiné nu, est représenté avec une bottine dans la réplique ; une main est bien reproduite mais non sous la même face, etc.... etc.... On ne doit donc pas attribuer ces résultats à la sensibilité des centres inférieurs, c'est la sensibilité normale et consciente qui enregistre ce genre de perception, aussi l'expérience exige-t-elle un grand effort de la part du percipient et lui occasionne-t-elle une grande fatigue.

On peut citer également une tentative du Dr Joire ayant pour but de démontrer l'action de la pensée sur un centre actif. L'essai se faisait sur des sujets absolument neufs, sur des étudiants non entraînés qui se prêtaient bénévolement à l'expérience. Le Dr Joire pensait un mouvement tel que : lever le bras gauche, la jambe droite, faire trois pas en avant ou en arrière et, à la grande stupéfaction des sujets qui n'avaient pas conscience de recevoir cette impulsion, il arrivait assez souvent que le geste exécuté était le geste pensé.

Mais ces résultats, qui ne sont perçus que vaguement par la conscience centrale, sont dépassés par les résultats beaucoup plus nets que l'on obtient lorsque l'agent parvient à influencer les organes inférieurs dont la réponse, dans ce cas, devient purement automatique. Mais ce genre d'expérimentation ne peut s'entreprendre qu'à l'aide de sujets spécialement doués. Nous en avons de précieux exemples dans *Les Annales de la Société pour les Recherches Psychiques*⁴.

En 1871, durant une période de huit mois, M. Newnham fit une série d'expériences, grâce à la médiumnité de sa femme avec laquelle il pouvait correspondre automatiquement.

Un échange de questions et de réponses était fait par cette voie détournée d'un centre moteur qui mettait en mouvement la main de Mme Newnham, sans que cette dernière eût la moindre

⁴ Consulter les *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. III, p. 8 à 23.

conscience des questions qu'on lui adressait, ni des réponses qu'elle faisait. Jamais les questions de son mari ne furent formulées, même à voix basse ; il les écrivait au crayon, bien en dehors de la portée de ses regards. Au cours de ces longues expériences les réponses furent toujours en rapport avec les questions, et il faut noter ce fait important que cinq ou six questions étaient souvent posées à la file, sans que Mme Newnham sût de quoi elles traitaient. Ainsi il n'y a là aucune communication de pensée, il n'est communiqué que du mouvement. M. Newnham a fait ainsi 309 expériences. Nous citerons la suivante :

« J'avais à ce moment, raconte Mr N., un jeune homme, étudiant chez moi comme élève particulier. Le 12 février il rentrait de vacances ayant entendu parler de nos expériences, il exprimait son incrédulité d'une façon un peu brutale ; je lui proposai telle épreuve qu'il désirerait, avec cette seule réserve que je verrais la question posée.

En conséquence, Mme N. prit place dans mon bureau, à son fauteuil accoutumé, tandis que nous nous retirions dans la grande salle et *fermions la porte derrière nous*. Ceci fait, le jeune homme écrivit sur une feuille de papier : – Quel est le nom de baptême de ma sœur aînée ? – Nous rentrâmes immédiatement au bureau où déjà nous attendait la réponse : Mina : – C'était l'abréviation familière du nom Wilhelmina. Je dois assurer que cela m'était complètement inconnu ».

Cette dernière remarque du professeur a peu d'importance. Ce qui ressort de l'expérience c'est qu'un centre secondaire a reçu, d'une pensée étrangère, le mouvement et la direction, sans passer par la conscience centrale du médium. Dans l'espèce, peu importe que l'agent moteur ait été la pensée du mari, celle du jeune homme, ou celle d'une entité inconnue.

Ce phénomène que je nomme télépathique agit en nous constamment, sans attirer le moins du monde notre attention. Ainsi nous sommes en communication télépathique avec tous nos organes.

Nous ne remarquons pas non plus l'action télépathique qui se traduit en nous par l'inspiration. Qui peut affirmer qu'il soit l'auteur d'une idée heureuse, d'une obsession ? Qui peut affirmer être l'auteur de ses propres idées ? – De mille sensations obscures, des réserves de notre mémoire, nous créons en nous des combinaisons que nous appelons notre pensée, mais nous n'avons fait qu'extérioriser une synthèse de sensations préalablement reçues et qui nous sont venues de sources ignorées.

Mais nous pouvons affirmer que la pensée extérieure influe sur nous d'une façon plus directe, et nous le pouvons grâce aux observations qui ont été faites. Cette influence peut se localiser ; tantôt elle atteint le cerveau, directement, et cela paraît naturel, tantôt elle influe directement sur les centres secondaires et cela paraît incroyable, surnaturel. Les centres inférieurs agissent, dans ce cas, selon le processus normal connu d'eux seuls, car ils perçoivent télépathiquement, étant comme nous-mêmes incapables de déterminer d'où leur vient la perception. C'est ce qui donne lieu aux automatismes.

C'est en nous observant nous-mêmes, et en observant les automatismes dont la source a pu être contrôlée, qu'il a été quelquefois possible de déterminer l'origine des phénomènes. Comme ces sources sont extérieures, il est aujourd'hui parfaitement certain que la pensée, l'émotion, le désir peuvent influencer à distance soit le cerveau, soit les organes des sens.

De cela il nous faut donner quelques exemples.

Cas où le cerveau est influencé directement

C'est le cas auquel on prête le moins d'attention parce que c'est le moi conscient qui perçoit ce genre d'influence et que le moi délibère s'il acceptera ou repoussera cette influence. Le cas est alors d'apparence normale. Voici un des nombreux exemples tirés du recueil *Les Hallucinations télépathiques*.

M. A. Skirving, maître maçon à la cathédrale de Winchester, a fait la déposition suivante :

« Je travaillais à Regent's Park pour MM. Mowlen, Burt et Freeman qui, à cette époque, avaient un contrat avec le gouvernement pour toutes les entreprises de maçonnerie de la capitale. Je pense que c'était à Gloucester Gate, si je ne me trompe. Dans tous les cas, c'était à cette porte de Regent's Park à l'est du jardin zoologique, au coin du Nord-est du parc. La distance de ma maison était déjà trop grande pour rentrer pour les repas, j'emportais donc ma nourriture avec moi, et c'est pour cela que je n'avais pas besoin de quitter mon travail dans la journée.

Un certain jour, cependant, je sentis brusquement un désir intense de rentrer chez moi. Comme je n'avais rien à faire chez moi, je tâchai de me débarrasser de ce désir, mais il m'était impossible d'y réussir. Le désir de rentrer chez moi augmenta de minute en minute. Il était dix heures du matin et il n'y avait rien qui pût me rappeler de mon travail à cette heure-là. Je devis inquiet et mal à l'aise, je sentis que je devais m'en aller même au risque d'être ridiculisé par ma femme ; je ne pouvais donner aucune raison de quitter mon travail et de perdre six pence l'heure pour une bêtise. Toutefois je ne pus rester, je partis pour la maison, mû par une impulsion à laquelle je ne pouvais résister.

Lorsque j'arrivai devant la porte de ma maison, je frappai ; la sœur de ma femme m'ouvrit. C'était une femme mariée qui demeurait quelques rues plus loin. Elle avait l'air d'être surprise et elle me dit : – Eh bien, Skirving, comment est-ce que vous le savez ? – Savez quoi ? Lui dis-je. – Eh bien, à propos de Mary Ann. – Je lui dis : – Je ne sais rien sur Mary Ann (ma femme). – Alors qu'est-ce qui vous ramène à cette heure-ci ? – Je lui répondis : – Je peux à peine vous le dire ; il me semblait que l'on avait besoin de moi à la maison. Mais qu'est-ce qui est arrivé ? Demandai-je. Elle me raconta alors qu'un fiacre avait passé sur ma femme il y avait peut-être une heure et que ma femme était sérieusement blessée. Elle n'avait cessé de m'appeler depuis son accident, elle avait alors des crises, elle venait d'en avoir plusieurs de suite. Je montai et quoiqu'elle fût bien malade, elle me reconnut tout de suite. Elle me tendit les bras, les enlaça autour de mon cou et posa ma tête sur sa poitrine. Les crises passèrent immédiatement et ma présence la calma visiblement, elle s'endormit et fut assez bien. Sa sœur me raconta qu'elle avait poussé des cris à faire pitié pour me faire venir auprès d'elle, bien qu'il n'y eût pas la moindre probabilité que je viendrais. Ce court récit n'a qu'un mérite : il est strictement vrai. »

Alexandre SKIRVING.

L'action produite sur un cerveau à distance et par un agent extérieur devient encore plus évidente lorsque deux personnes éloignées obéissent simultanément à la même influence.

Voici le cas communiqué par un médecin, le Dr C. Ede, de Guilford.

Lady G... et sa sœur avaient passé la soirée avec leur mère, qui se trouvait comme à l'ordinaire quant à la santé et à la disposition d'esprit au moment de leur départ. Au milieu de la nuit la sœur de Lady G... se réveilla tout effrayée et dit à son mari :

« Il faut que j'aille tout de suite chez ma mère ; veuillez faire atteler. Je suis sûre qu'elle est malade... »

Le mari après avoir vainement essayé de convaincre sa femme que ce n'était qu'une idée, fit atteler. En arrivant près de la maison de sa mère, au point d'intersection de deux routes, la sœur de Lady G... aperçut la voiture de cette dernière.

Chacune des deux sœurs demanda à l'autre pourquoi elle se trouvait là ; et elles firent chacune la même réponse : – Je ne pouvais dormir, me sentant sûre que maman était malade, et c'est pourquoi je suis venue voir. – Arrivées en vue de la maison, elles virent à la porte la femme

de chambre de confiance de leur mère, et elles apprirent que cette dernière était tombée subitement malade, elle se mourait et avait exprimé un désir ardent de voir ses filles⁵.

Il y a des centaines d'exemples classiques que je pourrais citer ; en voici un emprunté à l'enquête de M.C. Flammarion dans son livre sur *L'Inconnu et les problèmes psychiques*.

27^{ème} cas. – Ma grande tante, Mme de Thiriet, se sentant mourir, parut, quatre ou cinq heures avant sa mort, entièrement recueillie en elle-même. – Avez-vous plus de mal ? Lui demanda la personne de qui je tiens ce récit. – Non, ma chère, mais je viens d'appeler Midon pour mon enterrement.

Midon était une personne qui l'avait servie et qui demeurait à Eulmont, village situé à 10 kilomètres de Nancy où se trouvait Mme de Thiriet. La personne qui assistait aux derniers moments de celle-ci crut qu'elle rêvait ; mais deux heures après, elle fut bien étonnée de voir arriver Midon, ses vêtements noirs dans ses bras, et disant qu'elle avait entendu Madame l'appeler pour la voir mourir, et lui rendre les derniers devoirs.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

Conservateur des Eaux et Forêts en retraite,
Chevalier de la Légion d'honneur à Nancy

On remarquera que, dans ce cas, l'agent était conscient de l'action télépathique qu'il exerçait sur le sujet.

Les organes des sens perçoivent télépathiquement

La télépathie agit visiblement dans les rapports du cerveau avec les organes. L'homme télépathise avec ses centres visuels, auditifs, etc.

Tout le monde est d'accord sur ce point que l'œil n'explique pas la vision, il reçoit seulement une sensation, et c'est nous qui formons, devant notre conscience centrale, une image représentative de la nature extérieure, qu'une longue pratique nous a appris à interpréter. Ce qui est perçu par l'organe, nous l'ignorons, nous pouvons imaginer que c'est une perception en quelque sorte tactile de la lumière et de ses vibrations ; et cette perception que l'organe nous transmet télépathiquement évoque en nous l'idée des formes et des couleurs auxquelles elles correspondent.

Il en est de même pour le phénomène de l'audition. Il n'y a pas de son dans l'air, il n'y a que du mouvement, dont l'écho, en nous, a été interprété de la façon spéciale que nous connaissons.

Et il en est de même pour toutes les transmissions de nos organes ; ainsi l'observateur doit bien se pénétrer de cette idée que dans tous les organismes il y a en quelques points des centres conscients, doués de sensibilité et d'activité et qui sont comme des relais de la sensation.

Il s'ensuit que l'automatisme et l'hallucination s'expliqueraient fort bien, par le réveil dans des centres particuliers d'une sensation inconnue de nous. Etrangers que nous sommes aux perceptions intimes de ces petites consciences inférieures, nous comprenons très bien qu'une sensation, connue d'eux seuls, et réveillée en eux à notre insu, nous atteigne télépathiquement et crée en nous la même interprétation, quelle que soit la cause de l'excitation de l'organe. Je veux dire que si un souvenir est capable de réveiller une sensation dans ces consciences inférieures, nous ne sommes plus capables, nous-mêmes, de distinguer cette sensation de celle transmise par le même organe lorsqu'il est en présence de l'image réelle. Nous avons ainsi l'illusion égale à la réalité.

⁵ *Proceedings de la Société pour les Recherches Psychiques* (d'après la brochure de Ed. Bennet, traduite par M. Sage, 1904. Bodin, éditeur).

C'est une image modifiée sans doute, comme l'est, à côté de la nature, l'image produite sur une plaque photographique ; mais, devant la conscience du percipient, cette image est réelle, et assez ressemblante pour être renvoyée au spectateur à la façon d'une projection cinématographique.

Ceci admis, l'expérience et de nombreuses observations permettent d'affirmer que la télépathie n'atteint pas seulement le cerveau, mais qu'elle est fort capable, en certaines conditions encore inconnues, d'atteindre directement notre mental dans nos consciences secondes, ce qui fait que le *moi* est fort étonné de recevoir, par cette voie indirecte, une image qu'il n'a jamais vue, ou d'exécuter, automatiquement, des actions qui dépassent la portée de sa connaissance. Cela semble faire mentir l'axiome : *Nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu*.

Cela prouve tout simplement que les organes des sens peuvent être impressionnés par une influence étrangère. L'image transmise s'imprime, d'abord, sur le centre secondaire et, de là, se présente ensuite à la compréhension du percipient.

La télépathie explique ainsi non seulement les hallucinations, mais encore les suggestions venues de l'extérieur, les actions post-hypnotiques, les automatismes, etc.

Cas où la télépathie atteint le sens visuel

Ce cas se trouve dans le numéro de février 1901 du *Journal de la Société pour les recherches psychiques*⁶, raconté par M. David Fraser Harris, maître de conférences à l'Université de Saint-André.

Il y a quelques années, une affaire urgente m'empêcha de revenir chez moi à Londres à la fin de la semaine.

Je me trouvais être le seul voyageur qu'il y eût en ce moment à l'hôtel et, en attendant mon thé, je m'installai bien confortablement dans un grand fauteuil vis-à-vis d'un feu tout ragaillardissant. Il ne faisait pas encore assez clair pour pouvoir lire. Je tournais le dos à la fenêtre et je ne pensais à rien de particulier ; j'étais dans un état de tranquillité et de passivité, quand tout à coup je perdis la notion du milieu où je me trouvais. Au lieu de la muraille noire et des cadres qui y étaient suspendus, je vis en face de moi la façade de ma maison à Londres, ma femme était devant sur le pas de la porte et parlait à un ouvrier qui tenait un grand balai dans ses mains. Ma femme avait l'air très affligée et il y avait en moi une certitude que l'homme était dans une grande misère. Je n'entendais pas leur conversation et je ne pouvais l'entendre, mais un je ne sais quoi de très fort me disait que ce malheureux demandait à ma femme de lui venir en aide. A ce moment le domestique m'apporta mon thé ; ma vision s'évanouit et je rendis compte de nouveau du lieu où je me trouvais. Néanmoins l'impression produite sur moi par cette vision était si profonde, j'étais si convaincu d'avoir vu quelque chose de réel, qu'après avoir bu mon thé j'écrivis à ma femme pour lui communiquer ce qui venait de m'arriver, je la priais de prendre des informations au sujet de cet homme et de lui venir en aide autant que faire se pourrait.

Voilà ce qui s'était passé à Londres : « Un jeune garçon vint frapper à la porte de ma maison qui est à 140 ou 145 milles de l'endroit où je me trouvais ; il s'adressa à la servante et s'offrit à balayer pour un sou la neige qui encombrait le trottoir et le seuil de ma maison. Pendant que le garçon parlait arrive un pauvre diable en haillons qui dit : « Je vous en prie, donnez-moi la préférence ; cet enfant dépensera probablement à acheter des bonbons le sou que vous lui donnerez, tandis que moi j'en ai besoin pour acheter du pain. J'ai une femme et quatre enfants à la maison, tous malades ; rien à manger, pas de feu, rien à mettre en gage et nous devons notre loyer ». La servante pria l'homme d'attendre et alla avertir ma femme qui vint parler au malheureux. Il répéta qu'il avait été malade, que toute sa famille était dans la plus profonde

⁶ Reproduit dans le livre de M. Sage : *La Zone-Frontière*. Leymarie, éditeur, 42 rue Saint-Jacques.

misère, mais qu'avant de s'adresser à l'assistance publique il voulait essayer de trouver un travail quelconque ».

C'était cette scène que j'avais vue au moment précis où elle se passait ; *elle m'avait été transmise probablement par l'impression que la misère de ce pauvre homme fit sur l'esprit de ma femme.*

Voici la fin de l'histoire : « Ma femme dit à l'homme qu'elle irait chez lui dans la soirée et verrait ce qu'elle pouvait faire. L'homme avait dit vrai. Ma femme donna ce qu'elle put en argent, vêtements, nourriture et combustible. Inutile d'ajouter que ma lettre qui lui parvint le lundi matin lui causa une vive surprise. Quelques jours après je vis l'homme moi-même, c'était bien à ne pouvoir s'y méprendre celui que j'avais aperçu dans ma vision. Il trouva par la suite une place de laitier et vint distribuer du lait dans notre quartier pendant au moins deux ans ».

Voici un exemple de ce que peut faire la télépathie atteignant le sens visuel. Par cette voie, une image qui n'a jamais été, antérieurement, placée devant le sujet, peut se présenter à lui.

Il faut remarquer cependant que l'action exercée sur le centre secondaire n'est pas exclusive de celle, toujours plus vague, qui vise le cerveau. Ainsi, dans le cas qui précède, nous voyons que le mari, en rapport télépathique avec sa femme, voit la même image qu'elle-même ; image parfaitement définie et qui équivaut à la vision de la réalité, puisqu'elle va jusqu'à photographier, pour ainsi dire, les traits du personnage. Mais, à côté de cela, le cerveau du percipient était impressionné par je ne sais quoi de très fort qui lui donnait l'intuition de ce que ce malheureux demandait. Ce que je veux faire remarquer ici, c'est que l'action télépathique, exercée sur les centres secondaires, est nette et précise, tandis qu'elle est vague et confuse quand elle s'adresse au sens principal, où elle ne provoque que l'intuition.

Une autre remarque à faire, c'est le sentiment de certitude affirmé par ceux qui sont atteints de perceptions semblables ; lady G... et sa sœur sont tellement convaincues que c'est bien leur mère qui les réclame, qu'elles font ce geste insolite de faire atteler au milieu de la nuit. Le maçon de Winchester a beau raisonner et lutter contre un désir qui lui paraît déraisonnable, il cède malgré l'apparente absurdité de sa détermination. Pour une personne qui n'analyse pas ses sentiments, comme la bonne Midon, elle ne s'aperçoit même pas qu'elle est l'objet d'un phénomène, elle a perçu une réalité et elle y répond : Madame m'a appelée, me voila. Tandis qu'une personne de haute culture, comme le maître de conférences, a si peu de doute qu'il écrit immédiatement à sa femme de prendre des informations au sujet de cet homme dont il n'attribue pas l'image à un rêve.

Naturellement, tous les cas de visions anormales ne sont pas télépathiques. Certaines visions sont dues à des images réellement présentes, mais, pour l'instant, nous ne voulons pas sortir du domaine de la télépathie.

Cas où la télépathie atteint le sens auditif

Le cas suivant est emprunté au livre de Camille Flammarion : *l'Inconnu et les Problèmes Psychiques*, p. 140 :

Mme A... mère de la personne qui m'a rapporté ceci, avait eu pendant des années à son service une domestique à laquelle elle était très attachée. Cette femme se maria et alla habiter une ferme assez éloignée de la petite ville où habitait Mme A...

Une nuit elle se réveilla en sursaut et dit à son mari : – Entends-tu, entends-tu ? Madame m'appelle. Mais tout était calme et silencieux et son mari chercha à la tranquilliser. Au bout de quelques minutes, la pauvre femme, de plus en plus agitée, dit : – Il faut que j'aille chez Madame, elle m'appelle, je suis sûre que je dois y aller. Son mari continuant à la croire sous l'empire d'un mauvais rêve se moqua d'elle, et au bout de quelque temps elle finit par se calmer.

Le lendemain cet homme allant à la ville, apprit que Mme A... prise la veille au soir d'une indisposition subite, était morte dans la nuit et n'avait cessé en mourant d'appeler son ancienne bonne, *au moment même* où celle-ci entendait la voix de sa maîtresse.

Suzanne H. à Paris (Lettre 362).

Il serait utile de multiplier les exemples, néanmoins, comme on pourrait invoquer l'explication facile d'un appel imaginaire qui, par une coïncidence étonnante, se serait trouvé correspondre à la réalité, nous citerons encore un fait. Il relève d'une série qui répond à cette objection, c'est lorsque les paroles entendues ont été réellement prononcées par l'agent devant témoin.

Ainsi le cas suivant :

L'inconnu...XXXIII.

Le 22 janvier 1893, j'étais appelée par dépêche auprès de ma tante, âgée de quatre-vingt-deux ans et malade depuis quelques jours.

A mon arrivée, je trouvai ma chère tante à l'agonie et ne parlant plus ; je m'installai à son chevet pour ne plus la quitter. Vers dix heures du soir, je veillais assise dans un fauteuil près d'elle, lorsque je l'entendis appeler avec une force étonnante : « Lucie ! Lucie ! Lucie ». Je me levai vivement et je vis ma tante ayant perdu connaissance et râlant. Dix minutes après elle rendait le dernier soupir.

Lucie était une autre nièce et la filleule de ma tante qui ne venait pas la voir assez souvent à son gré, puisqu'elle s'en était plainte plusieurs fois à la garde-malade.

Le lendemain, je dis à ma cousine Lucie : – Vous avez dû être bien surprise en recevant une dépêche vous annonçant la mort de notre tante. Elle me répondit : – Nullement, je m'y attendais un peu. Figurez-vous que la nuit dernière vers dix heures, alors que je dormais profondément, j'ai été réveillée brusquement m'entendant appeler par ma tante : « Lucie ! Lucie ! Lucie ! ». Je n'ai pas dormi le reste de la nuit.

Voilà le fait que je vous certifie très exact en vous priant de ne donner que mes initiales si vous le publiez, car la ville que j'habite n'est guère composée que de gens futiles, ignorants et bigots hypocrites.

P.L.B. (Lettre 47)

La télépathie affecte quelquefois plusieurs centres à la fois, ainsi la vue et l'ouïe. Nous avons, par exemple, le cas de Mme Richardson qui, en même temps qu'elle eut la vision exacte de son mari blessé sur le champ de bataille entendit et reconnut sa voix disant : « Otez cette bague de mon doigt et envoyez-la à ma femme », paroles que le général avait effectivement prononcées. Or M. Richardson était à plus de 250 kilomètres de là.

Ceci est rapporté dans *Les Hallucinations Télépathiques*, quarante-septième cas, entouré de toutes les garanties que l'on peut exiger d'une enquête sérieuse.

Cas où la télépathie atteint le sens tactile

Dans le cas le plus ordinaire, c'est une sorte de sympathie à distance. Ainsi, lorsqu'un coup ou une blessure est nettement sentie par un parent ou ami de l'agent au moment même où celui-ci est frappé.

Nous en trouvons un excellent exemple dans *Les Hallucinations Télépathiques*, cas CXXII, rapporté par Mme Severn (p.40).

Brantwood, 27 octobre 1883.

... Je me réveillai en sursaut. Je sentis que j'avais reçu un coup violent sur la bouche, j'eus la sensation distincte que j'avais été coupée et que je saignais au-dessous de la lèvre supérieure.

Assise dans mon lit je saisis mon mouchoir, je le chiffonnai et je le pressai en tampon sur l'endroit blessé. Quelques secondes après, en l'ôtant, je fus bien étonnée de ne voir aucune trace de sang. Je reconnus seulement alors qu'il était absolument impossible que quelque

chose eût pu me frapper, car j'étais dans mon lit et je dormais profondément. Je pensais donc que je venais simplement de rêver. Mais je regardai ma montre et voyant qu'il était sept heures et qu'Arthur (mon mari) n'était pas dans la chambre, je conclus (avec raison) qu'il était sorti pour faire de grand matin une partie de bateau sur le lac, car il faisait beau temps.

Puis je me rendormis. Nous déjeunions à neuf heures et demie, Arthur rentra un peu en retard et je remarquai qu'il s'asseyait un peu plus loin de moi que de coutume et que de temps en temps il portait à la dérobée son mouchoir à ses lèvres comme je l'avais fait moi-même. « Arthur, lui dis-je, pourquoi fais-tu cela ? – et j'ajoutai un peu inquiète :

– Je sais que tu t'es blessé, mais je te dirai après comment je le sais.

– Eh bien, me dit-il, j'étais en bateau tout à l'heure, j'ai été surpris par un coup de vent et la barre du gouvernail est venue me frapper sur la bouche ; j'ai reçu un coup violent sur la lèvre supérieure, j'ai beaucoup saigné et je ne peux arrêter le sang.

Je dis alors :

– As-tu quelque idée de l'heure à laquelle cela est arrivé ?

– Il devait être à peu près sept heures, me répondit-il ».

Je lui racontai alors ce qui m'était arrivé à moi ; il en fut très surpris et toutes les personnes qui déjeunaient avec nous le furent comme lui. Cela s'est passé à Brantwood il y a environ trois ans.

Joan R. SEVERN

Cas où la télépathie affecte les sens du goût et de l'odorat

Ces cas sont naturellement beaucoup moins nombreux, pour la raison toute simple que les sens du goût et de l'odorat ne sont pas les agents ordinaires de nos relations. Cependant, nous avons bien la certitude que la télépathie est un phénomène universel et qu'aucun de nos sens n'est réfractaire à ce mode de communication. D'abord, on a réussi quelques expériences dans ce sens, ensuite nous en avons quelques exemples spontanément observés. Nous ne citerons que les suivants :

L'Inconnu... (Flammarion, cas XLII). – Personnellement je n'ai aucun fait de télépathie à vous faire connaître. Mais avant-hier on parlait chez moi de vos savantes recherches. Une personne absolument digne de foi raconta qu'assistant sa mère à ses derniers instants elle avait, presque au moment de la mort de celle-ci, répandu une grande quantité d'eau de Cologne autour de la mourante. A la même heure, la sœur du narrateur, à plus de trente lieues de là, eut comme la certitude de la mort de sa mère, et elle perçut très distinctement une odeur d'eau de Cologne, alors cependant qu'aucun flacon de cette eau n'était à sa portée. Cette dame savait que sa mère était très malade.

Octave MARAIZ

Ancien bâtonnier, à Rouen (lettre 80).

Autre exemple ; *Hall. Tél.*, page 327.

26 janvier 1885.

En mars 1861, je demeurais à Houghton Hants. Ma femme qui avait les bronches délicates, était retenue à la maison à cette époque. Un jour, comme je cheminai le long d'un sentier bordé de haies, je trouvai les premières violettes sauvages du printemps, je les cueillis pour les porter à ma femme.

Au commencement d'avril je tombai dangereusement malade et au mois de juin je quittai le pays ; jamais je n'avais dit exactement à ma femme où j'avais trouvé les violettes et, pour la raison que j'ai dite, pendant bien des années je ne m'étais jamais promené avec elle à l'endroit où j'avais cueilli les fleurs.

En novembre 1873, nous étions à Houghton avec des amis ; ma femme et moi nous fîmes une petite promenade dans ce sentier. En traversant l'endroit, un souvenir de ces violettes printanières que j'y avais cueillies douze ans et demi auparavant me revint subitement à

l'esprit. Après l'intervalle habituel d'à peu près vingt ou trente secondes, ma femme fit cette remarque : « c'est étrange, mais si ce n'était pas impossible, je déclarerais que je sens des violettes dans la haie ».

Je n'avais pas parlé, ni fait le moindre geste ou le moindre mouvement pour indiquer à quoi je pensais, et le parfum des violettes n'était pas revenu à mon souvenir. Tout ce à quoi j'avais pensé, c'était à la place où poussaient les violettes sur le talus ; j'ai une mémoire des lieux extrêmement précise.

Tels sont les faits : nous pourrions multiplier les exemples pour chacune de ces séries, car la documentation est devenue excessivement riche depuis que la Société pour les Recherches Psychiques a rassemblé des matériaux et que des enquêtes semblables ont été entreprises par ceux d'entre les savants qui ont bien voulu s'intéresser à ces phénomènes.

Il en résulte qu'il y a entre tous les êtres une possibilité de transmission de toutes les sensations en général, et particulièrement de la pensée à grande distance et que les images, ainsi transmises, ne sont pas illusoire. C'est-à-dire que la télépathie ne peut plus être niée.

A côté de cela existent des phénomènes qui paraissent aussi produire des images objectives, là où il y a absence de toute objectivité ; nous allons voir qu'il n'y a pas moyen de les confondre avec les précédents.

Chapitre III – Les troubles organiques

Quel est donc ce démon qui porte le ravage dans nos organes
avec la vélocité de l'éclair et la puissance de la foudre ?
C'est une idée... une simple idée.
Durand De Gros

Le processus physiologique qui crée en nous les images trompeuses, ne diffère pas beaucoup de celui par lequel nous sont transmises les images télépathiques. Cependant, entre la télépathie et les hallucinations, la distinction est si facile à établir qu'il est vraiment extraordinaire que des esprits cultivés aient pu confondre des effets si différents, au point d'expliquer les premiers par les seconds, en attribuant aux uns et aux autres la même origine.

La télépathie est véridique.

L'hallucination est mensongère.

La télépathie n'entre en nous par aucune voie matérielle connue ; l'hallucination y est entrée par la voie ordinaire des sens.

La télépathie vient d'une source extérieure actuelle ; l'hallucination vient de nous-même.

Enfin la télépathie apparaît dans le calme et le recueillement et, le plus souvent, en liaison avec des circonstances d'ordre intime ; elle ne se répète pas.

L'hallucination, au contraire, se manifeste dans l'excitation et elle persiste, ou elle est sujette à récurrence.

Le type classique de l'halluciné est ce Nicolai, libraire à Berlin, cité par Brière de Boismont (obs. 8), qui avait la vision de figures humaines marchant d'un air effaré et semblant s'ignorer les unes les autres ; ou encore, ce cas rapporté par Walter Scott, d'un magistrat qui, hanté par la vue d'un spectre, à la réalité duquel il ne croyait cependant pas, mourut de cette vision persistante, malgré les secours d'un savant médecin.

Nous verrons plus loin comment ces clichés se trouvent imprimés dans certaines régions inconnues de la nébuleuse psychique ; pour le moment contentons-nous de constater le caractère d'apparence objective de ces images qui sont toujours persistantes, tenaces et sujettes à réparaître ; tandis que dans les cas que nous avons rapportés plus haut, et qui sont certainement attribuables à des agents extérieurs, il s'est toujours trouvé que le percipient n'avait pas eu d'autres visions du même genre, ni d'hallucination d'aucune sorte ; l'image n'est jamais reparue après le moment où l'agent était présumé avoir exercé son action, s'il y a répétition c'est pour vaincre la résistance du percipient lorsqu'il refuse de se laisser convaincre, ensuite l'obsession disparaît.

Les actions télépathiques dont nous avons rapporté quelques exemples ne présentent donc aucun des caractères de l'hallucination provoquée par des troubles organiques et échappent à toutes les définitions rappelées par Brière de Boismont.

Ce dernier n'a jamais observé que les faits produits par des troubles organiques, quoiqu'il en rapporte quelques-uns qui relèvent certainement de la télépathie, mais il ne fait aucune distinction, aussi les vapeurs d'un cerveau échauffé lui suffisent à tout expliquer et, lorsqu'il se trouve en présence d'un véritable cas d'apparition, c'est avec la théorie du cerveau échauffé qu'il se tirera d'affaire.

S'il avait mieux connu les faits, il n'aurait pas pu généraliser de la sorte ; en effet, les exemples qu'il nous montre et qu'il analyse revêtent un caractère qui fait défaut aux apparitions ; c'est la permanence des états morbides.

La cause de l'hallucination est toujours saisissable. C'est fatigue, frayeur, idée fixe, alcoolisme ; ce type est constant dans les citations de B. de Boismont. En voici un pris au hasard :

Obs. 130. – Une jeune fille de neuf à dix ans avait passé le jour de sa fête en compagnie de plusieurs autres enfants à se livrer à tous les divertissements de son âge. Ses parents, d'une religion peu éclairée, n'avaient cessé de lui raconter des histoires du diable, de l'enfer et de la damnation éternelle. Le soir, en allant à sa chambre pour se coucher, le diable lui apparut et la menaça de la dévorer. Elle poussa un grand cri, s'enfuit dans les appartements de ses parents et tomba comme morte à leurs pieds. Un médecin ayant été appelé parvint à la rappeler à la vie au bout de quelques heures. Cette enfant dit alors ce qui lui était arrivé, ajoutant qu'elle était certaine d'être damnée. Cet accident fut immédiatement suivi d'une maladie nerveuse longue et grave.

Cette sorte de vision était très fréquente autrefois.

M. le Dr Macario, dans ses *Etudes cliniques sur la démonomanie*, émet l'opinion que cette forme de folie est fréquente dans les maisons d'aliénés de province, ce qu'il attribue à ce que le matérialisme n'a pas jeté dans le sol français d'aussi profondes racines qu'on pourrait le croire.

La crainte du diable dit B. de Boismont (p. 134), la peur des châtiments futurs avaient autrefois une influence immense sur les esprits... dans l'espace de six ans nous en avons observé environ quinze faits dans notre établissement.

L'idée fixe peut aussi créer des apparitions de décédés ; à ce type se rattachent les visions de criminels qui sont poursuivis par leurs victimes, Brière de Boismont rapporte, entre autres cas, celui de Manoury qui avait fait preuve, envers Urbain Grandier, de la plus insigne barbarie.

Obs. 124. – Un soir, sur les dix heures, revenant d'un des bouts de la ville visiter un malade et marchant de compagnie avec un autre homme et son frater, il s'écria tout à coup comme en sursaut : Ah ! voilà Grandier... ! Que me veux-tu ? Et il entra dans un tremblement et une frénésie dont les deux hommes qui l'accompagnaient ne purent le faire revenir. Ils le ramenèrent à sa maison, toujours parlant à Grandier qu'il croyait avoir devant les yeux et avec le même tremblement.

Pendant le peu de jours qu'il vécut encore, son état ne changea point. Il mourut en croyant toujours voir Grandier et en tâchant de le repousser pour en éviter l'approche et en proférant des discours terribles.

Le caractère bien marqué de l'hallucination, c'est cette persistance ou cette répétition des troubles ; et c'est un caractère qui fait défaut aux visions télépathiques.

Sully, continue Brière de Boismont, rapporte que les heures solitaires de Charles IX étaient devenues affreuses par la répétition des cris et des hurlements qui l'assaillirent durant le massacre de la Saint-Barthélémy.

Enfin, l'abbé Guillon, autour d'un livre sur le suicide raconte l'histoire d'un duelliste qui, ayant tué dix-sept personnes, se trouvait poursuivi en tous lieux par les fantômes de ses victimes.

Si maintenant nous voulons jeter un coup d'œil sur les apparitions, aujourd'hui mieux observées, nous verrons que celles-ci se sont toujours présentées dans le calme et avec opportunité. On ne trouve pas cela dans les hallucinations. Si celles-ci peuvent s'expliquer par la maladie, le remords, la frayeur, etc., celles-là ne sont jamais dues à des causes semblables, mais on trouve leur source incontestable dans une action télépathique distincte de l'activité cérébrale, comme la preuve en est faite chaque fois qu'il est possible de remonter aux sources. Il nous semble donc qu'on ne doit appliquer le mot hallucination qu'aux images qui ont, pour l'halluciné, la même valeur que les objets, et lorsqu'elles sont de source interne, et qu'il

faudra un autre mot pour désigner l'image transmise par la voie télépathique, c'est-à-dire de source extérieure.

La véritable hallucination a toujours une cause interne, le langage populaire l'exprime d'instinct, il dit : « c'est une idée qu'on se fait », et c'est le mot juste. L'idée qu'on se fait est une illusion qu'on se crée à soi-même, une sorte d'autosuggestion qui crée l'apparence de la réalité ; à force de dessiner le diable on finit par le faire apparaître.

Il me semble donc facile d'établir une distinction entre la télépathie, soi-disant transcendante, et la vulgaire hallucination. Celle-ci est une idée qu'on se fait ; l'autre est une idée qu'un agent extérieur vous transmet. La première est mensongère et confine à la folie, la seconde est exacte et se révèle aux personnes saines d'esprit dans un moment de calme et de recueillement.

Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il y a, en nous, des centres psychiques ignorés qui, sous l'empire de l'émotion, deviennent créateurs d'images.

Ordinairement ces centres télépathisent avec nous, ou du moins nous n'avons conscience que des images que nous leur transmettons, et de celles auxquelles nous faisons un appel télépathique dans les opérations de la mémoire ; le phénomène nouveau, que l'on constate aujourd'hui, c'est que ces centres secondaires peuvent être atteints par des sources externes sans que nous en ayons conscience.

L'action télépathique étant un phénomène universel, il n'y a pas si petit centre physiologique qui n'ait sa conscience et sa sensibilité propre et qui ne perçoive les effets de notre pensée. Par conséquent, l'homme tourmenté par une idée fixe, par un remords, par la peur...etc., impressionne vivement ces petits organes, il y imprime les créations de sa pensée, ceux-ci perçoivent une image, ou plutôt une sensation analogue à celle qu'ils éprouvent quand l'homme est en présence d'une image réelle. En raison de l'intensité ou de la persistance de l'image créée sous le coup d'une émotion forte, le centre secondaire conserve cette image profondément gravée et il suffit qu'une occasion la réveille, à la façon d'un souvenir, pour qu'elle produise l'apparence de la réalité.

On comprendrait ainsi l'automatisme psychologique obéissant à des activités propres, ressuscitant l'image dès que l'émotion la rappelle et la renvoyant à la façon d'une projection cinématographique au cerveau de celui qui l'a créée.

C'est ainsi que nous pourrions accepter la théorie du cerveau échauffé comme explication de certains phénomènes. Mais comment appliquer la théorie de l'hallucination aux images que d'autres vous transmettent ? Qui répondent à des réalités ? Celles-là n'agissent que faiblement sur les organes qui ne sont pas habituellement influencés à distance ; peu de sujets sont aptes à les recevoir, et, le plus souvent, c'est un accident qui n'est arrivé qu'une fois dans la vie du percipient. Ces images sont véridiques parce que les émotions qui les ont provoquées n'étaient pas feintes ; cependant quelques magnétiseurs se sont vantés d'avoir transmis ainsi des images fictives, ils ont tiré de là des conclusions absurdes, qui, dans leur pensée, devaient expliquer l'illusion des spirites. Mais ces expériences, si elles pouvaient être reprises expérimentalement, ne prouveraient qu'une chose : c'est que la transmission de pensée est parfaitement véridique : si le magnétiseur réussit à tromper le médium avec une image fictive, il aurait pu aussi bien lui en communiquer une véritable, dès lors la preuve est faite, les esprits peuvent communiquer, qu'ils soient vivants ou désincarnés ce la n'a aucune importance, nous sommes en présence d'un fait, il y a un élément psychique et nous devons étudier cet élément inconnu.

Les troubles organiques n'affectent pas seulement les organes de la sensibilité, bien plus extraordinaires sont les troubles qui se manifestent dans les centres moteurs. Sans doute, du moment que nous admettons qu'il n'y a si petit centre physiologique qui n'ait sa conscience et son activité propres, il est facile de comprendre l'action psychique des couches inférieures agissant dans leur spontanéité. Il suffit pour cela de concevoir une sorte de traumatisme

psychique, quelque cause, physiologique ou autre, interceptant la communication entre les petites âmes d'en bas et l'unité qui règne au sommet ; la transmission télépathique une fois interrompue, chaque centre physiologique reprend son indépendance.

Ce sont ces états anormaux qui déclenchent les gestes automatiques et particulièrement le phénomène connu sous le nom « d'écriture automatique ».

Lorsque nous produisons l'écriture normale, les centres moteurs qui reçoivent nos suggestions restent parfaitement étrangers à notre pensée intime, ils n'exécutent que des mouvements et le mouvement qu'ils produisent est en dehors de notre conscience personnelle ; ainsi je n'ai pas besoin de connaître les localisations spéciales des centres moteurs pour agir sur eux, je dicte la succession des lettres sans savoir comment s'y prend mon organisme pour m'obéir. Si cet organisme est abandonné à lui-même, s'il ne reçoit plus aucune suggestion du dehors, comme il est cependant vivant par lui-même, il a une tendance à l'activité. Il en est réduit à la seule connaissance qu'il possède, celle du mouvement, et il produit les seuls mouvements connus de sa mémoire faible, des jambages, des lettres dont la succession est incohérente et, parce que les choses se passent ainsi généralement, les physiologistes s'entêtent à ne pas vouloir admettre de phénomènes au-dessus de celui-là.

Or, les troubles organiques produisent des effets incohérents, enfantins ou cryptomnésiques, mais à côté d'eux il y a des résultats stupéfiants, nécessitant l'intervention active d'une intelligence qui se connaît, qui discute et qui nous informe de faits dont personne n'avait connaissance. De sorte que, ici comme tout à l'heure, nous sommes obligés d'admettre, pour le même phénomène, deux moteurs différents.

Il y a toute une série de phénomènes moteurs qui empruntent, il est vrai, la forme de l'automatisme, mais qui ne s'expliquent pas par le mécanisme inconscient. Si un musicien peut jouer du piano, si Victor Hugo peut inconsciemment inspirer des vers à la table qui les épelle, il ne pourra pas, par exemple, dicter une phrase dans une langue qu'il ne connaît pas.

Si, de l'écriture, nous passons maintenant à l'observation des troubles généraux, nous allons tomber dans un tel abîme de complications, que je ne veux pas traiter ici ce sujet, je veux seulement l'indiquer. Il s'agit des manifestations de personnalités différentes, qui se présentent quelquefois dans un même organisme, et qui apparaissent, tantôt comme une division de la personnalité, tantôt comme la véritable possession de tous les organes tombés au pouvoir d'une influence étrangère.

L'âme est une chose complexe, son unité n'existe que par rapport à l'individu qui se connaît dans ce qu'il appelle son *moi*. Mais le domaine psychique se compose d'une multitude de petites âmes dont la masse est divisible et où un certain désordre, quelquefois, se manifeste.

Un homme peut être vu sous deux aspects très différents, un professeur de mathématique, durant sa classe, ne laisse voir qu'une partie de lui-même, lui-même oublie, momentanément, tout ce qui est en dehors du groupe de ses connaissances spéciales. Mais je suppose que, sorti de sa classe, il soit bon musicien ; sa famille le verra plus souvent sous l'aspect d'un violoniste. Supposez, maintenant, qu'à la suite d'un accident quelconque, cet homme ait perdu tout souvenir de la musique, il ne reste plus que le mathématicien, vous lui parlez de son violon, il ne vous comprend pas, il n'en a jamais joué. Mais au bout de quelques jours, la mémoire du musicien reparaît et, en revanche, le groupe de souvenirs mathématiques s'est effacé. Tel est l'aspect, je ne dis pas l'explication, mais c'est l'aspect sous lequel peut se présenter certain phénomène connu sous le nom de division de la personnalité.

Mais il peut encore arriver ceci, qu'un état somnambulique se révèle, durant lequel, comme l'acteur remplit un rôle, le sujet incarne le type du personnage qu'on lui propose, ce à quoi il réussit à merveille ; seulement ce jeu ne résiste pas à l'examen parce que le sujet reste dans les généralités et qu'il est toujours incapable de faire preuve de connaissances spéciales.

Mais un nouveau personnage apparaît, celui-ci ne connaît plus personne de l'entourage, se présente sous un état civil nouveau et montre qu'il possède certaines connaissances qu'aucune

hypothèse ne permet d'attribuer au sujet somnambulique qui semble ainsi possédé par une influence étrangère. C'est le phénomène qu'à souvent présenté Mme Piper en état de transe, et auquel la Société pour les Recherches Psychiques a consacré plusieurs gros volumes de ses annales.

Nous prétendons qu'un fait expérimenté, observé par des autorités compétentes, si inexplicable soit-il, devient une vérité empiriquement constatée, ce qui suffit à le faire admettre comme base de déductions futures. Le cas est inexplicable physiologiquement, voilà une vérité utile à retenir.

Mais, nous le répétons, nous tombons ici dans un abîme de complexité, il semble quelquefois qu'une amnésie partielle occasionne chez le sujet l'effacement de toute une période de son existence et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que rien en dehors de cela n'indique chez la personne un trouble quelconque ; c'est sans s'en douter qu'elle est méconnaissable. Ainsi une personne instruite et bien élevée va tomber en transe pour se réveiller dans un état où elle aura changé de caractère sans avoir aucun souvenir de son état précédent. Elle ne connaîtra plus les personnes de son intimité, son écriture même sera changée ; bref, c'est une autre personne. Une crise nouvelle survient et elle se réveille dans son premier état complètement ignorante de l'état second qu'elle vient de quitter.

Le Dr Azam, de Bordeaux je crois, a observé un cas, qui est devenu classique, dans la personne de Félicita dont les changements de personnalité se manifestèrent durant de longues années. Presque chaque jour une crise la prenait, une autre personne apparaissait ignorant la romance qu'elle chantait tout à l'heure avant la crise, incapable de continuer le travail à l'aiguille qu'elle tenait en main, il fallait que sa famille la remette au courant de son ouvrage, dans ce nouvel état.

Devenue enceinte dans son état second, elle ignorait absolument ce détail en rentrant dans son état premier. Félicita II avait un petit chien qu'elle affectionnait. Félicita I le chassait comme un intrus.

Malgré toutes les apparences d'une possession, on peut voir, dans ces phénomènes, l'alternance d'une personnalité dont chaque rôle n'embrasse qu'une période du temps vécu par le sujet. Par exemple Félicita I ne possédant que les souvenirs de sa jeunesse, Félicita II ne connaîtrait que ce qui est survenu depuis une certaine date. Nous ne chercherons pas à expliquer cette apparence de vie alternante, nous tenons seulement à la signaler.

Il y a des cas de division multiples, où le sujet revit des périodes de son existence passée et chaque période ramène avec elle les états morbides correspondants. On voit encore un sujet, extrêmement myope et contraint de porter des lunettes, qui, dans un de ces états, jouira d'une vue excellente ; enfin, changement dans la valeur intellectuelle, changement dans la mémoire, changement dans la moralité, il y a là, vraiment, un mystère que la physiologie n'explique pas et que la psychologie est encore loin d'éclaircir.

Il y a bien eu un essai d'explication physiologique, mais il est d'une simplicité enfantine : Nous avons deux hémisphères cérébraux, chacun d'eux constituant une personne isolée produirait ce jeu alternatif de deux acteurs qui s'ignorent. Mais la question n'est pas si simple et pour le faire comprendre nous allons analyser le cas de Miss Beauchamp, sur lequel nous possédons une étude complète.

La librairie Alcan a publié en 1911⁷ la traduction française du cas de Miss Beauchamp. Plusieurs personnalités se sont manifestées dans le sujet du Dr Prince. On y voit, outre la personne normale, trois personnalités qui diffèrent d'idées, de croyance et de tempérament. Les souvenirs aussi sont distincts pour chaque personnalité.

Cela fait donc quatre personnes :

⁷ *La Dissociation d'une personnalité*, par Morton Prince, traduit de l'anglais par Renée J. Ray et Jean Ray. Félix Alcan, Paris 1911.

La première, Miss Beauchamp, admirablement bien douée et studieuse, subit un choc nerveux auquel le docteur attribue l'apparition des troubles qui suivirent.

La seconde, B2, n'est que Miss Beauchamp mise en état d'hypnose par le Dr Prince, lequel a peut-être tort de considérer B2 comme une personnalité de même nature que les suivantes.

La troisième, B3, apparaît comme l'incarnation d'un être malicieux, qui prétend s'emparer des organes de B1 pour vivre dans un corps emprunté et qui, ainsi, trouble profondément son existence.

La quatrième, B4, représente encore un personnage énigmatique qui n'est peut-être qu'une scission de B1 dans un état de diminution personnelle ; B4 représente une femme ordinaire moins affinée que B1, c'est la femme un peu frivole et vivant pour elle-même.

En réalité, il n'y a que deux nouveaux personnages, du moins à notre point de vue, car l'état somnambulique est un état connu qui, nous le croyons, n'a pas grand rapport avec les entités mystérieuses qui se présentent. Le sujet magnétisé est incontestablement une forme nouvelle du sujet, un nouvel état de son *moi*. Nous ne pouvons pas faire la même affirmation sur B3 et B4 qui se présentent comme des influences étrangères.

B3 a reçu le nom de Sally, ce personnage est un problème. Il ne joue pas un rôle, il paraît une entité distincte venue dans le corps pour s'amuser aux dépens de sa victime, c'est un parasite qui veut jouir de la vie et se substituer à Miss Beauchamp en profitant de ses relations terrestres. Elle diffère des autres personnalités en ceci que le médecin, traitant son sujet par l'hypnotisme, peut à son gré amener Miss Beauchamp à l'état B2 ou B4, mais il ne peut pas appeler, ni déloger Sally qui résiste à ses suggestions. Bien mieux, souvent c'est elle qui suggestionne ; dans sa lutte contre le médecin elle a suggéré à Miss Beauchamp d'entendre tout le contraire de ce que dirait celui-ci.

Ainsi la vie de Miss Beauchamp alterne entre trois états différents qui rendent son existence d'autant plus difficile que le médecin qui l'hypnotise ne semble pas avoir mis son entourage au courant de ces changements. On comprend la tristesse de l'existence de celle qui, ne sachant rien de ses périodes d'absence, se réveille dans un lieu inconnu, en train de causer avec des gens qu'elle ne connaît pas, ou bien s'apercevant qu'elle n'est pas au courant des choses dont on parle, se tient sur la réserve, se demandant toujours si elle n'est pas sur le chemin de la folie.

Mais Sally est un véritable petit démon, à l'insu de Miss Beauchamp, possédant tous ses organes, elle écrit des lettres, donne des rendez-vous ; on imagine la stupéfaction de la pauvre B1, qui découvre ces lettres inexplicables et qui se croit possédée du diable. Une seule chose effraie Sally, la crainte de perdre ce corps dont elle abuse, l'idée que la mort de Miss Beauchamp la priverait de ses moyens la rend un peu plus raisonnable. Alors elle pactise avec le médecin qui n'avait pas pu la commander.

Naturellement, la thèse du professeur de pathologie du système nerveux est qu'il n'y a pas de distinction à faire entre toutes ces personnalités qu'il considère, toutes, comme des dissociations du moi ; cependant je me permettrai de présenter quelques objections au nom de l'unité et de l'indivisibilité de l'être humain dont on semble faire assez bon marché lorsqu'on traite des cas semblables.

Les différents aspects du moi ne tiennent pas nécessairement à la dissociation. M. de Rochas a fort bien montré, par ses études sur la régression de la mémoire, qu'un même sujet, reporté par l'hypnose vers les années antérieurement vécues, se montre sous des aspects et avec un caractère différents ; cependant il n'y a, là, ni changement, ni dissociation de personnalité, il y a retour à un état antérieur qui diffère énormément de l'état actuel du sujet, en raison de son éducation. Là, il n'y a rien qui puisse faire supposer une division du *moi*.

B4, l'une des personnalités qui apparaissent, selon le Dr Prince, est un personnage de cette nature ; frappé d'une amnésie qui lui cache toute une période de sa vie dans le temps, le sujet reprend sa vie où il était à l'âge de dix-huit ans et il ignore ce que Miss Beauchamp a pu faire

et apprendre depuis. Il n'y a donc pas de changement du *moi*. Ce sont les mêmes volonté, émotivité et sensibilité qui vivent et se meuvent dans un groupe d'images et de souvenirs, communs aux deux personnages jusqu'à dix-huit ans, différents à partir du moment où B4 se manifeste avec une lacune de mémoire.

C'est pourquoi je crois devoir me tenir sur la réserve avec cette logomachie qui disserte d'emblée sur les dissociations du *moi*.

Jusqu'ici on avait appelé *moi*, ce foyer central de vie consciente qui se manifeste à soi-même comme une entité indivisible. Si c'est dans un autre sens qu'on emploie ce mot il faut en prévenir le lecteur. Des bras et des jambes n'ont rien de commun avec le *moi*, et j'avoue ne rien comprendre à cette hypothèse de la *dissociation*.

Quand on me parle d'une scission du moi, cela ne me paraît avoir aucun sens, le moi subconscient lui-même m'apparaît comme un non-sens, le subconscient tout court me suffit ; le subconscient qui agit à l'insu d'un sujet conscient n'est pas *lui* puisque par *lui* j'entends sa partie consciente ; enfin, j'ai besoin d'une hypothèse compréhensible et je ne souffre pas qu'on me parle d'un moi qui serait en dehors de moi. Ma subconscience, c'est du *sous-être* extérieur à ma conscience.

Pour émettre une hypothèse sur la dissociation, il faut que l'image soit claire. Si le moi doit s'entendre de l'être matériel, la dissociation ne sera pas autre chose qu'une névrose traumatique, créant des paralysies locales ; s'il doit s'entendre du centre psychique qui se connaît lui-même, il est indivisible. Dans le premier cas, il ne peut y avoir qu'une mutilation de l'être et les parties seront inférieures au tout ; dans le second cas il ne peut avoir que des alternances de la personnalité.

Dans le fait de Miss Beauchamp on nous parle ingénument de la coexistence de plusieurs *moi* formant de personnalités différentes. Cela rappelle le mystère de la Trinité, selon lequel trois dieux n'en font qu'un, bien que chacun d'eux égale le tout.

Admettons, si vous voulez, que le cours de la vie constitue un agrégat d'idées et de souvenirs qui formeront des couches comme un arbre dont on compte les années par les écorces, mais cet agrégat est distinct du moi. Ce n'est qu'en supposant le sujet en rapport avec plusieurs de ces couches concentriques que je pourrai me créer une représentation objective de ce que pourrait être un changement de personnalité.

C'est ainsi que l'on pourrait figurer la vie de Miss B. par des cercles concentriques représentant les années vécues par elle, et l'on verrait que B4 n'est que le sujet lui-même présentant une lacune de quelques années.

Quant aux états factices obtenus au moyen de l'hypnotisation on ne doit pas, je crois, les considérer comme des personnalités. Le problème en ce qui concerne Miss B. est vraiment plus complexe et offre un assemblage si bizarre qu'il est bien permis de supposer qu'une manifestation étrangère se soit introduite parmi les autres phénomènes. B3, surnommée Sally, n'est pas explicable par un dédoublement du moi, formule qui ne présente rien de saisissable à l'imagination. Pour exprimer une pensée concrète il a fallu supposer des groupes d'états de conscience qui auraient créé un second moi ignoré du premier. Mais des états dissociés ne peuvent pas créer un être *ex-nihilo*, sans un rapport avec le moi présentement conscient.

On entend, par dissociation, un groupe d'images isolées ; le bruit de la rue qui frappe notre oreille sans attirer notre attention, un détail observé machinalement pendant que l'esprit est absorbé ailleurs, voilà des images qui peuvent survivre dans la subconscience à l'état de dissociation, mais il faut que ces images remontent à la conscience supérieure autrement elles sont comme mortes ; un groupe de souvenirs de cette nature est impuissant à s'animer de lui-même au point de créer une nouvelle personne, même factice. Or, Sally est-elle une personne factice ? Toutes les prétendues divisions de Miss B., peuvent être les états alternants d'un moi unique, toutes sauf Sally. Appeler celle-ci : l'autre moi de Miss B., comme le fait le Dr Prince, c'est trancher le problème, ce n'est pas le résoudre. Sally affirme son indépendance

par des actes et Miss B. mise en état de lucidité hypnotique déclare : « Nous sommes toutes la même personne, toutes sauf Sally ».

Quant au Dr Prince, il refuse d'admettre Sally, mais celle-ci a des trucs diaboliques ; rebelle à la suggestion, c'est elle qui impose sa volonté à Miss Beauchamp, au moyen de suggestions hypnotiques et post-hypnotiques. Elle fait ce qu'elle veut, elle écrit des lettres qu'elle met à la poste, elle fume la cigarette pour contrarier son médium dont elle déteste la réserve et la piété. Enfin elle gaspille son argent, déchire ses billets de banque et la traite de stupide bûche.

Quand Miss B. est à l'état normal, Sally est toujours là comme un témoin extérieur qui sera plus tard au courant de tous ses actes, de même qu'elle sait tout ce que font les autres personnalités ; les autres, au contraire, sont inexistantes et incapables de savoir ce qu'a fait Miss B. dans son état normal. Grâce à cette connaissance, Sally s'efforce quelquefois de dissimuler sa venue, elle essaye de jouer le rôle de Miss B., mais, comme elle n'a pas la même instruction, le médecin déjoue sa ruse en la faisant parler français ; Sally qui ne sait pas le français, se voyant prise, éclate de rire et se montre sous son jour habituel, très réjouie de la bonne plaisanterie.

Sally peut même raconter les rêves, ce qui prouve qu'elle existe, ou coexiste, au moment de l'activité consciente du médium. Autre particularité qui la distingue des personnes alternantes, elle s'adapte, physiologiquement, assez mal aux organes ; ayant beaucoup de peine à parler, elle bégayait affreusement dans les commencements ; elle réclama une fois l'usage de ses yeux et ouvrit les paupières avec ses mains. Elle déclare que ce corps lui est tout à fait étranger comme un vêtement et, en lui, elle ne connaît ni la maladie, ni la fatigue, ni la faim, ni la soif.

Voici un exemple des incarnations de Sally : la veille de Noël, Miss B. était à l'église, assise dans le côté droit de la nef et le chœur chantait la procession. Soudain elle se trouva du côté gauche et le chœur chantait encore la procession. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées pour elle comme vingt-quatre secondes, c'était Sally qui l'avait confisquée et ramenée le lendemain là où elle l'avait prise ; elle avait profité des invitations adressées à Miss B., s'était attribuée toutes les réjouissances de Noël et s'était bien amusée.

Il y a mieux encore : une fois que Miss B. était en proie au plus violent délire, Sally intervint parfaitement lucide, elle accepta même d'être garde-malade et de venir, par moments, ingurgiter la nourriture ou les remèdes que la malade, dans la gravité de son délire, ne pouvait prendre.

L'esprit lucide apparaissant en même temps que l'état délirant est un de ces faits qui prouvent la présence de deux entités distinctes. Il est impossible de concevoir le *moi* coupé en deux de cette manière ; l'idée que nous avons du *moi* ne nous permet pas de concevoir la simultanéité de ces deux états contraires dans une seule unité. Affirmer que Miss B. et Sally agissent sous l'empire du *moi* unique, c'est dire que ce sont deux *moi* d'une même personne, c'est accepter des mots dont le sens est inconcevable.

Il était facile de schématiser des divisions arbitraires de la personnalité, mais il est moins facile de leur donner une apparence de vie ; Sally est un trop gros morceau pour avoir été détachée de la conscience principale de Miss Beauchamp sans que celle-ci en eût été diminuée ; la dissociation de la personnalité de Miss B. en tant de petits morceaux est purement arbitraire. Sally ne trouve pas sa place dans ce schéma, on ne trouve aucun *moi* auquel il se raccorde et le mystère n'est pas éclairci.

Sans doute on ne peut pas dire que ce soit là une entité spirite de la nature de celles qui apportent des preuves ; mais il y a là une entité de mystère qui aurait pu être étudiée avec fruit, une manifestation d'activité étrangère dont le secret réside dans l'inconnu et qui prouve, tout au moins, l'existence de ce nouveau monde qui n'a pas encore assez d'explorateurs.

Chapitre IV – Les vies antérieures

Je suis ta sœur invisible, je suis ton âme divine,
et ceci est le livre de ta vie.
Il renferme les pages pleines de tes existences passées
et les pages blanches de tes vies futures.
(Le Livre des morts)
Rituel funéraire des Egyptiens

L'âme est une entité distincte du corps ; c'est elle qui accompagne la partie essentielle de l'être au cours d'incorporations nombreuses qui sont nécessaires à nos évolutions. La majorité des hommes ont vécu dans la connaissance de cette vérité depuis Platon, et ils vivront demain dans la certitude scientifique que cette vieille philosophie ne les a pas trompés.

C'est le magnétisme qui est appelé à nous révéler ce fait que nous avons déjà vécu dans le passé. Les travaux de M. de Rochas, sur la régression de la mémoire, ont ouvert des perspectives nouvelles dont nous allons dire quelques mots.

Nous savions déjà qu'un sujet, reporté par les passes magnétiques à un état antérieur, à l'état d'enfance par exemple, se montrait docile à cette suggestion. Mais on croyait, généralement, que c'était là le phénomène banal qui incite un sujet suggestionné à accepter le rôle imaginé, du vieillard, du prêtre, du général, etc. Eh bien, à côté de ces rôles fictifs il y a des choses réelles ; ainsi tout le monde sait qu'on peut abuser du magnétisme pour tirer d'un sujet des révélations véridiques, ou le forcer à livrer ses secrets. Tout n'est donc pas mensonge dans l'état hypnotique, et le sujet qui retourne au temps de son enfance joue un rôle qui est la répétition vraie des états antérieurement vécus par lui.

M. le colonel de Rochas, qui a été un expérimentateur remarquable, a apporté une innovation, en soumettant différents sujets à des épreuves méthodiques de régression de la mémoire, et en montrant la fidélité des tableaux ainsi reconstitués.

Par exemple, une jeune fille de dix-huit ans est ramenée progressivement en arrière, elle passe toujours par les mêmes phases, puis, lentement, par les mêmes voies, on la ramène à son âge vrai avant de la réveiller. A l'âge de sept ans elle va à l'école, elle commence seulement à écrire ; à cinq ans elle ne sait plus lire, ramenée au berceau elle tette. On peut aller même au-delà, le sujet prend la position du fœtus dans le sein de sa mère.

Avec une orpheline qui avait été élevée à Beyrouth et dont le père avait été ingénieur en Orient, M. de Rochas a essayé la régression ; à dix ans elle se croit à Marseille, elle y était en effet à cet âge, et M. de Rochas ne le savait pas ; à huit ans elle est à Beyrouth, elle parle de son père et des amis qui fréquentaient la maison ; on lui demande comment se dit « bonjour » en turc, elle répond : « Salamalec », ce qu'elle a oublié à l'état de veille ; à deux ans, elle est à Cuges en Provence, ce qui était exact ; à un an, elle ne peut plus parler, elle répond par signes de tête.

Mais voici où l'opération devient curieuse. Pour obtenir ces états de régression M. de Rochas faisait, sur son sujet, des passes longitudinales et, pour le ramener en sens inverse, des passes transversales. Au cours de ses expériences, il s'aperçut que, en continuant les passes transversales, le sujet pouvait dépasser son âge actuel, c'est-à-dire qu'il se voyait lui-même dans un temps à venir. Ici, il faut se méfier du rêve somnambulique, de la tendance qu'à toujours un sujet à satisfaire son observateur, de la possibilité d'un changement de

personnalité ; les tableaux ainsi obtenus seront rarement exacts. Cependant, en 1904, un sujet poussé vers l'avenir, donna un résultat exact. Je cite textuellement le cas d'Eugénie⁸.

– Je la fis ainsi vieillir peu à peu ; à l'âge de trente-sept ans (elle avait alors en réalité 35), elle manifesta tous les symptômes de l'accouchement et la honte de cet événement parce qu'elle n'était pas remariée. Ceci devait se passer en 1906. Quelques mois après elle semble se noyer. Je la fis vieillir de deux ans ; nouveaux symptômes d'accouchement. Je lui demande où elle est en ce moment : « sur l'eau », me dit-elle. Cette réponse bizarre me fit supposer qu'elle divaguait et je la ramenai à l'état normal.

Or, tout ce qu'elle avait prédit s'est réalisé. Elle a pris pour amant un ouvrier gantier, dont elle a eu un enfant en 1906. Peu après, désespérée, elle se jette dans l'Isère et on la sauve en la rattrapant par une jambe. Enfin, en janvier 1909, elle accoucha une seconde fois, sur l'un des ponts de l'Isère, où elle fut prise subitement des douleurs de l'enfantement en revenant de faire des ménages.

Ce fait est curieux, et il en faudra encore bien d'autres pour oser se prononcer, toutefois il fallait le mentionner. Les cas de régression sont plus intéressants et nous allons y revenir.

C'est un fait étrange, mais tous les sujets décrivent d'une façon identique leur recul au-delà de la vie présente. On les ramène à six mois, à deux mois, dans le sein de la mère ; ils prennent alors la position du fœtus ; continue la régression, les voilà dans l'espace ; une courte léthargie, et nous assistons à une scène nouvelle, l'agonie d'un vieillard. C'est le commencement de la vie qui a précédé l'incarnation présente qui se manifeste à rebours, et remonte, dans le temps, jusqu'à une incarnation encore plus ancienne.

Observons seulement le moment de la naissance ; que le sujet soit instruit ou non, c'est toujours la même vision. D'abord, avant la naissance, il se voit dans l'espace sous la forme d'une boule, ou d'un brouillard légèrement lumineux, et errant autour des organes de la mère ; tous voient, dans le ventre de la mère, le corps dans lequel ils vont s'incarner. Ainsi la conception précède la prise de possession du fœtus par le corps spirituel, qui n'entre que peu à peu, « par bouffées » dira l'un des sujets, dans le petit corps. Jusque-là le sujet se voit comme s'il était placé à l'extérieur.

Un autre sujet, Joséphine, se dépeint ainsi entourant le corps de la mère et n'entrant qu'assez tard, et peu à peu dans le corps de l'enfant. Tous fixent à sept ans environ l'incorporation complète. Ceci est d'accord avec ce qu'ont toujours décrit les sensitifs lucides qui voient également le corps astral des mourants se dégager de leur corps physique, au-dessus duquel il semble flotter.

Mayo, reportée avant sa naissance, dit qu'elle n'est plus rien, elle sent qu'elle existe et c'est tout, mais elle se souvient d'avoir eu une autre vie. Ramenée en avant, quand elle revient au monde, elle dit que quelque chose l'a poussée à se réincarner, puis elle est descendue vers sa mère pendant que celle-ci était déjà grosse, et elle n'est pas entrée dans son corps physique que peu avant sa naissance et partiellement.

Pour ce qui est des vies antérieures elles sont à peu près incontrôlables, les déclarations des sujets contiennent des éléments d'erreurs et des vérités. Mais qu'avons-nous le droit d'exiger en pareille matière. Si une seule existence représentait la totalité de l'être, nous aurions le droit en évoquant cet être, d'exiger qu'il nous fit un rapport fidèle ; mais si nous avons plusieurs existences successives, ne se reliant pas entre elles puisqu'elles seraient coupées par la mort, quelle peut être la situation de l'unité placée en dehors du temps vécu ? Quels peuvent être la qualité et le fonctionnement de cette mémoire ? Nous ne pouvons pas le savoir. L'interpolation et l'anachronisme peuvent légitimement se produire, comme une conséquence nécessaire des vies multiples.

⁸ *Les Vies successives*, par Albert de Rochas. Chacorne, 1911, p. 96.

Victor Hugo a dit⁹ : « Vous ne croyez pas aux personnalités mouvantes (c'est-à-dire aux réincarnations) sous prétexte que vous ne vous rappelez rien de vos existences antérieures. Mais comment le souvenir des siècles évanouis resterait-il imprimé en vous, quand vous ne vous souvenez plus des mille et une scènes de votre vie présente ? Depuis 1802, il y a en moi dix Victor Hugo. Croyez-vous donc que je me rappelle toutes leurs actions et toutes leurs pensées ?

Quand j'aurai traversé la tombe pour retrouver une autre lumière, tous ces Victor Hugo me seront quelque peu étrangers, mais ce sera toujours la même âme ».

Eh bien, si le sujet, mis en état d'hypnose, retrouve les souvenirs oubliés de sa vie présente, c'est parce que l'âme, toujours liée à son état physiologique, y retrouve les éléments fonctionnels de la mémoire ; mais les personnages antérieurs sont forcément inexistant, il n'en reste que des souvenirs fragmentaires.

Un cas bien intéressant est celui de Mme J... obtenu par M. Bouvier à qui le colonel de Rochas avait communiqué ses expériences. Je ne puis en donner ici qu'une idée superficielle dans un résumé nécessairement trop bref¹⁰.

Voici comment parle M. Bouvier de la première régression de son sujet arrivé au moment de la naissance :

« Avant la conception au moment où l'esprit est encore dans l'espace, il fait des efforts pour se soustraire à la force invincible qui semble l'attirer, puis remontant toujours dans le temps, il répond sur ce qu'il fait, quel est son mode d'existence jusqu'à ce que, de nouveau, il reprenne le corps qu'il a précédemment quitté pour rentrer dans une autre vie ; mais, chose curieuse, chaque fois que je le fais pénétrer dans le sein de sa mère, il passe par la même phase caractérisée par la même attitude ».

Je dois faire remarquer, en passant, la constance du processus d'incarnation, quel que soit le sujet magnétisé.

Mme J... a trente-neuf ans. On a essayé, avec elle, de pousser l'expérience jusqu'à sa dernière limite, en la faisant remonter le plus loin possible dans le temps. On est allé, ainsi, jusqu'à sa douzième existence.

Dès sa première régression – deuxième vie – elle indique des noms propres qui ne se sont pas retrouvés, en des lieux dont la description est cependant exacte. Ainsi, à quinze ans, elle vient de quitter la classe des dames trinitaires de la rue de la Gargouille à Briançon. Une note de M. de Rochas indique qu'il y a bien une pension de petites filles, tenue par les dames trinitaires de la rue de la Gargouille, en cette ville. Mais le père de Mme J... naquit à Briançon, il a quitté cette ville tout jeune, Mme J... naquit longtemps après dans une ville de l'Isère, sa mère n'a jamais habité Briançon et son mari, militaire, n'y a jamais tenu garnison.

Troisième vie. – Encore à Briançon, à dix ans elle donne la date de 1748.

Quatrième vie. – En 1702 à Ploërmel.

Cinquième vie. – C'est un soldat ; comme dans toutes les autres vies les tableaux se présentent en remontant le cours du temps, c'est la scène de la mort qui se présente d'abord. Il meurt d'un coup de lance.

D. – Où avez-vous reçu ce coup de lance et en quelle année êtes-vous ?

R. – A Marignan, nous sommes en 1515 (Pauvre Berry, tu es foutu).

D. – Avec qui êtes-vous ?

R. – Avec François.

D. – Qui François ?

R. – Le père, notre Seigneur et Maître parbleu, le roi de France.

D. – Comment vous appelez-vous ?

⁹ Réponse de Victor Hugo, relatée par Arsène Houssaye, citée par de Rochas.

¹⁰ Le rapport remplit 38 pages. A. de Rochas, Les vies successives, p. 173.

R. – Michel Berry.

D. – Contre qui combattez-vous ?

R. – Contre ces cochons de Suisses... etc.

Sixième vie. – Nous sommes en 1302. C'est une jeune institutrice ; à dix-huit ans, elle est chez la comtesse de Guise.

D. – Quel est le roi ?

R. – Je ne sais pas, on dit que c'est le beau Philippe.

Septième vie. – Nous sommes en 1010 ; à quatre-vingt-sept ans, elle est abbesse, à soixante-dix-sept ans, elle croit que la fin du monde va venir.

D. – Savez-vous quel est le roi ?

R. – Robert II.

A soixante-dix ans. D. – Quel est le roi ?

R. – C'est Capet.

A soixante ans, même demande.

R. – C'est Capet.

A quarante-cinq ans, c'est Louis IV.

A trente-cinq ans. D. – Quel est le roi ?

R. – Louis IV depuis déjà plusieurs années. On dit qu'il n'est pas beau, gros, bouffi, mais je ne l'ai pas vu.

A vingt-quatre ans. D. – Quelle année sommes-nous.

R. – 947.

D. – Quel est le roi ?

R. – Louis IV.

A quinze ans, même question.

R. – Louis IV.

Huitième vie. – Chef de guerriers francs. Il a été pris par Attila, à Châlons-sur-Marne, et on lui a brûlé les yeux.

D. – Y a-t-il d'autres chefs au dessous de vous ?

R. – Il y a le chef tribun Massoée.

D. – Et au dessus ?

R. – C'est le chef des chefs, Mérovée.

D. – En quelle année êtes-vous ?

R. – 449.

D. – Connaissez-vous Dieu ?

R. – Il y a quelqu'un au dessus ; c'est Théos.

D. – Comment l'adorez-vous ?

R. – On lui donne des hommes que l'on brûle, c'est très beau.

Neuvième vie. – C'est un garde de l'empereur Probus.

D. – Quel pays êtes-vous ?

R. – A Romulus.

D. – Quelle année êtes-vous ?

R. – 279¹¹.

A vingt-cinq ans. D. – Que faites-vous ?

R. – Suis à Tourino, avec ma femme.

D. – Qui vous a unis ?

R. – Le prêtre nous a unis... etc.

¹¹ Nous croyons utile de rappeler ici, la chronologie – François 1^{er}, 1515-1547 – Philippe le Bel, 1478-1506 – Robert II, 996-1031 – Hugues Capet, 987-996 – Louis le Gros, 936-954 – Mérovée, 448-458 – Attila, 434-453 – Probus empereur, 276-282.

Dixième vie. – C'est une femme, elle s'appelle Irisée, elle voudrait aller vers les dieux, elle sert le prêtre Ali.

D. – Dans quel pays êtes-vous ?

R. – Dans l'Imondo.

D. – Dans quelle année êtes-vous ?

R. – Ali dit qu'il ne faut pas chercher, les dieux savent... etc.

Onzième vie. – Enfant mort à huit, ans, sans importance.

Cette régression vers des temps passés est certainement curieuse, et il y a là un mystère qui n'est pas encore éclairci, mais l'hypothèse d'une reviviscence momentanée des souvenirs d'un esprit libéré du corps est certainement la moins invraisemblable des hypothèses émises jusqu'ici.

Il faut regretter que cette hypothèse n'ait pas plus souvent été envisagée comme pivot de l'observation. On remarquera, par exemple, le grand intérêt qu'il y aurait eu à faire subir l'expérience de la régression au cas de Miss Beauchamp relaté plus haut.

Nous exprimerons le même regret au sujet du médium observé par M. le professeur Flournoy, Hélène Smith. Le cas de ce médium aurait été bien autrement intéressant s'il avait été étudié en prenant pour base l'hypothèse des vies antérieures.

Il y a, dans le cas d'Hélène Smith, des particularités bien curieuses, qui ne semblent pas susceptibles d'être expliquées autrement qu'au moyen de quelques bribes de souvenirs personnels, provenant de vies antérieures et qui seraient remontés à la mémoire du sujet mis en état de somnambulisme lucide.

C'est dans cet esprit que je voudrais revenir sur l'ouvrage de M. Flournoy¹², dont l'étude, bien connue de tous les psychologues, a été accueillie avec faveur dans les milieux scientifiques.

L'auteur écrit dans un esprit contraire à nos interprétations, ce nous est une garantie que nous pouvons accepter des faits que lui-même ne pouvait admettre à la légère. Seulement, M. Flournoy présente sa théorie d'abord, les faits ensuite, puis il fait rentrer les faits dans sa théorie. Il se déclare lui-même hostile à toute interprétation qui suppose l'intervention d'une intelligence étrangère. A cette seule pensée il éprouve, dit-il, une hilarité nerveuse, cela le met en gaieté. Quant aux mouvements de table, il déclare avec un certain cynisme : – Que des objets se meuvent ou ne se meuvent pas, cela m'est prodigieusement indifférent (p. 357).

C'est le caractère saillant de l'étude de M. Flournoy qui ne s'attache guère au phénomène en lui-même il analyse seulement son contenu ; la faculté de créer instantanément une langue imaginaire n'attire pas son attention, il démontre, avec raison d'ailleurs, que cette langue n'est pas authentique. Il faudrait pourtant expliquer comment des opérations d'une grande complexité peuvent se produire en dehors de l'action consciente. Nous savons qu'il faut se méfier des noms que se donnent les personnalités médiumniques pour répondre au désir des gens curieux, elles acceptent généralement le premier qu'on leur propose. Nous ne connaissons pas les personnalités de l'Au-delà, lorsqu'on a affaire à un manifestant sérieux qui s'attache aux expériences sérieuses il faut bien qu'il adopte un nom.

L'esprit guide de Mlle Smith répondait au nom de Léopold, il a accepté plus tard la personnalité de Cagliostro qui, croyons-nous, lui a été suggérée.

Dans le cas de Miss Beauchamp, Sally était une personne hostile et malfaisante. Léopold, au contraire, est un esprit tutélaire, mais le processus physique de la possession apparente est toujours le même, difficulté d'adaptation de l'influence étrangère aux organes du médium. Lorsque Léopold voulut écrire, ce fut une lutte de vingt minutes durant laquelle Hélène résista de toute sa force, tout fut inutile, Léopold lui arracha la plume, lui tordit le bras, la fit souffrir jusqu'à ce qu'Hélène, vaincue, pleurât et obéit. Mlle Smith qui avait l'habitude de tenir sa

¹² Des Indes à la planète Mars, par Th. Flournoy, Alcan, 1910.

plume avec le doigt du milieu fut contrainte d'écrire avec l'index. Elle produisit aussitôt une écriture différente de la sienne, non seulement quant à la calligraphie, beaucoup plus grosse et régulière, mais aussi quant à l'orthographe qui est du siècle dernier. Léopold ne manque pas une fois d'écrire j'aurois pour j'aurais, d'employer les termes archaïques ; si, d'aventure, il nomme rues de Genève, ce sera sous leurs noms anciens.

La même lutte recommencera pour s'emparer des organes vocaux ; ce ne fut qu'un an après la première tentative qu'il y réussit couramment. Ici, nouveau rapprochement à faire avec le cas de Sally qui bégayait affreusement à ses débuts. Hélène souffrit vivement dans la bouche et dans le cou, puis elle commença à causer d'une voix profonde et caverneuse, d'un accent italien qui n'avait rien de commun avec le joli timbre habituel de sa jolie voix féminine ; et ce n'est pas seulement le son de la voix qui change, l'archaïsme se retrouve dans la parole comme dans l'écriture ; le vocabulaire s'émaille de mots désuets, fiole au lieu de bouteille..., etc. Mais Léopold n'oublie point qu'il est Italien, il prononce les u en ou et ne se servira jamais d'un mot nouveau, disant omnibus pour tramway..., etc., tout cela d'une forte voix de basse, bien masculine et aussi italienne que possible (*Des Indes*, voir p. 110).

Pour le Dr Flournoy ce n'est là qu'un rôle bien joué, le personnage n'est qu'une modification d'Hélène, c'est une auto-hypnotisation. M. F. boit l'obstacle. L'auto-hypnotisation ne peut être l'action d'une volonté qui se connaît elle-même, c'est le mode ordinaire de l'action exercée sur soi-même, ou sur les centres moteurs, si on les considère en tant que distincts du moi. L'auto-hypnotisation ne serait, ici, qu'une marche à rebours, le moi veut écrire d'une manière, la main veut écrire d'une autre et c'est la main qui triompherait du sujet, c'est la périphérie organique qui attaquerait le cerveau et lui imposerait ses mouvements. Nous ne comprenons pas l'automatisme dans ce sens-là.

Encore un mot sur Léopold, il possède une indépendance complète et, lorsqu'il annonce au magnétiseur que c'est lui qui est le maître, aucune suggestion n'y peut rien changer.

J'ai présenté le personnage de Léopold parce que c'est un type général. Tous les médiums sont ainsi un esprit-guide qui intervient dans les phénomènes. Mais ce n'est pas ce rôle qui m'occupe, je passe de suite aux faits de régression.

L'état phénoménal de Mlle Smith tend à reconstituer deux fragments de ses vies antérieures. Le médium, ou son guide, attribue à Marie-Antoinette les réminiscences les plus récentes, et l'autre incarnation, dont les fragments d'ailleurs très incomplets reparaissent par intermittence, nous reporte à une époque beaucoup plus éloignée, au XV^e siècle, dans l'Inde, où le sujet aurait incarné une princesse Hindoue.

Pour M. Flournoy ces faits sont des néoplasmes psychiques, il le déclare tout d'abord.

En pathologie, dit-il, les néoplasmes ont pour point de départ ces cellules restées embryonnaires qui se mettent soudain à proliférer, à se différencier. De même en psychologie, il semble que certains éléments reculés et primitifs de l'individu, des couches infantiles encore douées de plasticité et de mobilité sont particulièrement aptes à engendrer ces étranges végétations subconscientes, sortes de tumeurs ou d'excroissances psychiques qui nous appelons des personnalités secondes.

Est-il besoin de faire ressortir ce qu'une pareille analogie a de fantaisiste. Le néoplasme pathologique n'arrive pas à terme, il demeure une monstruosité d'ordre inférieur. La personnalité seconde, au contraire, a des facultés de perception supérieures à celles de l'être intelligent dont il ne serait qu'une fraction. Et puis, pour être précis, M. Flournoy n'aurait pas dû rester dans les termes vagues de la psychologie. Ces néoplasmes, qui se détachent de la personne principale, ne le peuvent qu'autant qu'ils emprunteront un organe pour se manifester. Chaque personnalité successive doit donc être représentée, dans le temps qu'elle agit, par des faisceaux de fibres motrices et sensibles ; ces néoplasmes, absolument étrangers à l'être principal, doivent avoir quelque part leur localisation. L'auteur l'a bien compris et il

écrit : « Il devait être une bonne fois convenu que cette mécanique cérébrale est toujours sous-entendue, mais qu'on ne doit jamais en parler tant qu'on n'a rien de plus précis à en dire ».

Il faut en parler, au contraire, pour comprendre combien une pareille localisation appliquée aux faits, deviendrait grotesque. Je voudrais bien qu'on me montrât, même par hypothèse, les différentes places qu'occuperaient dans l'organisme plusieurs intelligences écrivant par la même main, sans mélanger leurs souvenirs ni leurs écritures, sans confondre leurs rôles qui exigent chacun une orthographe spéciale et un parler différent, enfin sans embrouiller l'écheveau des créations complexes dont elles conserveraient le souvenir, puisqu'elles en reprennent la trame, sans jamais se couper dans la suite.

Flournoy sous parle de la finesse de choix, de la sensibilité raffinée, de l'art consommé quoiqu'instinctif qui préside au triage et à l'emménagement des souvenirs subconscients ; je voudrais bien voir le substratum de ces choses-là et savoir quel fut le noyau primitif de ces formations. Quelle dilatation joyeuse de notre rate...! Si jamais on traduit cela en langage physiologique. J'aimerais qu'on me parle de l'art consommé d'un bulbe rachidien, déployant toute sa ruse contre la finesse du glosso-pharyngien, lequel serait dupe de la sensibilité raffinée du plexus solaire. J'aimerais voir la logique implacable d'un quadrijumeau, combattue par la rhétorique de la moelle allongée ; car c'est là qu'il faudrait sérieusement en venir, c'est à un galimatias de cette espèce qu'on se trouverait acculé le jour où il faudrait préciser la théorie du néoplasme. Les savants avouent que ces choses-là échappent à la science positive. « La science idéale, disant Berthelot, varie sans cesse et variera toujours. » et le psychologue Myers s'écrie dans un accès de franchise : « Nous nous trouvons toujours finalement en face de l'inexplicable et la plus Larmarkienne des réponses est en réalité aussi mystique que la plus platonicienne ».

La vérité est que nous ne pouvons concevoir, en nous, la présence d'intelligences supérieures à la nôtre que si nous regardons l'homme comme une concrétion de tous les éléments psychiques appartenant à ses vies antérieures. Alors cela constituerait la réserve – réserve purement psychique – de tout ce qu'il y a d'inconscient en nous. Notre individualité n'est que l'élaboration, partiellement consciente, d'un organisme beaucoup plus étendu qui représente la synthèse de toutes nos personnalités anciennes en voie d'intégration supérieure, et cela c'est la survie.

Hélène Smith ressusciterait ainsi des fragments de son passé. Dans le rôle de Marie-Antoinette elle atteint une perfection remarquable, si l'on en croit M. Flournoy :

Il faut voir quand la transe royale est complète, la grâce, l'élégance, la distinction, la majesté parfois qui éclatent dans l'attitude et le geste d'Hélène. Elle a vraiment un port de reine (p. 326)... Le mouvement plein de désinvolture dont elle n'oublie jamais à chaque contour de rejeter en arrière sa traîne imaginaire ; tout cela qui ne se peut décrire, est parfait de naturel et d'aisance.

Cette perfection de jeu qu'une actrice n'atteindrait pas sans étude ne s'arrête pas là. L'orthographe ancienne coule aussi naturellement de sa plume : instans, enfans, j'étois...etc. Le changement de voix se fait aussi naturellement et, dans cet état, elle ignore qui est Mlle Smith.

On voit, par là, de quelles qualités supérieures un néoplasme serait doué. Tandis qu'une régression automatique vers des fragments du passé n'exige aucune faculté transcendante, puisqu'au lieu de nécessiter un prodige d'astuce et d'adroit mensonge, il nous suffirait d'un mécanisme naturel semblable aux régressions obtenues par M. Janet, avec Léonie et Rose, et à celles obtenues par M. de Rochas.

Si nous admettons la réincarnation, rien n'existe plus que la personne actuelle. Marie-Antoinette se comportant comme pourrait le faire la personne elle-même, est une chose dissoute, inexistante, il ne saurait jamais y avoir deux personnes dans une. La chenille et le papillon qui en est issu ne peuvent exister simultanément.

Je ne suis pourtant pas bien sûr que M. Flournoy n'ait pas prétendu faire échec à l'hypothèse, de ce fait qu'il réussit à faire attribuer, par le médium, les rôles de Philippe Egalité et du marquis de Mirabeau à MM. Demole et Auguste de Morsier, présentés comme tels.

Toute excitation actuelle ne peut recevoir qu'une réponse actuellement improvisée. Marie-Antoinette devenue demoiselle Smith, est incapable d'agir spontanément comme reine, mais Mlle Smith est capable de régression. La seule chose qu'elle puisse faire c'est d'agiter des clichés authentiques ; sa conscience somnambulique peut très bien se servir des images du passé pour composer des *arlequins* mais, quoique le médium soit dépourvu de toute culture historique, ses clichés se sont toujours montrés vraisemblables, le style et l'orthographe sont du temps, les faits et les images conformes à l'histoire. Quoi de plus naturel que, parmi des images effacées, elle fasse revivre une scène de famille, où elle se voit avec ses trois enfants et Mme Elisabeth. Cette scène ramène le souvenir d'une innocente mélodie, assez archaïque, couleur de l'époque.

Le chant d'une mère qui berce son enfant est, entre toutes actions, une de celles qui sont le plus susceptibles d'affecter le mécanisme de la mémoire.

Ces vieux clichés auraient demandé à être recueillis avec un soin religieux, pour ne pas fausser l'instrument délicat qui les avait enregistrés.

Si on avait pu se servir, ici, de la méthode de M. de Rochas, on aurait commencé par solliciter la collaboration de Léopold, seul maître des organes, on l'aurait amené par la persuasion, en lui faisant valoir d'immense intérêt de l'expérience, à s'y associer. Puis, le médium, une fois entrancé, au lieu de faire un bond difficile vers un temps trop reculé, aurait été amené, peu à peu, à remonter le cours de sa vie présente, serait rentré dans le sein de sa mère et l'intérêt eût été de savoir si, dans l'Au-delà, à l'état d'esprit, il aurait retrouvé les mêmes traces de ses vies antérieures.

Au lieu de cela qu'a-t-on fait ? – On s'est amusé de Mlle Smith. – Au sortir d'une séance, où elle venait d'incarner la princesse hindoue, ou autre chose, on lui suggère brusquement le retour au rôle de Marie-Antoinette ; pourquoi faire ? – Pour faire descendre la reine à la salle à manger, où je vois qu'on lui verse des rasades de vie qu'elle vida coup sur coup, sans sourciller, alors que, à l'état normal, Mlle Smith est la sobriété même. Marie-Antoinette prend le café, on la fait fumer..., etc. Comme nous voilà loin des procédés qu'il conviendrait d'employer à l'examen d'un mystère. Il est donc vrai, comme l'auteur l'avoue, que ce sujet ne provoquait en lui qu'une douce hilarité...? Hélas...!

La vérité est que, pour le savant professeur, il n'y avait pas de mystère, il croyait bien sincèrement à sa théorie du néoplasme pathologique et des expériences conduites de cette façon ne pouvaient pas s'élever contre sa théorie.

Ainsi on n'a observé aucun ordre dans la production des phénomènes ; et ce n'est pas par une série de régressions, mais brusquement que Mlle Smith rentre dans un cycle d'existence beaucoup plus ancienne, se rattachant à une incarnation qui aurait eu lieu dans l'Inde.

Mlle Smith, dit le professeur Flournoy, est vraiment très remarquable dans ses somnambulismes hindous... on se demande avec stupéfaction d'où vient à cette fille des rives du Léman, sans éducation artistique, ni connaissance spéciale de l'Orient, une perfection de jeu à laquelle la meilleure actrice n'atteindrait sans doute qu'au prix d'études prolongées, ou d'un séjour aux bords du Gange (*Des Indes*, p. 272).

Quoi qu'il en soit, voici les faits :

– Hélène, en état de somnambulisme, joue le rôle d'une princesse Simandini, fille d'un cheik arabe et femme d'un prince Indien Sivrouka Nayaca.

– Ce prince résidait à Kanara et y bâtit, en 1401, la forteresse de Tchandrighiri. Simandini à sa mort, fût brûlée vive sur son bûcher.

Parmi les personnes présentes, aucune ne connaissait ces noms propres lorsqu'ils furent cités ; l'histoire de l'Inde est obscure, la liberté d'invention était complète pour le médium. Cependant il se trouva que le Kanara était situé dans la province de Malabar, mais on ne trouva pas de Tchandrighiri, ou plutôt Flournoy en découvrit trois, mais ils ne répondaient, ni comme situation, ni comme date au thème du médium. Quant aux autres noms, d'abord introuvables, les savants et historiens consultés renoncèrent à en trouver la piste. Ce fut M. Flournoy lui-même qui, un beau jour, tomba sur une vieille histoire de l'Inde où se trouvait le passage suivant : « Le Kanara et les provinces limitrophes du côté du Delhy peuvent être regardées comme la Géorgie de l'Hindoustan ; c'est là, dit-on qu'on trouve les plus belles femmes, aussi les naturels s'en montrent-ils fort jaloux ; ils les laissent peu voir aux étrangers. Tchandrighiri, dont le nom signifie montagne de la lune, est une vaste forteresse construite en 1401 par le rajah Sivrouka Nayaca. Ce prince ainsi que ses successeurs furent de la secte des Djains » (de Marlès, *Histoire générale de l'Inde ancienne*. Paris, 1828, t.I, p. 268-269).

Pour M. Flournoy ce document s'écroule sous prétexte que la garantie de Marlès, comme historien, n'est pas de premier ordre. Si l'ouvrage avait été bon, il eût été plus répandu, il aurait pu vraisemblablement être la source d'un roman imaginé par la conscience subliminale de Mlle Smith. Mais ce mauvais livre, très rare d'ailleurs, est enseveli dans le plus profond oubli. Pour M. Flournoy, il s'écroule en tant que document historique, cela veut dire qu'il faut chercher la source du roman, quand même dans le livre de Marlès ; mais qu'il faut se garder de lui supposer un fond de vérité. Cependant on n'avait encore trouvé aucun Tchandrighiri : ce fut M. Barth qui combla cette lacune en retrouvant un fort de Tchandrighiri situé dans le south Kanara, c'est-à-dire répondant aux conditions de temps et de lieu utiles à la corroboration du roman.

Quant à l'impossibilité où s'est trouvée Mlle Smith d'avoir pu prendre connaissance du texte de Marlès M. Flournoy appelle cela une objection d'ordre négatif. On ne connaît que deux exemplaires de cet ouvrage, tous les deux enfouis dans la poussière des bibliothèques, l'un à une association privée, dont jamais aucun membre ou ami de la famille Smith n'a fait partie, l'autre à la Bibliothèque publique où il faudrait avoir perdu le sens pour aller le consulter entre des milliers de livres plus intéressants et plus modernes (*Des Indes...* p. 283). Mais, dit le professeur : « extravagance pour extravagance, je préfère encore l'hypothèse qui n'invoque que des probabilités naturelles à celle qui en appelle aux causes occultes ».

Ah... Voilà le grand mot lâché... Une cause occulte ! Mais je puis assurer M. Flournoy, que l'explication imaginée par lui d'une verrue psychique serait une cause occulte au même titre que la régression. Vous voyez l'occulte dans ce fait qu'un cliché ancien reparaitrait dans un organisme nouveau ; mais c'est la seule explication que la science officielle veuille bien nous donner concernant certains phénomènes d'ordre purement biologique. Si vous acceptez que des aptitudes physiques se manifestent en nous, en raison des acquisitions ancestrales, je vois bien moins d'obstacles à ce que des souvenirs latents aient la même origine.

Hélène nie avec une indomptable énergie, avoir pu connaître l'ouvrage de Marlès et nous savons bien quelles ressources offre l'hypnotisme pour découvrir le mensonge. Mlle Smith élaborant un rêve à l'état somnambulique, il était facile d'en connaître la source ; cela n'a pas échappé au professeur qui le déclare très franchement.

« Il semble, dit-il, que le plus simple serait de profiter de l'état hypnotique des séances pour confesser la mémoire subconsciente d'Hélène et l'amener à livrer ses secrets, mais mes essais dans ce sens n'ont pas encore abouti ».

Bref, l'explication de M. Flournoy c'est le néoplasme, c'est-à-dire le fait d'une monstruosité psychique, de plusieurs monstruosité, nées spontanément, et dont les facultés dépassent de beaucoup celles de l'intelligence mère qui leur donna le jour. Il dit en effet : « Ce que le travail conscient et réfléchi est arrivé à faire, les facultés subliminales peuvent l'exécuter à un

bien plus haut degré de perfection encore chez les sujets à dispositions automatiques » (Des Indes, p. 273).

La voilà bien la verrue intelligente.

Si le livre de Marlès était la source du roman, le médium y aurait fait d'autres emprunts ; la mémoire automatique étant impeccable, il aurait écrit Tchandragari comme dans Marlès, des éléments secondaires, tels que la résidence de Mangalore, ne sont pas cités dans Marlès. Mais ce que le médium n'a pas pu y puiser c'est la connaissance du sanscrit. Hélène, en effet, parle un sanscrit imparfait mais conservant un extraordinaire cachet de vérité.

M. Flournoy s'attaque à cette imperfection ; mais demander qu'une mémoire somnambulique, ayant franchit le pas de la mort, subsiste sans altération, c'est peut-être excessif. Avec de telles exigences on ferait échec à la théorie Darwinienne étendue jusqu'à l'homme en mettant Darwin, ou plutôt Huxley, au défi de nous mimer ses souvenirs d'anthropopithèque. Ce qui peut rester dans le subconscient du médium ne peut être qu'une ruine, un vestige lointain. Le langage sanscrit d'Hélène n'est qu'un galimatias et cela doit être ainsi.

Il semble d'ailleurs que ce soit des textes recueillis à l'audition qu'on ait soumis à des orientalistes, et je songe à ce qu'écrirait, sous la dictée d'un Anglais, une personne ignorant la langue. Enfin, passons : malgré tout il y a des mots authentiques, quelquefois Hélène écrit et Léopold traduit une phrase quoique, dit-il, il ignore le sanscrit, mais il déchiffre la pensée d'Hélène qui, à l'état de transe, en a l'intuition. Un Orientaliste, M. de Saussure, a été prié d'examiner les textes ainsi interprétés, et il a contrôlé quelques fragments ayant bien le sens indiqué par Léopold. Il y a des barbarismes, mais quelques mots sont reconnus comme irréprochables.

Bref, ces sont des bribes de sanscrit parmi lesquelles des mots intelligibles conservent quand même leur caractère. Ainsi les a abondent parce que la proportion de a, dans le sanscrit, par rapport à notre langue, est de 4 à 1. La consonne f n'apparaît jamais, quoique si fréquente en français, parce qu'elle est étrangère au sanscrit. N'est-ce pas vraiment remarquable ?

La princesse Hindoue, si elle a vécu, n'a plus aujourd'hui aucune espèce d'individualité, il n'y a plus qu'une jeune fille suisse qui, par un phénomène de régression hypnotique, retrouve quelques fragments de clichés anciens parmi lesquels des mots, incomplètement effacés de la mémoire, réapparaissent mécaniquement.

Mais si Hélène ne donne pas, de cette langue, une reconstitution limpide, les éléments du moins en sont corrects. C'est un édifice en ruines dont il subsiste quelques briques ou fragments de sculpture, lesquels ne mentent point au style de leur époque.

Le 6 mars 1885, notre médium accueillit le professeur par une salutation Hindoue : Atieyâ ganapatinâmâ, – ce salut au nom du dieu à tête d'éléphant qui, dans le panthéon Hindou, symbolise la science et la sagesse est un accueil intelligent, s'adressant particulièrement au professeur et au savant, mais M. Flournoy est impitoyable : « Aucune conjecture, dit-il, n'est trop triviale, ou trop sottise, quand il s'agit de phénomènes qui sont essentiellement de l'ordre du rêve »¹³. Et en voici l'explication : – Comme on répond à un éternuement : « Dieu vous bénisse », l'auteur rapproche le mot atieyâ de l'onomatopée « Atiou » dont, selon lui, les enfants se servent pour imiter l'éternuement.

Si j'ai bien compris, cela voudrait dire que la conscience somnambulique d'Hélène avant de s'exprimer par : « Dieu vous bénisse », a été envahie par l'idée d'éternuement, cette association d'idée aurait amené le mot atieyâ, le hasard aidant, le reste est venu tout seul. Quelle exégèse, grands dieux, quelle exégèse...!

Quant aux autres fragments, le professeur en attend l'explication de quelque heureux hasard semblable à celui qui lui fit découvrir le texte de Marlès qu'il persiste à considérer comme source initiale du rêve.

¹³ Une fois de plus l'affirmation précède ici l'examen du fait.

La mimique du personnage atteint une intensité d'expression étonnante, mais ceci est le caractère inhérent à tout état somnambulique. Seulement ces états, toujours ignorés de la conscience principale, sont ordinairement incapables de produire ce qui n'est jamais entré dans le sujet.

Nous ne pouvons croire à la formation subconsciente d'un langage qui contient certains éléments de vérité, et dont le sommeil hypnotique se refuse à livrer l'origine. En fait d'études linguistiques, Mlle Smith, qui est très intelligente, n'en possède aucune, elle a toujours détesté l'étude des langues et s'est montrée rebelle à l'allemand, que son père parlait couramment, et dont on lui a imposé des leçons pendant trois ans ; si donc ces fameuses excroissances psychiques ne faisaient que s'enfler des éléments apportés depuis l'enfance, ce seraient des bribes d'allemand qui se manifesteraient dans la glossolalie.

Mais ne l'oublions pas, ce sujet n'a jamais été étudié au point de vue de la régression, l'hypothèse préconçue a toujours été celle du néoplasme psychique, c'est elle qui a servi de pivot aux observateurs. Aussi n'ont-ils pas pris garde d'éviter le mélange ; les états hypnoïdes présentent bien des phases et des degrés et on n'a pas toujours pris soin de mettre le médium dans l'état profond nécessaire à la reconstitution des images les plus lointaines. Si on a suggestionné le rêve Hindou au moment inopportun, par exemple quand Mlle Smith était en état de somnambulisme superficiel, ou lorsqu'elle venait de manifester des créations oniriques, il est évident que l'on aurait faussé les résultats. Les vies antérieures ne vont pas ressusciter d'elles-mêmes pour nous accabler de leur évidence, c'est aux observateurs de l'ingénieur à les découvrir par des moyens plus subtils.

Je l'ai dit, à propos de Miss Beauchamp, c'est une grande témérité d'oser briser cette vieille conception philosophique de l'unité du moi pour admettre des créations spontanées qui n'auraient aucun support. Auto-hypnotisation, hypermnésie, ne sont que des mots ; cérébration inconsciente implique deux termes contradictoires ; créations subliminales générées sans le concours du moi... hallucinations téléologiques, c'est-à-dire illusion tendant à une fin réelle, couches subconscientes... couches infantiles... néoplasmes... excroissances... verrues psychiques ! ... Fragiles hypothèses.

Ce sont de tels enfants sans père dont le pouvoir dépasserait les facultés humaines, ce ne serait plus une conscience mais quatre, cinq ou six sous-consciences qui joueraient une farce aussi complexe, chacune ayant sa façon propre de voir, d'écrire, de parler, de barrer les t, de prononcer les u, sans jamais se confondre, sans omettre les formes archaïques du siècle passé, sans oublier la nationalité du figurant, ni son accent, ni son orthographe. Chose inouïe, ces êtres factices échapperaient à la suggestion hypnotique, ils prennent le pas sur le magnétiseur et ce sont eux qui hypnotisent le sujet, rectifiant, au moyen d'une suggestion auditive, l'erreur du sujet quand il a mal interprété une suggestion visuelle. Une intelligence humaine est absolument incapable de mener de front autant d'impostures.

A l'actif de ces personnages fictifs il faudrait mettre en outre beaucoup de phénomènes de lucidité reconnue, d'interventions utiles, de prévisions exactes. Ainsi on ferait des phénomènes deux parts, l'une, dans le domaine des faits contrôlables, serait sincère et véridique, et l'on classerait dans l'imposture subliminale les mêmes influences dès qu'elles s'exerceraient dans un domaine incontrôlable.

Tout cela dans la parti pris avoué de ne pas croire aux manifestations, de ne pas croire à l'action du passé sur notre sphère psychique, ni à l'action d'un magnétiseur invisible sur notre système nerveux.

Avant de nous imposer cette croyance à des néoplasmes de génie, on ferait bien de montrer quelques preuves de ce moi coupé en morceaux, de prouver que Léopold est une division d'Hélène et que celui-ci, divisé à son tour, produit des personnalités nouvelles qui sortiraient les unes des autres comme les étuis d'une lunette. Comment ces générations spontanées ont-elles des connaissances, pourquoi ont-elles l'intelligence des idiomes ? La preuve incombe

aux hypothèses nouvelles, on n'apporte même pas une justification de cette physiologie de l'âme, qui permet un sectionnement dont chaque partie serait supérieure au tout. Le spiritualisme du moins, à défaut de preuves absolues, apporte une hypothèse explicative. Et cette explication devient simple et normale, dès l'instant que nous admettons les relations de l'âme avec son passé.

Chapitre V – Le fait observé

Je n'ai pas dit que cela était possible.

J'ai dit que cela est.

William Crookes

La science qui ne voulait rien connaître en dehors de la matière, niait la possibilité de toute manifestation physique sans contact, comme si la visibilité était la condition essentielle de la matérialité. Ce sont ces manifestations qu'on a feint de mépriser, qu'on refuse encore de connaître ou qu'on ne consent à admettre qu'en leur déniait toute importance.

Ces faits sont des faits et quelques absurdes qu'ils paraissent, ils existent.

Dès 1854 ; le comte Agénor de Gasparin publia un grand ouvrage en deux volumes sur les tables tournantes qu'il avait étudiées au point de vue purement scientifique. Son but avait été de démontrer qu'il n'y avait là qu'une manifestation purement physique et il eut la naïveté de croire que, parce que sa démonstration était bien établie, elle demeurerait incontestée. Hélas... d'autres démonstrations suivirent, d'autres expérimentateurs eurent la même naïveté, il y a soixante ans que cela dure ainsi.

Gasparin empilait sur sa table trois baquets, dont le dernier était chargé de pierres ; la table, ainsi chargée se soulevait du côté que l'on demandait.

Quelques savants, témoins de l'expérience, invoquaient la théorie de la pression inconsciente (!!!) ; ils prétendirent donc que, si on répandait de la farine sur la table et qu'aucune trace de doigts n'y laissât son empreinte après le soulèvement obtenu, aucune objection ne serait plus possible. Cette expérience fut tentée et souvent répétée avec succès.

Un professeur de physique et d'astronomie à l'Université de Genève, M. Marc Thury, s'efforça à son tour de jeter une lumière nouvelle sur ces faits de soulèvement sans contact. Il opéra de façon à obtenir ce mouvement dans des conditions où l'action mécanique des doigts eût été incapable de se produire. Devant lui, un enfant souleva un piano de 200 kilos, et, comme on expliquait ce mouvement par l'action des genoux, l'enfant répéta ce phénomène en se mettant à genoux sur un tabouret et jouant du piano dans cette position.

Les conclusions de Thury furent :

1° Qu'un fluide est produit par le cerveau et se dégage le long des nerfs ;

2° Que ce fluide peut franchir les limites du corps humain ;

3° Qu'il obéit à la volonté.

Thury écrivait à ce propos :

La tâche de la Science est de rendre témoignage de la vérité. Elle ne peut le faire si elle emprunte une partie de ses données à la révélation, ou à la tradition, car il y a pétition de principe, et le témoignage de la Science devient nul.

Les faits de l'ordre naturel se rapportent à deux catégories de forces, les unes nécessaires, les autres libres. A la première catégorie appartiennent les forces générales de pesanteur, de chaleur, de lumière, d'électricité, et la force végétative. Il est possible que l'on en découvre d'autres un jour, mais actuellement ce sont les seules que l'on connaisse. A la seconde catégorie de forces appartient seulement l'âme des animaux et celle de l'homme : ce sont bien là des forces, puisque ce sont des causes de mouvements et de phénomènes variés dans le monde physique.

Ainsi les travaux de ces deux expérimentateurs contenaient déjà, en germe, cette affirmation de quelque chose de matériel, d'indéterminé, de fluide, en connexion avec l'âme-force agissant en dehors du corps humain et obéissant à la volonté.

Plus tard, pour mettre le fait à l'abri de toute contestation, on construisit des appareils enregistreurs ; Robert Hare, chimiste à l'Université de Harward, fut le premier qui entra dans cette voie.

En 1869, la Société Dialectique de Londres se résolut à une enquête et constitua un comité qui tint cinquante séances, au cours desquelles elle eut à enregistrer beaucoup de témoignages sérieux dont quelques-uns mêmes émanaient de hautes autorités.

Le sous-comité n°1 écrivait¹⁴:

Votre comité a évité l'emploi de médiums professionnels ou salariés : la seule médiumnité était celle de ses membres, tous occupant une bonne position sociale, étant d'une rigoureuse intégrité...

Votre comité a limité son rapport *aux faits* observés par ses membres réunis ; ces faits *étaient perceptibles par les sens et possédaient une réalité susceptible de preuves indiscutables*¹⁵.

Les quatre cinquièmes des membres de notre sous-comité étaient au début des expériences, absolument sceptiques au sujet de la réalité des phénomènes signalés. Ils étaient convaincus que ces phénomènes étaient le résultat soit de *l'imposture*, ou de *l'illusion*, soit de *l'action musculaire inconsciente*. Ce ne fut que devant l'évidence indiscutable, dans des conditions qui excluaient toute possibilité d'admettre aucune de ces solutions, et après des essais et des épreuves maintes fois répétées, que les plus sceptiques furent amenés, peu à peu, et comme malgré eux, à la conviction que les phénomènes observés au cours de leur longue enquête étaient des faits incontestables...

Ils se produisirent si souvent, dans tant et de si diverses conditions, ils furent entourés de tant de précautions contre l'erreur ou l'illusion et donnèrent des résultats si invariables, que les membres de votre sous-comité qui suivirent les expériences, quoiqu'ils eussent débuté pour la plupart par un scepticisme absolu, restèrent pleinement convaincus *qu'il existe une force capable de mouvoir des corps pesants sans contact matériel et que cette force dépend, d'une façon encore inconnue, de la présence d'êtres humains*.

Nous touchons ici à une conclusion certaine. Chaque fois que des hommes de bonne foi ont étudié sérieusement, ils ont rendu un verdict semblable. Cependant il sera toujours impossible de vaincre le parti pris, ceux qui avaient prétendu accepter cet arbitrage le refusèrent en voyant combien il était contraire à leur attente ; ils prétendirent qu'un verdict de cette nature aurait besoin d'être confirmé par une autorité décisive.

Ce fut la cause et l'origine des recherches entreprises par Sir William Crookes. Cette fois-ci, ce fut la déroute complète des négateurs. Ceux-ci avaient déclaré d'avance qu'ils accepteraient les conclusions de William Crookes quelles qu'elles fussent. Mais ils continuèrent à discuter en donnant des preuves d'ignorance et de mauvaise foi. De toute évidence, écrit à ce sujet Camille Flammarion, on n'avait approuvé l'immixtion de l'ingénieur chimiste dans ces recherches occultes et hérétiques, qu'avec l'idée qu'il démontrerait la fausseté de ces prodiges.

En 1888, apparut un médium italien, Eusapia Paladino, dont la vie fut consacrée, presque entièrement, à l'expérimentation scientifique. Tous les savants d'Europe l'ont examinée tour à tour, tous ont constaté la réalité des faits, mais cette fois en s'appuyant sur une multitude de preuves objectives, obtenues au moyen d'appareils enregistreurs et d'épreuves photographiques ; nous avons ainsi des preuves permanentes et visibles de tous, de la lévitation de table ou de soulèvement d'objets, prises au moment de leur soulèvement et attestant qu'il n'y avait, à ce moment, aucun contact.

¹⁴ *Rapport sur le Spiritisme*, traduit par le Dr O. Dussart. Edit. Leymarie, 1900, p.19.

¹⁵ Souligné dans le rapport du comité.

En 1896, M. le colonel de Rochas écrivit son beau livre sur l'extériorisation de la motricité, monument indestructible qui établit la preuve définitive et donne l'historique des différents contrôles exercés sur Eusapia jusque vers l'an 1896.

En 1898, M. Guillaume de Fontenay écrivit un livre sur le même sujet relatant seulement les séances auxquelles il avait assisté avec la famille Blech et M. C. Flammarion¹⁶.

M. C. Flammarion organisa lui-même, en 1898, dans son salon de l'avenue de l'Observatoire, une série de séances auxquelles assistaient, entre autres, M. Arthur Lévy, Victorien Sardou, Gustave Le Bon, M. et Mme Ad. Brisson. A chaque séance, Eusapia était dévêtue et rhabillée devant deux dames chargées de constater qu'elle ne cachait aucun truc sous ses vêtements. Je ne parlerai point des faits merveilleux qui y furent observés, ne m'attachant actuellement qu'au seul fait du mouvement sans contact ; c'est sur celui-ci que nous retenons l'aveu du savant astronome qui à la suite des comptes rendus de ces séances, écrivit ces lignes : « La lévitation de la table, par exemple, son détachement complet du sol, sous l'action d'une force inconnue, contraire à la pesanteur, est un fait qui ne peut raisonnablement plus être contesté ». Voici donc qui est acquis, les lévitations de la table sans contact, sont désormais hors de doute et doivent être affirmées, sans réserve. Cela a été constaté, non pas une fois, mais cent fois, non par quelques-uns, mais par un grand nombre.

Nous allons rappeler les principaux témoins en reproduisant textuellement quelques extraits de leurs affirmations.

William Crookes – Les exemples où des corps lourds tels que des tables, des chaises, des canapés, etc. ... ont été mis en mouvement sans le contact du médium sont très nombreux. J'en indiquerai brièvement quelques-uns des plus frappants. Ma propre chaise a, en partie, décrit un cercle, mes pieds ne reposant pas sur le parquet. Sous les yeux de tous les assistants, une chaise est venue lentement d'un coin éloigné de la chambre et toutes les personnes l'ont constaté ; dans une autre circonstance, un fauteuil vint jusqu'à l'endroit où nous étions assis, et sur ma demande, il s'en retourna, lentement, à la distance d'environ trois pieds. Pendant trois soirées consécutives, une petite table se mut lentement à travers la chambre dans des conditions que j'avais tout exprès préparées à l'avance, afin de répondre à toute objection qu'on aurait pu élever contre ce fait.

En cinq occasions différentes, une lourde table de salle à manger s'éleva de quelques pouces à un pied et demi au-dessus du parquet et, dans des conditions spéciales qui rendaient la fraude impossible. Dans une autre circonstance, une table pesante s'éleva au-dessus du plancher en pleine lumière, pendant que je tenais les mains et les pieds du médium.

Sir Alfred Russel Wallace – J'étais un matérialiste si parfait et si éprouvé, que je pouvais en ce temps trouver place dans ma pensée pour la conception d'une existence spirituelle, ni pour celle d'aucune autre fonction que ce soit dans l'univers, que la matière et la force. Les faits néanmoins sont choses opiniâtres. Ma curiosité fut d'abord éveillée par des phénomènes minimes mais inexplicables, constatés dans la famille d'un ami, et mon désir de savoir et mon amour de la vérité m'excitèrent à poursuivre l'enquête. Les faits devinrent de plus en plus manifestes, de plus en plus variés, de plus en plus éloignés de tout ce qu'enseigne la science moderne ou de tout ce qu'a discuté la philosophie contemporaine. Ils me vainquirent, ils me contraignirent à les accepter *comme faits*, longtemps avant que je puisse en admettre l'explication spiritualiste, il n'y avait pas alors, dans mon système de pensée, de place dont cela pût s'accommoder. Par lents degrés, une place fut faite.

¹⁶ *A propos d'Eusapia Paladino*, par Guillaume de Fontenay, Paris, 1898.

Le même a écrit dans ses notes : « ces expériences m'ont persuadé qu'il y a un pouvoir inconnu qui émane des corps d'un certain nombre de personnes placées en connexion par leur station assise autour d'une table ronde, avec toutes leurs mains sur celles-ci ».

Cesar LOMBROSO. – « Jusqu'ici (1890), je fus l'adversaire le plus opiniâtre du spiritisme. A tous ceux qui m'engageaient à examiner cet ordre de phénomènes je répondais : Rien que de parler d'un esprit qui anime des tables et des fauteuils est simplement ridicule, la manifestation de forces sans matière est tout aussi inconcevable que l'activité fonctionnelle sans organes... j'acquis la conviction que les phénomènes spirites s'expliquent pour la plus grande partie, par des forces inhérentes au médium, puis aussi, pour une partie, par l'intervention d'êtres supraterrrestres qui disposent de forces dont les propriétés du radium peuvent donner une idée analogique. La solution de ce problème sera l'un des événements les plus prodigieux du nouveau siècle ».

A. De Rochas – Refuser de croire à des affirmations aussi nombreuses, aussi nettes, aussi précises, c'est rendre impossible l'établissement d'une science physique quelconque car l'étudiant ne saurait exiger d'être le témoin de tous les faits qu'on lui enseigne et dont l'observation est souvent difficile.

Ochorowicz – L'hypothèse d'un double fluidique (corps astral) qui, dans certaines conditions, se détache du corps du médium paraît nécessaire pour l'explication de la plupart des phénomènes. D'après cette conception les mouvements d'objets sans contact seraient produits par les membres fluidiques du médium.

Morselli – Oui ! ... Ces phénomènes dont l'acceptation me semblait d'abord complètement fondée sur la supercherie ou sur la naïveté, sur la fraude ou sur l'illusion des sens, sur la bonne foi ou sur le parti pris, sont en très grand nombre authentiques et certains ; quant au petit nombre au sujet duquel je n'ai pas acquis de certitude, ils n'infirmement aucunement l'existence d'une catégorie extraordinaire ou préternormale de faits, dépendant d'organismes spéciaux doués de la faculté d'extérioriser ses images et ses volitions.

Pio Foa – Maintenant que nous nous sommes persuadés que les phénomènes sont authentiques, nous éprouvons aussi le devoir de le dire publiquement et de proclamer que les rares pionniers de cette branche de la biologie, destinée à devenir l'une des plus importantes, virent et observèrent généralement avec exactitude.

Et maintenant, étant donné ces conclusions des seuls savants modernes qui aient étudié sérieusement les faits, on peut se demander pourquoi il y a des incrédules ? Pourquoi certaines personnes qui croient à la télégraphie sans fil, à l'air liquide et à d'autres phénomènes qu'elles n'ont jamais vus, dont elles n'ont pas la moindre preuve, et qu'elles admettent seulement parce qu'elles en ont entendu parler refusent-elles d'admettre un autre phénomène qui a résisté à soixante années de polémiques, qui a été soumis à tous les contrôles, à tous les examens scientifiques ?

Eh bien, c'est la question que s'est posée le savant neurologue de l'Université de Gênes, M. Morselli.

Après avoir rappelé son incrédulité, il affirme de nouveau :

Aujourd'hui, muni d'une expérience peut-être suffisante, après avoir longuement et mûrement réfléchi sur ce que j'ai vu et touché du doigt, après avoir étudié sans relâche pendant des années la question de la médiumnité, j'ai changé d'opinion.

Puis, sentant le besoin d'expliquer l'inexplicable attitude des incrédules, le savant professeur s'exprime ainsi (*Annales des Sciences psychiques*, avril 1907) : Le public qui lit des comptes

rendus des séances ne peut pas toujours se faire une idée exacte et complète des conditions dans lesquelles sont perçus les phénomènes. Chaque phénomène demanderait des renseignements si détaillés sur tous les éléments du fait, sur la position et sur les gestes du médium, sur la chaîne et sur l'état psychique des assistants, sur le contrôle, le développement, la durée et l'intensité des manifestations, sur les circonstances préparatoires et celles consécutives, etc.... etc.... que la description en deviendrait absolument illisible ou tout au moins impossible à saisir moyennant une représentation mentale synthétique...

Il s'ensuit que le public se défie des comptes rendus de sceptiques, à chaque récit de phénomènes, renouvelle les vieilles et éternelles questions provoquées par le doute. Tout fournit une raison pour ne pas croire, quand on s'obstine à être sceptique, ou à le paraître : le contrôle des mains ? La situation des pieds ? L'attitude de la tête ? La distance de l'objet, l'attention des deux surveillants de droite et de gauche ? Les convulsions du médium ? Les émotions des assistants ? Le degré de lumière ?... Ah ! C'est surtout cette dernière objection qui arrête ceux qui doutent, on les entend à chaque moment revenir à l'idée fixe de l'obscurité, comme si les séances se produisaient, toutes et toujours, dans l'obscurité et comme si les personnes qui étudient ces faits, et ont même acquis désormais à cela une longue habitude, étaient incapables de s'orienter avec leur sens et leurs centres perceptifs, seulement à cause du manque de lumière.

On a beau répondre d'une manière plus que satisfaisante à ces objections ; les incrédules ne cessent pas de les répéter comme s'ils étaient les seuls en état de porter un jugement sur ce qu'ils n'ont jamais vu.

Bref, sur le fait qui nous occupe spécialement, voici le témoignage de Morselli :

Les soulèvements autonomes de la table constituent le phénomène que l'on préfère photographier ; nous avons vu, en pleine lumière, un soulèvement du meuble jusqu'à la hauteur de nos têtes pendant que nous étions debout au milieu d'une chambre. Nous avons aussi assisté à de vrais menuets de la table, et en plein éclairage du gaz, alors que le médium était enfermé dans le cabinet.

Enfin, il importe aussi de citer la conclusion du Dr Pio Fioa, qui est professeur d'anatomie à l'Université de Turin, conclusion qui nous est infiniment précieuse :

On doit conclure de ces faits que le système nerveux du médium est en rapport avec des voies qui, de l'extérieur, arrivent jusqu'à lui et qui, en partant de son système nerveux, vont à l'extérieur ; des voies sensitives et motrices, non anatomiques, différentes de celles connues et qui se prolongent hors de l'organisme jusqu'à une certaine distance, comme des rayons d'une forme d'énergie qui n'est pas encore connue.

Il faut insister sur ces contrôles savants, sur ces témoignages sans cesse renouvelés et sur ces commencements de théories scientifiques, parce que ce sont des choses dont les journaux ne parlent jamais. Des exploiters, ou des pauvres d'esprit, sont présentés par ces journaux, comme l'essence et le fondement du mouvement spirite, alors que cela n'a rien de commun avec lui ; de sorte que le public ignore toujours la base sérieuse du monument qui est en train de s'élever, et même, il n'est pas rare d'entendre dire : « Mais puisque les journaux nous montrent que tout n'est que fraude et charlatanisme, pourquoi ne charge-t-on pas les savants d'élucider la question ? Il faudrait en finir ».

Mais lorsqu'en 1854 le comte A. de Gasparin accumulait expériences sur expériences, c'était déjà pour en finir.

Lorsque Robert Hare construisait les premiers appareils de contrôle pour établir la certitude sur une base objective, c'est déjà pour en finir.

Lorsque, en 1869, la Société Dialectique de Londres institua une commission d'examen, c'était encore pour en finir.

Lorsque, plus tard encore, on prétendit que Sir William Crookes était la seule autorité capable de se prononcer et qu'on déclara se soumettre d'avance aux expériences basées sur des appareils enregistreurs et qui devraient être définitives, c'était encore pour en finir.

Lorsque M. de Rochas ajouta à toutes ces preuves une nouvelle base objective, en publiant les photographies de son ouvrage sur *l'Extériorisation de la Motricité*, c'était encore pour en finir.

Lorsque César Lombroso, en 1891, accepta un défi célèbre et consentit à examiner Eusapia, c'était toujours pour en finir.

Et lorsque des journalistes, qui ne connaissent pas le premier mot de la question, viennent nous dire que nos affirmations ne reposent sur aucune base objective, eh bien ce serait à eux d'en finir. Qu'ils nous disent alors ce que c'est qu'une base objective, ce que c'est qu'une preuve et pourquoi nos preuves ne sont pas des preuves.

Il y a quelques années encore, on voulut en finir. Il y avait à Paris, rue de Condé, un Institut Général Psychologique, dont les débuts ne furent pas précisément bienveillants pour nos phénomènes, et dont la méthode, entachée de parti pris et de dogmatisme, réussit même à décourager quelques psychistes éminents qui durent se retirer de son sein. Ce fut cette société qui résolut d'en finir.

Elle imagina que les précédents expérimentateurs avaient pu être victimes d'hallucinations collectives, que nos sens pouvant nous tromper, leur témoignage ne pouvait avoir aucune valeur objective. L'Institut, donc, déclara que si, au témoignage des sens, correspondaient les résultats dûment enregistrés d'appareils automatiques construits à cet effet, on aurait écarté, cette fois, toute possibilité d'erreur.

Ainsi fut fait au cours d'une longue série d'expériences, réparties entre trois années, sous la direction des noms bien connus de MM. Curie, d'Arsonval, Bergson, Branly, Ed. Perrier, Boutroux, etc.... Ces expériences devaient donner des résultats dont il ne serait plus permis de douter.

Bien entendu qu'aucun doute n'aurait subsisté si les résultats avaient été négatifs ; mais comme les résultats furent absolument positifs, le doute subsiste encore aujourd'hui, car le président se contenta de déclarer qu'il avait été impossible de découvrir les moyens du médium.

Pendant que tous les sens concouraient à rendre témoignage du phénomène et à la contrôler, les résultats étaient enregistrés par des appareils ingénieux et compliqués, sous la direction d'opérateurs qui ne participaient pas aux séances.

Dans le même temps que le sujet était contrôlé, les appareils automatiques, dans une pièce voisine, inscrivait graphiquement le nombre et l'amplitude des mouvements ; ils indiquaient les soulèvements de la table, si elle se détachait complètement du sol, ou si elle soulevait seulement un, deux, ou trois de ses pieds. Des lévitations complètes des quatre pieds étaient enregistrées durant trente à soixante secondes, ou même plus, pendant que l'attention des spectateurs, ainsi soulagée du soin d'observer le phénomène, n'était occupée qu'à contrôler, qui les pieds, qui les mains, d'autres les genoux ou la tête du médium.

Mais il vaut mieux donner quelques extraits du rapport de l'Institut Général.

Extrait du : *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, p. 436.

Eusapia demande à Mme la comtesse de Grammont, qui est en dehors de la chaîne, de s'asseoir sur la table.

Elle s'assied sur le petit côté de la table opposé à celui d'Eusapia. Dans ces conditions les pieds trois et quatre (*les plus éloignés du médium*) sont soulevés, et lorsque la table retombe un pied se brise (Contrôleurs : à gauche, M. Youriévitich ; à droite, M. Curie).

Soulèvement complet de la table. – Les volets des deux fenêtres de la salle d'expérience sont ouverts. (Contrôleurs : à gauche, M. Youriévitich ; à droite, M. d'Arsonval).

Eusapia demande si M. Bergson (qui est en dehors de la chaîne) voit ses deux genoux.

M. Bergson. – Très bien.

La table se soulève des quatre pieds brusquement.

M. Youriévitich. – Je suis sûr de n'avoir pas lâché la main.

M. d'Arsonval. – Moi aussi.

Autre cas : Tout le monde est debout. Sur la demande d'Eusapia, M. Courtier lui tient les deux jambes ; la table est soulevée des quatre pieds à environ cinquante centimètres du parquet.

M. Debierne. – Sa main était sur la table.

M. Courtier. – Je tenais ses deux jambes.

La table est une deuxième fois soulevée dans les mêmes conditions.

Citons encore un dernier exemple où les conditions d'évidence paraissent absolues : p. 472.

Le guéridon (placé à la gauche d'Eusapia à cinquante centimètres de sa chaise) est complètement soulevé alors que les pieds d'Eusapia sont attachés aux pieds de sa chaise par des lacets et que ses poignets sont attachés aux poignets des contrôleurs.

Arrivé dans son ascension à la hauteur des épaules de M. Curie, il est retourné les pieds en l'air, puis posé plateau contre plateau sur la table. Le mouvement n'a pas été rapide, mais comme attentivement guidé. Contrôleurs : à gauche, M. Curie ; à droite : M. Youriévitich.

Ni M. Curie, ni M. Feilding, ni M. Youriévitich, ni M. Courtier, sous les yeux desquels le fait s'est produit dans une lumière suffisante pour en analyser les phases, n'ont constaté à ce moment de mouvement suspect du sujet qui était demeuré ainsi qu'il a été indiqué pieds et poings liés.

Nous avons pensé que des faits aussi simples, aussi nets, observés en pleine lumière, soumis à un contrôle absolu, et affirmés sans restriction par des autorités savantes, ne pouvaient être niés que par des personnes atteintes d'anémie cérébrale. C'est aussi le jugement du Dr Flournoy, éminent psychologue, encore hostile à nos théories, mais savant consciencieux, il s'incline devant les faits et conclut : « Le rapport de l'Institut Général Psychologique est écrasant... Je pense que ce rapport constitue un témoignage éclatant et décisif pour autant qu'il peut y avoir quelque chose de décisif dans la science ».

Et le lecteur conclura de même, nous l'espérons.

Chapitre VI – Les agents moteurs

Il semble certain que dans les cas
comme ceux que je cite,
nous avons le preuve d'une pensée,
d'une intelligence à l'œuvre en nous-mêmes,
et distinctes de notre propre personnalité.
Sir John Hersehell

Après avoir établi la matérialité du fait de mouvement sans contact, basé sur des témoignages irrécusables, examinons maintenant les conséquences.

D'abord nous sommes sortis de la période des contestations vaines ; nous abordons l'étude des phénomènes et nous en faisons l'analyse.

Depuis que parurent les éditions successives de ce livre, est survenu un fait nouveau d'une portée colossale. Il faudra peut-être encore cinquante ans pour le faire admettre mais, dès à présent, les hommes sans parti pris peuvent en acquérir la certitude.

Un professeur du collège de Belfast, M. Crawford, a trouvé, auprès d'un médium très puissant, le moyen d'objectiver l'agent, l'invisible moteur, et d'analyser le processus du phénomène.

Cette analyse confirme pleinement ce que nous écrivions dès la première édition : Les corps pesants sont mus par la substance extériorisée. Ceci pouvait d'ailleurs se déduire des expériences antérieures faites par Crookes, de Rochas, Ochorowicz.

Les phénomènes sont causés par des projections flexibles semblables à des rayons sortant du corps du médium. Ces rayons sont les instruments moteurs des lévitations, mouvements de table sur le sol, coups frappés, atouchements ou toute autre modalité du phénomène.

Crawford a observé des *tiges de force* ; c'est une substance palpable, filamenteuse formant levier et obéissant à des directions intelligentes ; substance rendue visible au moyen de poudres colorantes. On a mesuré la force qu'elle est capable de manifester, on a pesé ses effets sur une balance et on l'a photographiée.

Le n° d'octobre 1920 du *Psychic Research Quarterly* a publié huit de ces épreuves.

Un compte-rendu a été fait, en public, à la Sorbonne dans la salle du laboratoire de M. d'Arsonval, et les conclusions qui s'imposent sont que nous sommes bien en présence d'une substance identique à celles constatées par M. Richet dans les séances de matérialisations et que le travail de Mme Bisson a si bien mis en évidence, après des années de lutttes et une louable persévérance.

Dans le soulèvement de table, la visibilité de la substance est moindre que pour les matérialisations, mais l'impression est la même au toucher. Sa mobilité et sa plasticité sont semblables.

Le professeur Crawford déclare que les choses se passent réellement comme si des entités invisibles participaient activement aux expériences, soulevant la table au commandement, obéissant à ses directives, ou bien lui suggérant des modalités expérimentales.

Le fait capital, la révélation nouvelle et colossale que ce fait porte en lui, c'est que l'organisme n'est plus qu'un agent de transmission du dynamo-psychisme qui se manifeste dans tout être vivant. La vieille physiologie est morte ; c'est la pensée qui est maîtresse des organes et tous les phénomènes du spiritisme retrouvent ici leur cohésion et leur unité, dans la conception si simple d'un idéodynamisme.

On a recouru, déjà, à l'hypothèse de l'idéoplastie, elle répond bien aux faits mais, derrière la plasticité, se cache le dynamisme de la pensée ; mystère profond sans doute, mais constatation expérimentale qui est, pour le matérialisme, un coup mortel.

Partout où il y a une substance organique il y a un agent moteur, une idée. C'est une idée inférieure qui meut une table, mais une pensée supérieure peut exercer sa suggestion sur la vie d'en bas.

Crawford, ayant observé que les opérateurs invisibles ne comprenaient pas toujours le côté scientifique des expériences, ceux-ci, interrogés, donnèrent à entendre qu'ils n'étaient que des ouvriers maniant des forces sans en comprendre l'essence ; ils étaient commandés par des entités directrices qui ne pouvaient opérer d'elles-mêmes.

Donc : Conscience au-dessous, conscience au-dessus, telle est l'explication de toutes les obscurités du spiritisme et la réponse à toutes les critiques, à toutes les accusations d'incohérence. Mais dynamisme de la pensée agissant à différents degrés de conscience, et se manifestant partout, voilà la force motrice de l'univers.

Merveilleuse unité des lois ! L'idée soulève la matière qui va prendre les formes que la pensée lui impose et l'action de l'homme n'est plus limitée à la périphérie organique, il exerce une suggestion et il est suggestionné.

La pensée pure rayonne à travers les organes et leur dicte les mouvements ; et, par la télépathie, elle rayonne jusque dans les organes étrangers. Sans contact, un enfant peut mouvoir une table, une pensée peut soulever un peuple. On peut écrire par la main d'un être avec qui on se trouve en rapport télépathique, et la sympathie qui existe entre les êtres décuple leur puissance animique en les affranchissant des obstacles créés par l'espace. Les images se transmettent à des distances considérables, les sensations sont perçues et tous les genres de médiumnité deviennent explicables.

Le fait révélateur c'est que, chaque fois que nous avons pu remonter à la source d'un message automatique, nous en avons trouvé l'origine dans la pensée d'une personne vivante ; et, devant une expression nettement formulée je ne vois pas de raison pour ne pas supposer une action semblable émanant de la personne invisible, quand l'autre source est inadmissible.

Lorsqu'un médium écrivain prend la plume et qu'il indique avec beaucoup de précision le moyen de retrouver un objet perdu, on a bientôt fait de s'écrier : Cryptomnésie... Mais le médium est tout à fait étranger aux personnes qui le consultent sur l'objet perdu, et si le consultant n'a pas, lui-même, perdu cet objet, il ne peut être question de cryptomnésie. Il faut que cette connaissance existe quelque part ailleurs que dans la mémoire, et qu'une intelligence quelconque formule la phrase qui ne peut déclencher le mécanisme moteur que par une action pensée ; il faut une intelligence, étrangère au médium et au consultant, pour connaître ce qu'aucun d'eux n'a pu savoir.

Je crois, d'autant mieux, à cette intervention d'une intelligence occulte, que le centre moteur est incapable de produire autre chose que du mouvement. Il n'est pas facile, non plus, d'expliquer l'écriture en miroir, à rebours, l'interversion des lettres et des syllabes..., etc. Ces jeux sont difficiles, et nécessiteraient une attention soutenue, ils ne sont certainement pas nés dans la pensée des assistants, ils sont le reflet automatique de quelque chose qui se passe dans l'Au-delà.

Quelquefois l'intelligence versifie et exige qu'on lui réponde en vers. Ce sont là des indices qu'on n'a pas affaire à des intelligences ganglionnaires.

Cryptomnésie... cryptomnésie !... Nous croyons, nous, qu'une célébration consciente est nécessaire à une rédaction cohérente. Si ces choses reflètent la mentalité des opérateurs, c'est qu'il y a quelque part une intelligence qui donne la forme et l'expression à leur propre pensée qu'elle reflète.

Vous aurez beau appeler cela l'inconscient, ce sont bel et bien des consciences actives, capables comme nous d'influencer un organisme, et connaissant notre langue, notre

philosophie, nos sciences, et qui sont conscientes des effets qu'elles ont à produire. Je serais curieux de rencontrer un contradicteur capable de soutenir que l'inconscient agit dans l'inconscience : ils ne sont pas rares cependant, les naïfs qui croient encore que les phénomènes psychiques reçoivent un éclaircissement quelconque de la théorie de l'inconscient.

Il est temps de dénoncer cette sottise. L'inconscient c'est la vie du cœur et du ventre, c'est ma digestion. L'inconscient c'est encore le mécanisme d'une chose tellement bien apprise qu'elle n'a plus besoin de direction consciente, le cycliste tient son équilibre inconsciemment. C'est donc, tout au plus, la mémoire en tant qu'elle fonctionne sans attirer l'attention du sujet. Voilà ce que c'est que l'inconscience active, et je défie bien qu'on m'en signale une autre.

L'écriture automatique est une action motrice exercée par-dessus la tête du sujet, dans ses organes inférieurs. Cette action révèle une intelligence autonome et une connaissance étrangère au sujet.

N'oublions pas non plus la médiumnité parlante. Le processus est toujours le même, c'est-à-dire qu'une force passant par-dessus la volonté du sujet contraint ses organes et toujours, toujours... cette force fait preuve d'intelligence et de connaissance spéciale. Dans l'espèce la connaissance spéciale sera dans le parler d'une langue inconnue au médium. L'influence étrangère paraît ici indispensable.

Quelquefois de grandes forces semblent s'être agitées. Ainsi, lors des persécutions qui suivirent la révocation de l'Edit de Nantes, une puissance inconnue envahit toute une contrée. Dans le Dauphiné, dans les Cévennes, de tous petits enfants qui n'avaient jamais articulé une syllabe, dans des régions où l'on parlait plutôt patois, proféraient en excellent français les discours les plus prodigieux qui relevaient le courage des persécutés. Les enfants des catholiques, inspirés par la même force, parlaient dans le même sens que ceux des protestants, c'est-à-dire contre leur propre Eglise. Le fanatisme n'explique pas mieux que l'inconscient ce cas spécial.

Celui qui est saisi par cette influence n'a aucune idée des paroles articulées, que lorsqu'elles sont sorties de son gosier. Un cas qu'il n'est pas possible de récuser est celui de la fille du juge Edmund, la force maîtresse de ses organes lui fait parler dix ou douze langues, peut-être davantage.

Et ce ne sont pas seulement les facultés motrices qui tombent sous la domination d'un pouvoir étranger, ce sont encore les facultés sensibles.

Remarquez bien cette différence : tout à l'heure on passait par-dessus la volonté du sujet pour faire usage de ses organes, maintenant on va effacer devant lui, les réalités existantes pour pénétrer plus facilement dans sa sensibilité. C'est le monde réel qui disparaît tout entier pour faire place à une vision symbolique, c'est l'anesthésie imposée aux organes extérieurs, avant que se montre l'image, savant qu'apparaisse la vision dont le but apparaît incontestable et l'utilité immédiate.

C'est ainsi qu'une dame voit l'image de sa mère étendue sur le parquet et, sans discuter sa vision, elle va chercher le médecin avant de rentrer et sauve la malade en allant droit au lieu de l'accident.

D'autrefois c'est le sens auditif qui est affecté. Le Dr Joseph Smith, seul dans son cabinet, entend ces mots : « Envoie un pain chez James Gandy ». Le docteur ignorait l'adresse, il hésitait. « Envoie un pain chez James Gandy », répète fortement la même voix ; et par trois fois, il entendit la même injonction. Chez le boulanger un jeune garçon se trouvait à la porte de la boutique qui se charge de porter le pain à l'adresse ignorée du docteur : là, les enfants pleuraient de faim, devant leur mère en prières demandant à Dieu de lui envoyer quelque chose¹⁷.

¹⁷ Cas 287 des *Phantasms of the Living*.

Oh... je sais bien l'explication que l'on donne : – L'état émotionnel de la mère a été frappé et perçut du bon docteur. – Tout cela n'explique pas le phénomène auditif dans la forme où il a été perçu ; là, il y a eu ce que j'appelle une action en miroir, une intelligence qui accueille la prière de cette mère et qui produit l'hallucination sensorielle en créant la formule qui s'adapte aux circonstances. Il y a beaucoup de cas, à ma connaissance, où des personnes particulièrement unies ont perçu des états émotionnels à distance, c'était alors le lien psychique qui établissait une communication directe ; mais, dans ces cas-là, le sensitif entendait les paroles mêmes qui avaient été prononcées, ou pensées bien loin de lui. Ici c'est autre chose, le docteur n'a pas entendu. – Mon Dieu envoyez-moi du pain... – Il n'a pas entendu : – J'ai faim, maman, ni aucune autre parole de circonstance ; mais il a reçu une sommation réitérée. L'état émotionnel qui l'a frappé n'est pas celui d'un être qui implore, c'était celui d'un être qui commande. Je ne vois pas quel processus télépathique pourrait ainsi transposer les effets, je ne vois pas autre chose qu'une intelligence consciente et réfléchie. La télépathie n'est pas non plus une source que l'on puisse invoquer lorsque le phénomène n'intéresse qu'une seule personne.

Ainsi, une dame au bain reçoit la sommation d'ouvrir le verrou de sa porte, stupéfaction... résistance, et l'ordre est réitéré jusqu'à ce que la dame ait déverrouillé sa porte. La femme de service la relève un peu plus tard au fond de sa baignoire, évanouie, certainement elle eût été noyée si la porte n'avait pu s'ouvrir.

Il n'y a pas d'explication subconsciente qui rende raison à ces choses qui peuvent se présenter encore sous d'autres formes. Par exemple cette dame âgée qui, dans un corridor obscur, allait se précipiter dans le trou béant d'un ascenseur dont la cage était descendue. Un fantôme lui barra le chemin. Hallucination ? – Oui, sans doute, mais hallucination intelligente et provoquée fort à propos par un esprit tutélaire. Toute autre interprétation devient trop compliquée.

Je viens de citer deux exemples d'avertissement, sauveurs, en voici un autre qui paraît du même type quoi qu'il soit purement physiologique. Myers nous cite cet exemple comme explication des illusions où tombent les spirites, mais ce rapprochement est injustifié.

Une dame devant sa cheminée tient, d'une main, un billet de banque qu'elle s'apprête à mettre dans son tiroir, de l'autre, une lettre qu'elle s'apprête à jeter dans la cheminée. Machinalement elle relit la lettre puis, quand elle a fini, n'ayant plus l'attention éveillée, elle fait le geste inverse, la lettre allait au tiroir et le billet au feu. Mais les bras se raidissent et le mouvement n'a pu s'exécuter, il y eut inhibition générale. Peut-être cette dame crut-elle à l'intervention d'une intelligence protectrice, mais le processus physiologique est cependant assez clair ; il y a dans chaque organe fonctionnel une conscience sensible ; la conscience A, était chargée d'un ordre – serrer le billet de banque – la conscience B, également expectante, était prête à l'exécution d'un ordre différent – mette la lettre au feu. A l'insu de la dame chaque centre moteur n'attendait que le commandement final pour l'exécution ; or, à l'instant précis, où le geste devait devenir exécutoire, la dame envoie une suggestion en sens contraire, cela produit une contracture. La dame se trouve exactement dans la situation du sergent instructeur qui fait une confusion en commandant son peloton, l'ordre n'est pas réglementaire, personne ne bouge.

Voilà une explication purement physiologique. Pouvons-nous l'appliquer au phénomène précédent ? Il est bien évident que l'organisme inférieur de l'autre dame n'avait pas connaissance de la position de l'ascenseur, ensuite la forme du phénomène, dû au subconscient, c'eût été l'inhibition générale, la dame n'aurait pas pu avancer. Au lieu de cela que voyons-nous ? Une forme hallucinatoire et préservatrice – cela est tout différent ; et nous savons que les hallucinations, lorsqu'elles ne sont pas malades, sont provoquées par les états

émotionnels des personnes qui nous sont sympathiques. Cette dame peut donc fort bien avoir vu une image créée par l'état émotionnel d'un ami invisible. Mais c'est surtout lorsque l'agent moteur est une personne vivante que cette constatation devient intéressante. Perty raconte le fait suivant qui est rapporté par Aksakof¹⁸.

Sophie Swoboda, empêchée par une fête de famille, n'avait pu mettre ses devoirs en règle. Elle quitta la société pour un instant et, pendant qu'elle était seule, elle se trouva mentalement en face de son institutrice, il lui sembla qu'elle lui parlait, expliquant son oubli et exprimant des regrets, puis rejoignant la société elle fit part aux convives de ce qui venait de lui arriver. Dans le même temps l'institutrice, qui était médium écrivain, prenait le crayon et communiquait avec son mari, la communication s'arrêta net et une écriture, qu'elle reconnut pour celle de Sophie, la prévint que le devoir n'était pas préparé. Cette dame apporta l'écriture originale à son élève ; c'était le texte même et les mêmes expressions plaisantes qu'avait employées Sophie dans sa conversation fictive avec l'institutrice.

Par cet exemple, et par beaucoup d'autres, nous sommes en droit de repousser la conclusion de ceux qui prétendent que l'écriture automatique émane toujours de celui qui la produit. Les profondeurs secrètes de la subconscience sont certainement des sources possibles, mais il n'est pas permis de généraliser puisque la cryptomnésie n'a plus rien à voir dans bien des cas dont nous connaissons les agents moteurs.

Aksakof cite encore l'exemple de Thomas Everitt dont la femme était médium et qui, par son intermédiaire, correspondait avec un de ses amis. Florence Marryat raconte de même qu'elle écrivait de ses propres mains une communication venant d'une personne endormie, et W. Stead, le grand journaliste, correspondait à distance avec son fils et quelques autres personnes vivantes.

Pour finir, remarquons, qu'entre un message de table et un message écrit, il n'y a pas de différence essentielle ; ce sont les mêmes forces qui animent, soit les organes, soit la matière brute, et les effets ne diffèrent qu'en raison de l'imperfection des moyens. Voici un exemple qui nous découvre avec la même évidence la source motrice d'une communication obtenue par la table : il est tiré du neuvième volume des *Proceedings* de la S.F.P.R., p. 48. Nous n'en pouvons donner qu'un résumé.

Cas de Mme Kirby

Mme Kirby habitait Santa-Cruz, en Californie, dans une ferme où était employé un jeune marin anglais du nom de Thomas Travers, complètement illettré.

Comme on faisait une expérience de table en famille, celle-ci épela le nom de Mary Howels, tout à fait inconnu des assistants, cependant Mary Howels déclarait être la sœur de Thomas Travers, ce qui impliquait contradiction parce que, déclarant aussi qu'elle n'était pas mariée, elle aurait dû porter le nom de son frère. Celui-ci interrogé, finit par déclarer, avec confusion, qu'il avait changé de nom depuis qu'il avait abandonné le service d'un baleinier, craignant d'être repris par l'inscription maritime. En réalité il se nommait bien Howels. Mary Howels épela alors : « J'ai un enfant, une fille ; elle a sept ans et elle demeure actuellement Cat Street, dans une maison borgne, je voudrais bien que mon frère pût la tirer de là.

Thomas, illettré comme nous l'avons dit, ne connut pas le sens de ce message ; on hésitait à le lui communiquer. Enfin on lui dit : - Votre sœur prétend avoir une petite fille de sept ans. - Tom compta sur ses doigts et répondit : - C'est vrai sept ans aujourd'hui. - Le reste du message l'émut vivement et il promit d'envoyer 50 dollars le mois suivant. Mais lui demanda-t-on, y a-t-il une rue nommée Cat Street à Plymouth, en Angleterre ? Car c'était le lieu d'origine du faux Travers. - Oui, répondit-il, et c'est dans le pire quartier de la ville.

¹⁸ *Animisme et Spiritisme*, p. 478.

Les jours suivants Mary Howels se manifesta de nouveau, annonçant que son enfant était malade. – Plus tard elle allait plus mal, enfin elle annonça que sa fille allait mourir, puis elle confirma le décès. – Eh bien ! Lui répondit-on, elle est maintenant avec vous. – Non, répondit la table.

Chose curieuse, les assistants avaient poursuivi ce dialogue croyant s'entretenir avec l'esprit de Mary Howels décédée, or elle était vivante, on avait oublié de le lui demander.

Cela devenait intéressant. Mme Kirby jugea qu'il fallait écrire avec circonspection aux parents de Thomas ce qu'elle fit au nom de ce dernier, en demandant des nouvelles de tous y compris la petite. La réponse vient disant que tous allaient bien, sauf la fille de Mary qui était morte.

Les séances avaient été tenues à Santa-Cruz, en Californie, Mary Howels était à Plymouth en Angleterre. L'heure de Santa-Cruz entre 7 et 9 heures (heure des séances) correspond au milieu de la nuit à Plymouth. La pensée de Mary Howels s'extériorisait donc durant son sommeil et c'est la transmission de cette pensée qui provoquait un mouvement de la table à Santa-Cruz.

La commission de la Société Psychique a correspondu à ce sujet avec Mme Kirby et, dans un but de contrôle, elle s'est adressée au bureau de poste de Plymouth, pour savoir si la rue susnommée existait en effet. Voici la réponse :

Post office, Plymouth, 23 janvier 1888.

Monsieur,

En réponse à votre honorée du 21 courant, je puis vous informer que, il n'y a que peu d'années encore, il y avait ici une rue nommée Catte Street, et elle est actuellement baptisée Stilman Street. Veuillez agréer...

Pour le directeur : R.A. LEVERTON

Comme on le voit, s'il est parfois difficile d'expliquer le phénomène automatique, il est souvent possible d'en déterminer les agents. Il faut rendre à la subconscience ce qui appartient à la subconscience et à l'esprit ce qui appartient à l'esprit.

Ceci établi, nous devons nous demander si la preuve d'une vie de l'Au-delà pourrait nous être donnée, par une voie identique, au cas où un être désincarné pourrait exercer sur nous une action télépathique suivie des mêmes effets.

Incontestablement cette preuve nous a été donnée, mais on peut toujours y échapper en supposant qu'il existe, dans l'Au-delà, des êtres différents de nous, mais correspondant avec nous et connaissant notre langue, ce qui leur permettrait de jouer le rôle de nos amis désincarnés, dans un but qu'il est impossible de concevoir. Au lecteur de juger la vraisemblance de cette interprétation.

Voici une expérience faite, il y a quelques années, par le Dr Ermacora, fondateur de *La Revue des Etudes psychiques*.

Le docteur avait un sujet, la dame Manzini, qui lui avait donné des phénomènes d'apparence spirite du meilleur aloi. Il demanda à la personnalité de l'Au-delà, qui se manifestait par l'écriture automatique sous le nom d'Elvire, de lui donner une preuve de sa réalité objective par une action directe qu'elle devrait exercer sur une fillette de cinq ans.

L'épreuve consisterait, pour Elvire, à susciter un rêve entièrement imaginé par le Dr Ermacora, et que l'enfant pourrait raconter à son réveil.

Naturellement, il fallait assurer le complet isolement de l'enfant, une orpheline, qui habitait alors avec le médium, Mlle Manzini, laquelle avait, en outre, sa mère auprès d'elle.

L'enfant, tenue dans l'ignorance de l'expérience qu'on allait tenter, était éloignée et, le plus souvent, déjà endormie, lorsque le docteur dictait le programme du rêve.

Toute communication verbale était rendue impossible par les scellés que le docteur apposait sur les portes de la chambre où dormait la demoiselle Manzini, l'autre personne ignorant le

thème préparé ; le docteur venait lui-même briser les scellés le lendemain matin et on interrogeait l'enfant.

Les expériences furent au nombre de 100. Comme sujet du rêve, on choisissait les scènes les plus incompatibles avec les connaissances de l'enfant... ascensions en ballon, tempêtes, excursions de montagnes, etc.

Voici quelques exemples¹⁹:

N° 76. – Sujet du rêve. – L'enfant sera un ouvrier forgeron, sans emploi, qui ira demander du travail au maréchal-ferrant, qui demeure dans une certaine rue de Padone. Celui-ci, pour mettre à l'épreuve l'habileté de l'ouvrier, lui donnera un fer à cheval à façonner. Tandis qu'Angéline-forgeron le forgera, le fer tombera en pièces et on la remerciera pour cela.

Au matin, écrit le Dr E... je trouve les scellés intacts ; le rêve s'est réalisé dans les moindres détails ; l'enfant ne peut pas dire le nom de la rue, mais elle la désigne parfaitement.

Je signalerai encore ce thème curieux qui réussit.

N°82. – L'enfant sera une fourmi qui traînera une miette de pain.

Et cet autre.

N°98. – Sujet du rêve. – L'enfant sera un français, professeur à l'Université de Tokyo. Un ami lui enverra en cadeau dix bouteilles de bordeaux en le priant d'analyser ce vin pour savoir s'il contient du fer ; on y trouvera du fer.

Ensuite, je prie Mlle Marie de donner verbalement trois ou quatre fois à l'enfant, qui dormait déjà dans une autre chambre, la suggestion de rêver qu'elle joue avec une balle rouge.

Même contrôle qu'au n°80. L'enfant raconte comme à l'ordinaire son rêve à Mme Annette qui me le rapporte. Dans le rêve elle était un vieux monsieur qui enseignait à des jeunes gens parlant une autre langue. Un autre monsieur lui envoya en cadeau quelques bouteilles de vin, elle ne sait pas le nombre exact, mais croit qu'il y en avait 8 ou 9. Elle versa dans ce vin un peu du contenu d'un flacon et le vin devint tout noir ; elle ajoute que, dans ce vin, il y avait du fer. Mme Annette qui ne comprend pas le sens de ces paroles, lui dit : - Mais si ce vin avait contenu du fer, ce fer aurait cassé les bouteilles. A quoi l'enfant répond : - Non, non, le vin avait simplement un goût de fer. La réaction chimique rêvée par l'enfant est conforme à la réalité, le fer produit réellement une coloration très sombre. Or, il faut noter que ni la fillette, ni Mlle Marie Manzini, n'ont la moindre notion de chimie. On serait donc en droit de supposer l'intervention d'une autre intelligence. Aucun rêve de balle rouge.

Je sais qu'il y a une théorie toute prête pour les cas de cette espèce, celle de l'inconscient : ce n'est pas la volonté qui agit, mais l'idée seule. Nous le croyons aussi, seulement, si nous admettons que l'idée puisse agir mécaniquement, en dehors de la connaissance de celui qui l'émet, il devient presque absurde de supposer que des idées, à l'état de repos dans l'inconscient de l'agent, puissent se manifester sous forme de pensée discursive, ou au moyen d'images complexes, dans un ordre cohérent. C'est pourquoi l'intervention de l'au-delà ayant perçu l'idée, et la faisant revivre en temps opportun, nous paraît s'adapter beaucoup mieux à la forme du phénomène.

Passons à un autre phénomène. L'écriture donne des informations exactes, ignorées de toutes les personnes présentes, il faut bien supposer qu'il y a ailleurs un moteur actuellement agissant. Si c'est un décédé, il peut agir dans son agonie aussi bien qu'après sa mort. Ces cas spontanés ne peuvent presque jamais être contrôlés, cependant en voici un qui offre l'avantage d'avoir été constaté par un éminent spécialiste.

Cas rapporté par le Dr Liébault, 4, rue de Bellevue, Nancy²⁰.

4 septembre 1885.

¹⁹ Empruntés au livre de M. Sage, *La Zone frontière*, Leymarie, éditeur, p. 249.

²⁰ *Phantasms of the Living*, London, 1886, p. 293.

Je m'empresse de vous écrire au sujet du fait de communication de pensée²¹ dont je vous ai parlé, lorsque vous m'avez fait l'honneur d'assister à mes séances hypnotiques à Nancy. Ce fait se passa dans une famille française de la Nouvelle-Orléans, et qui était venue habiter quelques temps Nancy pour y liquider une affaire d'intérêt.

Un jour, c'était je crois le 7 février, vers huit heures du matin, au moment de se mettre à table pour déjeuner, Mlle B... sentit un besoin, un quelque chose qui la poussait à écrire (c'était ce qu'elle appelait une transe), et elle courut immédiatement vers son grand cahier, où elle traça fébrilement au crayon des caractères indéchiffrables. Elle retraça les mêmes caractères sur les pages suivantes, et enfin l'excitation de son esprit se calmant, on put lire qu'une personne nommée Marguerite lui annonçait sa mort. On supposa aussitôt qu'une demoiselle de ce nom qui était son amie et habitait, comme professeur, le même pensionnat de Coblenz, où elle avait exercé les mêmes fonctions, venait d'y mourir. Toute la famille G..., compris Mlle B..., vint immédiatement chez moi, et nous décidâmes de vérifier le jour même, si ce fait de mort avait réellement eu lieu. Mlle B... écrivit à une demoiselle anglaise de ses amies qui exerçait aussi les mêmes fonctions d'institutrice dans le pensionnat en question ; elle prétextait un motif, ayant bien soin de ne pas révéler le motif vrai. Poste pour poste, nous reçûmes une réponse en anglais, dont on me copia la partie essentielle, réponse que j'ai retrouvée dans un portefeuille il y a à peine quinze jours, et égarée de nouveau. Elle exprimait l'étonnement de cette demoiselle anglaise au sujet de la lettre de Mlle B..., lettre qu'elle n'attendait pas si tôt vu que le but ne lui en paraissait pas assez motivé. Mais en même temps l'amie anglaise se hâta d'annoncer à notre médium que leur amie commune Marguerite était morte le 7 février, vers huit heures du matin. En outre, un petit carré de papier imprimé était inséré dans la lettre ; c'était un billet de mort et de faire-part. Inutile de vous dire que je vérifiai l'enveloppe de la lettre et que la lettre me parut venir réellement de Coblenz.

Voici donc un cas où toute fraude eût été impossible et devant lequel il ne reste plus que deux hypothèses : ou bien l'agent moteur était la personne décédée elle-même, ou bien une entité de l'Au-delà émettait la pensée active, indispensable à la transmission du message.

Nous allons maintenant faire disparaître la première de ces deux hypothèses, en rapportant un autre cas où la personne mourante n'a pas pu influencer le sujet au moment de son agonie²².

« Le 3 janvier 1856, la vapeur Alice, que commandait alors mon frère Joseph, eut une collision avec un autre vapeur sur le Mississipi en amont de la Nouvelle-Orléans. Par suite du choc, le mât de pavillon ou flèche s'abattit avec une grande violence, et venant heurter la tête de mon frère, lui fendit le crâne. La mort de mon frère fut nécessairement instantanée. Au mois d'octobre 1867, j'allai aux Etats-Unis. Pendant le séjour que je fis à la maison de mon père, à Camden, New Jersey, la mort tragique de mon frère devint naturellement le sujet de notre conversation. Ma mère me raconta alors qu'elle avait vu, au moment même de l'accident, mon frère Joseph lui apparaître. Le fait fut confirmé par mon père et par mes quatre sœurs. La distance entre Camden New Jersey et le théâtre de l'accident est en ligne directe de plus de 1000 milles, mais cette distance s'élève à peu près au double par la route de poste. Ma mère parla de l'apparition à mon père et à mes sœurs le matin du 4 janvier, et ce ne fut que le 16, c'est-à-dire treize jours plus tard, qu'une lettre arriva, qui confirmait les moindres détails de cette « visite » extraordinaires. Il importe de dire que mon frère William et sa femme qui habitent à présent Philadelphie, demeuraient alors près du lieu du terrible accident. Eux aussi m'ont confirmé les détails de l'impression produite sur ma mère. »

Voici la narration de Mme Collyer.

Le 3 janvier 1856, je ne me sentis pas bien et j'allai me coucher de bonne heure. Quelques temps après, je me sentis mal à mon aise, et je m'assis dans mon lit. Je regardai autour de la

²¹ Remarquons, en passant, qu'il n'y a pas de communication de pensée dans le fait automatique.

²² Phantasms of the Living, t, I, p. 204, traduction dans Hallucinations telepathies, p.117.

chambre et, à mon très grand étonnement, je vis Joseph debout près de la porte. Il fixait sur moi des regards très grands et très tristes ; sa tête était entourée de bandages ; il portait un bonnet de nuit sale, et un vêtement blanc pareil à un surplis, également sale. Il était tout à fait défiguré ; je fus agitée le reste de la nuit à cause de cette apparition, etc...

En réponse à une demande d'éclaircissement le Dr Collyer écrivit :

... Comme je l'ai affirmé, ma mère reçut l'impression spirituelle de mon frère, le 3 janvier 1856. Mon père qui est un homme de science, a calculé la différence de longitude entre Camden New Jersey et la Nouvelle-Orléans, et il a établi que l'impression spirituelle s'est produite au moment précis de la mort de mon frère. Je puis dire que je n'ai jamais cru à aucun rapport spirituel, de même que je n'ai jamais cru que les phénomènes qui se produisent lorsque le cerveau est excité sont des phénomènes spirituels. Depuis quarante ans je suis matérialiste et je suis convaincu que toutes les soi-disant manifestations spirituelles admettent une explication philosophique, basée sur des lois et des conditions physiques. Je ne désire pas faire de théorie, mais d'après mon opinion, il existait entre ma mère et mon frère, qui était son fils favori, des liens sympathiques de parenté. Lorsque les liens furent rompus par sa mort subite, ma mère était à ce moment dans un état qui devait favoriser la réception du choc²³.

Dans le récit publié par le *Spiritual Magazine*, j'ai oublié d'indiquer que, avant l'accident, mon frère Joseph s'était retiré pour la nuit sur sa couchette, le bateau était amarré le long de la levée au moment où il fut heurté par un autre vapeur qui descendait le Mississipi. Naturellement mon frère était en chemise de nuit. Aussitôt qu'on l'appela et qu'on lui dit qu'un vapeur se trouvait tout près de son propre bateau, il courut sur le pont. Ces détails me furent racontés par mon frère William qui se trouvait en ce moment même sur le lieu de l'accident. Je ne puis expliquer comment l'apparition portait des bandages, car on n'a pu en mettre à mon frère que quelque temps après la mort. La différence de temps entre Camden New Jersey et la Nouvelle-Orléans est à peu près de 15 degrés, soit une heure.

Le 3 janvier au soir ma mère se retira de bonne heure pour la nuit, vers 8 heures ; ce qui donnerait comme heure de la mort de mon frère, 7 heures (heure de la Nouvelle-Orléans).

Il est évident qu'une mort aussi subite rendait impossible toute célébration active. D'ailleurs la victime ne reçut, au moment de l'accident, aucune image visuelle ; elle n'a donc pas pu en transmettre. Seule, la personne décédée aurait pu contempler sa dépouille et avoir été l'agent moteur de cette transmission.

Mais rien ne prouve que l'image n'a pas été transmise par un autre témoin de l'accident. Malgré les affirmations du Dr Collyer, qui prétend que son père a établi la coïncidence en calculant la différence des longitudes ; en fait, rien n'est établi, le rapport est muet sur l'heure de l'accident et sur celle de la vision. D'autre part, il est dit que le frère de la victime demeurait sur les lieux ; il est donc très probable que le bandage de la victime et son costume de nuit avaient déjà frappé sa vue lorsque la mère fut impressionnée ; par conséquent, c'est le frère William qui, dans ce cas, a servi de miroir et c'est lui qui doit être l'agent moteur présumé.

Cette remarque a son importance, parce qu'on suppose trop souvent que ces sortes de visions, produites au moment du décès, sont dues à un état de surexcitation pré-agonique ; c'est une hypothèse gratuite, et il est intéressant de constater des cas nombreux où cette hypothèse doit être exclue.

²³ La réception du choc, de même que le lien rompu, ne peuvent être, dans la bouche d'un matérialiste, que des métaphores. Quel choc, en effet, pourrait produire la substance médullaire à 1000 milles de distance (soit 1852 km) ? Quant au lien physique, s'il est réel, impossible de dire s'il est matériel ou non. Nous ne devons accepter que ce qui est prouvé ; il est prouvé que la force peut agir à distance, il n'est pas prouvé que la matière lui puisse ; si l'esprit agit à distance, c'est qu'il est une force.

Lorsqu'on se trouve incontestablement en face d'un cas d'apparition *post-mortem*, et que l'accident n'a pas eu de témoins, on émet une hypothèse encore plus hardie, celle de la télépathie retardée.

Cette hypothèse ne répond pas aux faits ; il faut, pour expliquer la télépathie, une intelligence et une force active. Et puis les apparitions *post-mortem* se compliquent ordinairement d'avertissements qui sont en dehors de la connaissance de toutes personnes vivantes, comme dans le cas suivant.

Tome V des *Proceedings*, page 291 (d'après mes notes).

Mme Brooks voyageait en Europe et avait écrit à son fils, employé à New York et vivant à Brooklyn, de venir la rejoindre. Celui-ci répondit en fixant le moment de son départ.

Mais dans l'intervalle, il tomba malade, et ce fut la mère qui dut rentrer chez elle, rappelée par la maladie de son fils. Cependant elle le trouva déjà capable de se lever, et le médecin n'avait aucun doute de son parfait rétablissement.

Le jeune homme déclara alors qu'un M. Hall, son professeur et ami, mort depuis un peu près cinq mois, lui était apparu et l'avait prévenu qu'il mourrait d'une maladie de cœur, le mercredi 5 décembre à 3 heures.

Le jeune Brooks n'avait jamais eu le moindre trouble du cœur et ceux de ses amis auxquels il communiqua l'avertissement n'en tinrent aucun compte. Son médecin ne fit qu'en rire et affirma que le cœur était en parfait état.

Le 4 décembre, il suivait un enterrement avec une dame en compagnie de laquelle il passa la soirée. Il lui fit promettre qu'elle viendrait le voir le lendemain s'il lui écrivait. Le médecin, de son côté, cherchant à distraire le malade par des moyens physiques, lui appliqua sur le cou un vésicatoire volant.

Le mercredi matin le jeune Brooks se leva comme d'habitude, fit un déjeuner confortable et, selon toutes les apparences, paraissait destiné à une longue vie ; le médecin le quitta sans la moindre inquiétude. Le jeune homme insista pour que sa mère ne demeurât pas avec lui, disant : - cela te tuerait de me voir mourir. – La mère, pour ne pas paraître le prendre au sérieux, le quitta sans opposition, mais en se proposant de revenir ; à 2 heures, il lunchait en famille, il se sentit faible, demanda à regagner sa chambre, puis il écrivit à la jeune dame qui arriva au bout de vingt minutes.

Il mourut en présence de sa famille, à 3 h 10. Son médecin et sa mère qui arrivèrent quelques instants après furent stupéfaits de trouver la prédiction réalisée.

M. Gurney, qui contrôla ce cas, écrit : « C'était un jeune homme très fort de caractère, un esprit exceptionnel, et un physique splendide ».

Dans les études spéciales, cette narration et beaucoup d'autres semblables figurent toujours au chapitre des prémonitions. Mais la question qui se pose est : comment une prémonition serait-elle donnée par une apparition sans conscience et sans but, une apparition qui n'existerait qu'en vertu d'une pensée précédemment émise et qui atteindrait le sujet sous forme de télépathie retardée.

Peu importe, en effet, que l'apparition ait été matérielle, spirituelle ou qu'elle résulte d'une simple vision mentale, nous ne cherchons pas à déterminer sa nature extérieure, mais nous voulons savoir si, dans l'Au-delà, réside une entité essentielle, représentant la force active, sans laquelle aucun de ces phénomènes ne se produirait.

Le fait de déterminer le jour et l'heure de la mort est un fait en dehors des facultés humaines, et l'autosuggestion ne peut pas expliquer cela. Un fait précis annoncé par une personne déterminée, même en supposant que cet agent ne soit qu'une image perçue par la subconscience, nécessite l'intervention d'une intelligence qui a créé l'image comme dans un miroir. Que le message soit vu ou entendu, qu'il s'exprime par une vision, ou par l'écriture automatique, du moment qu'il contient une information exacte, et inconnue de toute personne

présente, nous sommes bien obligés de conclure qu'une intelligence étrangère est la cause déterminante de ces phénomènes.

Voici encore un fait tiré du *Human Personality*, par Frédéric Myers, vol. II, p. 244.

Il s'agit d'une dame Elisa Mannors (nom d'emprunt) ; cette dame, que l'auteur avait connue de son vivant, décédée depuis un certain temps, se manifesta, par l'écriture, le lendemain de la mort de son oncle, un certain M. F. Elle décrivit un incident tendant bien à prouver qu'elle avait été réellement présente au lit de mort de son oncle.

M. F. Myers, dans son ouvrage, cite le compte rendu des *Proceedings S. P. R.*, vol. XII, p. 378. L'avis de décès se trouvait inséré dans un journal du matin, de Boston, et je l'avais lu en me rendant à la séance (de Mme Piper). A cette séance le premier message nous vint, contre toute attente, de Mme Elisa. Elle expliqua, en termes clairs et nets, que F. était là, près d'elle, mais qu'il ne pouvait pas s'exprimer. Elle désirait raconter comment elle avait assisté F. en l'attirant vers elle. Elle disait qu'elle était présente à son lit de mort, lui avait parlé, et elle me répéta ce qu'elle avait dit. Elle s'était exprimée d'une façon inusitée et elle spécifia qu'elle avait été entendue et reconnue de lui.

Tout cela fut confirmé en détail, de la seule manière possible alors, par un ami intime de Mme Elisa, et de moi-même, et ami également du plus proche parent vivant de M. F. Je fis voir le compte rendu de la séance à mon ami, et à un autre de ses parents qui s'était trouvé près du lit de mort. Un ou deux jours après, celui-ci déclara spontanément que, dans son agonie, M. F. avait vu Elisa, que celle-ci lui avait parlé et il répéta ce qu'elle avait dit.

L'expression que ce parent rapporta à mon ami était bien celle que j'avais reçue de Mme Elisa pendant la transe de Mme Piper ; et ce qui s'était passé au lit du mourant était naturellement tout à fait inconnu pour moi.

J'arrête ici les citations n'ayant pas l'intention de prouver, mais seulement de montrer comment, en éliminant peu à peu les hypothèses insuffisantes, on peut arriver à se faire une certitude sur les communications de l'Au-delà.

L'influx spirituel, l'influence télépathique se faisant obéir automatiquement par les organes, voilà l'interprétation normale des hallucinations véridiques et des automatismes.

En résumé, l'expérience prouve que les phénomènes psychiques relèvent d'une force nouvelle, qui manifeste de la conscience à tous les degrés. Les agents moteurs d'une table qui se soulève sans contact peuvent être, tour à tour, des consciences élémentaires, des consciences de personnes vivantes, des influences ambiantes, des actions de décédés ou d'entités occultes servant inconsciemment de miroir à nos facultés psychiques encore mal étudiées.

L'écriture automatique émane également de la physiologie inférieure, influencée par des ambiances difficiles à déterminer mais qui, dans certains cas, donnent des preuves d'intelligence et de connaissances qui dépassent ce qui est à notre portée et vont, quelquefois, jusqu'à établir avec une grande vraisemblance l'identité de la personne décédée qui prétend communiquer ainsi.

Les agents moteurs peuvent agir directement sur le cerveau, indirectement sur les organes des sens et, mécaniquement, sur les centres ganglionnaires moteurs et sensitifs.

La valeur intellectuelle du phénomène est en raison du degré de conscience de l'agent moteur.

Chapitre VII – Apparitions télépathiques et formes matérialisées

In aedem hora apparuerunt digiti
quasi manus hominis scrilentis contra,
candelabrum in superficie parietis auloe regioe :
et rex aspiciebat articulos manus scribentis.
Daniel, V.5.

Après les phénomènes inférieurs, mais très instructifs, que nous venons d'exposer, il convient de signaler les apparitions :

Elles sont de deux sortes : 1° télépathiques ; 2° résultant d'une présence réelle. La télépathie suffit à provoquer une image visuelle qui équivaut à la réalité, cela sera, pour le vulgaire, l'équivalent d'une apparition. D'un autre côté, le phénomène d'animisme, qui extériorise une portion de la substance animique, sera faussement qualifié d'hallucination.

Il y a donc deux phénomènes bien différents. A côté de la vision télépathique, il y a des matérialisations corporelles.

Nous avons vu que la *Société pour les Recherches Psychiques* de Londres, avait institué sous un contrôle sérieux, des épreuves expérimentales destinées à mettre hors de doute la transmission des images créées par la pensée. Eh bien, le sensitif qui perçoit, et dessine exactement l'image d'un petit animal, transmise par un agent, peut être considéré comme ayant eu une apparition du plus faible degré.

C'est sous la même influence, d'un agent éloigné, qu'une femme voit son mari au moment qu'il tombe sur un champ de bataille. Beaucoup de faits de cet ordre sont connus, et bien qu'ils ne relèvent que du témoignage, leur réalité n'est pas douteuse. Voici donc un rapprochement à faire entre l'apparition et la transmission expérimentale de la pensée.

D'ailleurs, l'apparition elle-même a pu être produite expérimentalement. Stainton Moses résolut un soir d'apparaître à Z, qui se trouvait à quelques milles de distance. Il y réussit pleinement. Quelques semaines plus tard, il renouvela l'expérience avec le même succès (*Hall. Télépath.* p. 37).

M. S. H. B. ayant résolu, avec toute la force de son être, d'apparaître dans une chambre à coucher du second étage, où dormaient deux personnes de sa connaissance, à trois milles de là, fut aperçu debout près du lit de l'une d'elles ; celle-ci éveilla sa sœur qui le vit aussi.

Ces dames, les sœurs Vérité, ont été interviewées par les auteurs des *Phantasms*, elles ont fourni des témoignages explicites et Gurney ajoute : Mlle Vérité est un témoin très exact et très consciencieux, elle n'aime nullement le merveilleux et elle craint et déteste surtout cette forme particulière du merveilleux.

Gurney demanda alors à M. S. H. B. de recommencer l'expérience en lui donnant un avertissement préalable, cela fut fait et Mlle Vérité, tout en étant parfaitement éveillée, vit très nettement l'apparition dans sa chambre.

On voit, par cet exemple, qu'une apparition est produite par l'action d'une volonté extérieure, qu'elle n'est pas toujours due à l'illusion d'un cerveau échauffé, et que nous sommes loin des histoires de revenants par lesquelles on essaye de ridiculiser les apparitions.

Voici un cas d'apparition voulue par une personne vivante (*Hall. Télépath.*, cas IX, p. 38...).

Je vivais en Ecosse, ma mère et mes sœurs étaient en Allemagne. J'habitais chez une amie qui m'était très chère, et chaque année j'allais en Allemagne voir les miens. Il arriva que, pendant deux ans, je ne pus aller voir ma famille comme j'en avais l'habitude. Je me décidai tout à coup à partir, ma famille ne savait rien de mon intention ; je n'étais jamais allée auprès des miens au commencement du printemps et je n'avais pas le temps de les prévenir par lettre. Je

ne voulais pas envoyer de dépêches, de peur d'effrayer ma mère. La pensée me vient de désirer de toutes mes forces d'apparaître à l'une de mes sœurs, de manière à les avertir de mon arrivée. Je pensais à elles avec le plus d'intensité possible pendant quelques minutes seulement ; je désirais de toutes mes forces être vue par l'une d'elles (j'éprouvai moi-même une vision qui me transportait à demi au milieu des miens). Je ne concentrai pas ma pensée pendant plus de dix minutes, je crois. Je partis par le vapeur de Leith, un samedi soir, fin avril 1859. Je désirais apparaître à la maison vers six heures du soir, ce même samedi. J'arrivai à la maison vers six heures du matin le mardi suivant. J'entrai à la maison sans être vue, car on venait de faire le vestibule et la porte d'entrée était ouverte. Je pénétrai dans la chambre. Une de mes sœurs se tenait le dos tourné à la porte ; elle se retourna lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir et en me voyant, elle me regarda fixement, devint d'une pâleur mortelle et laissa tomber ce qu'elle tenait à la main. Je n'avais rien dit. Alors je parlai et je dis : « C'est moi. Pourquoi es-tu si effrayée ? ». Elle me répondit alors : « Je croyais te voir comme Stinchen (une autre de mes sœurs) t'a vue samedi ».

En réponse à mes questions, elle me raconta que le samedi soir, vers six heures, ma sœur m'avait vue distinctement entrer par une porte de la chambre où elle se trouvait, ouvrir la porte d'une autre chambre où se trouvait ma mère, et fermer la porte derrière moi. Elle s'élança à la suite de ce qu'elle pensait être moi, m'appelant par mon nom, et fut absolument stupéfiée lorsqu'elle ne me vit pas avec ma mère. Ma mère ne pouvait pas comprendre l'excitation de ma sœur. On me chercha partout, mais naturellement on ne me trouva pas. Ma mère en fut très malheureuse ; elle pensait que je pouvais être mourante.

La sœur qui m'avait vue (c'est-à-dire qui avait vu mon apparition) était sortie le matin de mon arrivée. Je m'assis sur les marches pour voir, lorsqu'elle rentrerait, ce qu'elle éprouverait en me voyant moi-même. Lorsqu'elle leva les yeux et m'aperçut, assise sur l'escalier, elle m'appela et faillit s'évanouir. Ma sœur n'a jamais rien vu de surnaturel, ni avant, ni depuis ; et je n'ai pas renouvelé ces expériences depuis lors, et je ne les renouvellerai pas, parce que celle de mes sœurs qui me vit la première, lorsque je vins réellement à la maison, tomba sérieusement malade dans la suite à cause du choc qu'elle avait ressenti.

J. M. Russel

On peut voir, par cet exemple, que l'apparition n'a plus aucun des caractères qu'on attribue à l'hallucination. Ce sont deux phénomènes parfaitement différents dont l'un, l'hallucination, trouve sa source dans le sujet, tandis que l'autre, l'apparition, émane d'un agent actif extérieur.

Lorsque celui-ci qui apparaît n'agit pas consciemment, il n'est pas dans son état normal ; il est dans un état de sommeil naturel ou hypnotique, ou il est dans une crise voisine de la mort, ou dans un état comateux²⁴.

Les cas d'apparitions spontanées ne sont pas moins instructifs et ils sont dus à une cause identique ; c'est-à-dire que, à défaut d'un effort intentionnel, c'est une excitation particulière du sujet qui donne à sa faculté psychique cette activité extraordinaire qui est perçue par un sensitif et qui est ressentie là où le porte son désir.

Cas 200²⁵ – Un jeune homme est vu en Angleterre, sur la pelouse de la maison paternelle, pendant que lui-même était en Australie. Pour cette raison, on le crut mort, mais il n'en était rien. Cependant, rentré chez lui, le jeune homme raconta qu'il avait été gravement malade, et que, pendant son délire, il demandait avec insistance d'être porté sous le grand cèdre qui était sur la pelouse et il lui semblait voir les lieux aussi distinctement qu'il les voyait maintenant qu'il était de retour.

²⁴ Voyez *Hallucination télép.*, p. 266.

²⁵ Résumé. V. *Phantasms of the Living*, t. I, p. 540.

Il en est, des apparitions, comme des phénomènes de coups frappés, c'est, le plus fréquemment, autour des mourants qu'elles se manifestent spontanément.

Il y aurait intérêt à déterminer, dans chaque cas, si l'apparition a précédé la mort ou si elle l'a suivie. Mais nous ne pouvons nous étendre sur ce sujet ; ceux qui voudront l'approfondir pourront consulter l'ouvrage de M. Gabriel Delanne, *les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*²⁶. Ils seront étonnés d'apprendre qu'il existe déjà une documentation aussi lumineuse et aussi abondante.

Parlons maintenant des apparitions matérielles. Les sceptiques n'aiment pas entendre dire que les spirites ne tirent pas leurs affirmations du néant, mais qu'ils ont invité tous les savants du siècle à se rendre compte par eux-mêmes ; ils n'aiment pas entendre parler des documents réunis par la Société Dialectique de Londres, par Sir W. Crookes, par le professeur Ch. Richet, par de Rochas, Lombroso, Morselli, etc. Cependant, après ces témoignages la matérialisation fragmentaire n'est plus contestable.

Soit que le corps psychique invisible représente réellement le moule sur lequel viennent se fixer les particules de matière qui font sa visibilité, ou sa solidité, soit que cette extériorisation de substance, suggestible et malléable, épouse réellement les formes de la pensée, il est aujourd'hui certain qu'on a pu constater, expérimentalement, l'existence de membres fluidiques matérialisés.

Un savant physicien, M. le Dr Ochorowicz, avait déjà conclu dans ce sens. Voyez le rapport qu'il publiait déjà en 1895 et dont voici la conclusion : *l'hypothèse d'un double fluidique (corps astral) qui, dans certaines conditions, se détache du corps du médium, paraît nécessaire pour l'explication de la plupart des phénomènes. D'après cette conception les mouvements d'objets sans contact seraient produits par les membres fluidiques du médium*²⁷.

Chez le médium Eusapia Paladino, c'est l'évidence même que l'activité musculaire, les contractions, sont en corrélation avec les gestes du membre fluidique. Mais il est constaté, par des expériences bien contrôlées, que l'organe fluidique se manifeste souvent sous forme de mains, de pieds et de têtes qui se rendent visibles.

Pour établir cette question de fait, il nous suffira de multiplier les témoignages.

William Crookes²⁸ – Je choisirai simplement quelques-uns des cas nombreux où j'ai vu ces mains en pleine lumière. Une petite main d'une forme très belle, s'éleva d'une table de salle à manger et me donna une fleur ; elle apparut, puis disparut à trois reprises différentes, en me donnant toute facilité de me convaincre que cette apparition était aussi réelle que ma propre main. Cela se passa à la lumière, dans ma propre chambre, les pieds et les mains du médium étaient tenus par moi pendant ce temps.

... J'ai vu plus d'une fois, d'abord un objet se mouvoir, puis un nuage lumineux qui semblait se former autour de lui, et enfin le nuage se condenser, prendre une forme et se changer en une main parfaitement formée. A ce moment, toutes les personnes présentes pouvaient voir cette main. Cette main n'est pas toujours une simple forme, quelquefois, elle semble parfaitement animée et très gracieuse ; les doigts se meuvent et la chair semble être aussi humaine que celle de toutes les personnes présentes. Au poignet ou au bras, elle devient vaporeuse, et se perd dans un nuage lumineux.

... J'ai retenu une de ces mains dans la mienne, bien résolu à ne pas la laisser échapper. Aucune tentative ni aucun effort ne furent faits pour me faire lâcher prise, mais peu à peu cette main sembla se résoudre en vapeur, et ce fut ainsi qu'elle se dégaugea de mon étreinte.

Les exemples sont nombreux, je tiens encore à donner le témoignage de M. Ch. Richet.

²⁶ Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques. Paris, 1909.

²⁷ Conclusions de M. le Dr Ochorowicz après les séances de Varsovie, dans Albert de Rochas, *L'Extériorisation de la motricité*, 4^e édition. Chacornac, 11, quai Saint-Michel, 1909.

²⁸ W. Crookes, *Nouvelles expériences sur la Force psychique*, 1897, p. 161.

Avec ce physiologiste, les preuves sont un peu plus diffuses, car il analyse à perte de vue, il veut avoir tout prévu, il veut, dit-il, être vingt fois sûr. Le contrôle absorbe son attention plus que le phénomène lui-même ; les précautions sont si bien prises qu'il serait impossible d'y mettre la surenchère. Il n'est pas sûr d'avoir tenu une main si, au moment intéressant, son attention n'a pas été concentrée sur cette main autant que sur le phénomène. Mais il vaut mieux citer M. Richet :

Il est clair que lorsque je dis une main *bien distincte* je suppose qu'on a songé à toutes les supercheries possibles. Un contact vague, ce n'est pas une main ; la sensation d'un moignon ou d'une paume ne suffit pas. Une main bien distincte, c'est une main nettement formée, dont on sent les doigts, qui est capable de pincer le bras, de tirer les cheveux ou la barbe, de faire sentir ses doigts, de donner en un mot une sensation telle qu'une main seule peut la donner ; mais vivante, animée, tout à fait identique à une main humaine. Eh bien ! *Cette expérience, je l'ai faite* ; et pour ne pas parler des expériences de Rome où elle avait réussi aussi, à l'île Roubaud quatre fois elle a réussi avec moi. Une fois entre autres, je tenais d'une main les deux d'Eusapia ; je lève mon autre main en l'air, très haut, alors cette main qui me prend deux doigts, les tire avec force, et après les avoir tirés, me donne sur le dos de cette main, une tape assez forte pour que tout le monde entende²⁹.

« Et cependant, poursuit Ch. Richet, ce n'est pas seulement moi qui ai été ainsi touché par une main distincte, alors que je tenais les deux mains d'Eusapia.

Le 9 juillet, Ochorowicz est touché dans le dos par une main bien distincte, alors qu'il tenait les deux mains d'Eusapia !

Le 21 juillet, Lodge, tenant les deux mains d'Eusapia, est touché distinctement par une main à l'épaule. Le 26 juillet, pendant que je tenais les deux mains d'Eusapia, je suis touché par une grande main qui se promène sur ma tête ».

Toutes ces citations ont rapport à une série d'expériences faites à Carqueranne et à l'île Roubaud par M. Charles Richet qui y consacrait ses vacances de 1894. Furent présents : M. et Mme Sigdwick, M. et Mme O. Lodge, M. J. Ochorowicz, M. F. Myers, le baron de Schrenck Notzing (de Munich) et le Dr Segard, médecin principal de la Marine.

Et pour conclure, voici le dernier mot de Charles Richet : « Ce qui rend cette sorte d'expériences très instructive, et à mon sens absolument décisive, c'est qu'il faut admettre ou une hallucination tactile, ce qui me paraît absurde, ou une mauvaise plaisanterie de la part d'un des assistants, ce qui est impossible à admettre ; ou enfin, et c'est la conclusion à laquelle j'arrive, quelque chose comme la matérialisation d'une main vivante, conclusion que j'admets en désespoir de cause et à laquelle je ne me résigne pas sans douleur³⁰ ».

Pourquoi cette douleur ?

Ah ! C'est que M. Richet l'a déclaré en commençant, pour lui ces faits sont absurdes.

Eh bien non... ! Ces faits ne sont pas absurdes, ils prouvent une fois de plus que nous avons un corps fluide qui dépend à la fois de l'esprit et de la matière. Ces expériences sont instructives, elles offrent une base à l'étude de la physiologie animique.

Chaque chose viendra en son temps. Pour aujourd'hui, il n'est pas un homme, tant soit peu au courant des faits, qui puisse nier la formation de membres matérialisés en dehors des organes du médium. Les savants ont vu les résultats que nous avons obtenus avec de patients efforts. Mais, après avoir vu, il fallait expérimenter. On n'y a pas manqué. On s'est dit que, puisque ces mains, que nous avons montrées aux plus sceptiques, avaient une apparence d'objectivité, on pourrait, peut-être, conserver des preuves de cette objectivité en obtenant des empreintes, des photographies, des moulages, et on en a obtenu.

²⁹ V. *L'extériorisation de la Motricité*, p. 183 à 188.

³⁰ V. *L'extériorisation de la Motricité*, p. 186.

Mais c'est un travail qui ne peut s'effectuer qu'au moyen d'une longue préparation. L'observation exige une longue patience, le phénomène ne se développe pas du premier coup, il y a trois facteurs dans sa production : le médium, les assistants et la force occulte. Leur coopération ne peut être réalisée qu'après de longues séances tenues dans l'intimité et lorsqu'on a su apprivoiser les forces.

Les nouveaux venus, qui demandent qu'on les invite à la première occasion, verront peut-être quelque chose ; ils n'obtiendront pas les grandes preuves expérimentales en moins de temps qu'il n'en a fallu aux W. Crookes, aux Ch. Richet et aux Lombroso pour se faire une certitude. La valeur morale et scientifique des expérimentateurs peut seule garantir la valeur des expériences ; la matérialisation d'une main n'est pas une fonction mécanique et, seuls, ceux qui se sont attiré les bonnes grâces du médium et, ne craignons pas de le dire, de la force occulte, obtiendront la permission de la saisir et d'y employer des appareils de contrôle.

Il a paru, tout d'abord, que le contrôle le plus délicat à proposer, en face de matérialisations si fugitives, serait de demander qu'une main laissât son empreinte dans la fleur de farine ou le noir de fumée. Ce témoignage, ajouté à celui de la vue et du toucher, devait répondre à l'hypothèse, autrefois invoquée, de l'hallucination des assistants. Zoellner fit cette expérience avec le médium Slade, quand celui-ci vint à Leipzig, en 1877³¹.

Un essai pour avoir des marques de pied réussit, sans le toucher de Slade, quoique le médium eût déclaré que la chose lui semblait impossible : M. Zoellner mit des feuilles de papier préparées avec du noir de lampe, à l'intérieur d'une ardoise pliante, et plaça l'ardoise sur ses genoux, afin de la tenir sous sa vue. Cinq minutes après, dans une chambre bien éclairée, toutes les mains étant sur la table, M. Zoellner remarqua qu'il avait senti à deux reprises, une pression sur l'ardoise déposée sur ses genoux. Trois coups dans la table ayant annoncé que tout était fini, on ouvrit l'ardoise et deux empreintes, l'une d'un pied droit, l'autre d'un pied gauche, furent trouvées sur le papier disposé de chaque côté de l'ardoise.

Mes lecteurs peuvent juger, dit M. Zoellner, qu'il m'est impossible, après avoir été témoin de ces faits, de considérer Slade comme un imposteur ou un prestidigitateur (Eug. Nus, p. 338).

L'idée première de mouler des formes matérialisées avait appartenu à M. Denton, professeur de géologie, alors bien connu en Amérique, et mort en 1883. Son médium avait été Mme Hardy. Tout ce chapitre d'Aksakoff (p. 127 à 172) doit être étudié en entier, il contient tout l'historique de la question.

Mais l'histoire se continue, ou plutôt elle se recommence, tous les savants modernes ont pu obtenir quelqu'un de ces moulages qui fournissent des preuves si positives et si concluantes du phénomène de la matérialisation.

En 1889, le Dr espagnol Manuel Otéro Acévedo, *cuirassé d'incrédulité*, vint à Naples tout exprès pour examiner Eusapia, il avait demandé une empreinte dans l'argile : le rapport, cette fois, se trouve dans l'ouvrage de M. de Rochas³².

Pendant que la table répondait typtologiquement et *en pleine lumière*, Eusapia, suggérée tout à coup, dit à Otéro. *Prends ce vase plein d'argile, mets-le en face de moi sur cette chaise et indique l'endroit où tu veux que le phénomène se produise.* L'argile fut mise à deux mètres environ d'elle, bien examinée par M. Otéro, qui la couvrit de son mouchoir blanc et indiqua l'endroit. Nous regardions tous Eusapia qui, poussant le bras droit convulsivement, tourna la main dans cette direction et étendit trois doigts, leur imprimant un mouvement indéfinissable en disant : *c'est fait !*

Ayant enlevé le mouchoir, nous trouvâmes l'empreinte de trois doigts, au point précis indiqué par le professeur Otéro.

³¹ Eugène Nus, *Choses de l'autre monde*, p. 336.

³² De Rochas, *Extériorisation de la Motricité*, p. 12. Communication de Chiaïa.

A cette preuve évidente, palpable, écrasante, d'une puissance surnaturelle, d'une force fluide invisible qui émane de cette femme, qui se dégage de tous ses pores et de ses doigts de magicienne, mais qui est soumise à une volonté étrangère à notre humanité, le professeur Otéro, M. Tassi et l'ingénieur Agri, se regardèrent stupéfaits, remercièrent respectueusement l'invisible John qui répondit à l'instant en saluant par quatre coups très forts dans la table restée au milieu de la chambre. Ainsi se termina cette séance.

Un autre sceptique, le Dr Vizani Scozzi, de Florence, obtint un moulage analogue. Dans la terre à modeler, le chevalier Chiaïa a obtenu toute une série d'empreintes ; dans l'œuvre de M. de Rochas on en trouvera de nombreux spécimens ; Ochorowicz lui-même obtint une épreuve dans des conditions où le contrôle était certain.

Enfin, comme on ne saurait trop multiplier les témoignages, nous citerons encore les séances de Montfort l'Amaury dont on trouvera l'historique dans l'ouvrage de M. G. de Fontenay³³, à la fin desquelles une empreinte magnifique fut obtenue, sur du mastic de vitrier.

Je ne m'occupe pas ici des détracteurs qui prétendent que l'opération n'est pas plus difficile que de faire une omelette dans un chapeau ; puisque la rigueur du contrôle ne saurait être comprise de leur faible cervelle, on ne leur fera jamais entendre que le prestidigitateur ne réussirait pas son omelette dans les mêmes conditions de surveillance absolue.

Mais on pourrait supposer que le médium a réussi à allonger sa main, à appuyer sa tête dans la pâte préparée à cet effet. Eh bien, cette supposition, si naturelle pour qui n'a jamais réfléchi aux conditions qu'exige un moulage, n'a pas la moindre vraisemblance pour elle. Que ce soit du mastic ou de la terre glaise qui soient préparés dans un plateau, la pénétration d'une forme exige une pression considérable, que les chairs ne peuvent pas supporter sans déformation. Une tête, enfoncée dans du mastic, montrerait des lèvres écrasées, un nez tordu ou épaté..., etc. Un moulage ne peut être obtenu que par le procédé du mouleur.

Pour les mains, l'expérience est facile à faire ; en enfonçant son poing dans le mastic, on n'arrive à aucun résultat semblable à ceux qu'on obtient avec Eusapia ; avec elle, j'ai obtenu, moi-même le moulage d'un poing fermé et un très habile mouleur de la rue Racine m'a déclaré qu'il lui était impossible de comprendre comment on avait pu faire cette empreinte. Il faut pour cela que le membre fluide après un maximum d'énergie, se dégage du moule en fondant, pour pouvoir se dégager sans entraîner le mastic. C'est pourquoi, aussi, on a imaginé le moule de paraffine qui, sous forme d'un gant fragile, permet d'obtenir un moulage unique, mais défiant l'imitation.

Aksakoff a publié le rapport concluant d'un sculpteur chargé d'expertiser ces pièces, la même expertise fut faite avec Eusapia. Le chevalier Chiaïa s'étant fait aider par l'éminent sculpteur Giuseppe Ronda, celui-ci constata l'impossibilité d'obtenir de pareils spécimens par le procédé direct et devint un spirite convaincu.

Nous l'avons déjà dit, l'opération, même dans la glaise, n'est pas si simple que pourraient le croire les profanes. On ne dessine pas une forme dans la glaise, comme on imprime un timbre humide sur du papier. Cela a été constaté par M. de Rochas qui, à la suite de son rapport sur les séances de Naples en 1895, écrit textuellement : Pour répondre aux doutes qui surgissaient dans son esprit, l'auteur voulut demander conseil à des personnes qui lui donnaient les meilleures garanties de compétence et de capacité. Un jeune et éminent artiste, M. Georges Kiewerk, peintre et sculpteur, à Florence, fit inutilement dans son atelier une série d'expériences pour reproduire dans la glaise ces empreintes.

Une expérience faite par M. Crookes tend à démontrer que l'organe fluide ne correspond pas toujours exactement à celui du médium, mais que la main, ainsi formée, peut emprunter sa substance d'occasion à d'autres parties du corps.

³³ G. de Fontenay. *A propos d'Eusapia Paladino* (Société d'éditions scientifiques. Paris, 1898).

M. Crookes mit une petite quantité de couleur d'aniline sur la surface du mercure qui avait été préparé pour l'expérience. L'aniline est un colorant puissant, aussi les doigts de M. Crookes en conservèrent-ils longtemps les traces. Katie King plongeait ses doigts dans la couleur et cependant les doigts du médium ne se sont pas trouvés tachés. Des traces d'aniline se trouvaient, par contre, sur son bras.

Je crois que ces épreuves n'ont jamais pu se faire en bonne lumière, l'obscurité semble indispensable à la concrétion solide des membres fluidiques ; mais n'oublions pas qu'à défaut d'une observation directe, on a pu mettre en lumière et surveiller efficacement les pieds ou les mains du médium de façon à s'assurer que l'empreinte a bien été obtenue en dehors de toute intervention frauduleuse.

Plus récemment, les expérimentateurs ont imaginé des appareils de contrôle et des dispositifs extraordinaires, cela n'a pas empêché les phénomènes, mais comme conviction exercée sur eux, rien n'a valu l'observation directe. Nous lisons dans *les Annales des Sciences Psychiques* de 1907 un compte rendu de M. Barzini, journaliste italien, rédacteur au *Corriere della sera*, qui, à différentes reprises, est parvenu à saisir au vol les mains mystérieuses qui le touchaient. Il écrit (p. 154) :

L'impression que j'en ai rapportée a été bien curieuse ; ces mains ne se sont pas échappées, elles se sont pour ainsi dire dissoutes. Elles me manquèrent entre les mains comme un dégonflement. On aurait dit des mains qui se ramollissaient et se dissolvaient très rapidement après avoir eu un maximum d'énergie et une apparence absolument vitale au moment d'exécuter un acte.

Plus loin il écrit encore :

Une mandoline, qui avait été posée sur le lit, dans le cabinet, après avoir fait entendre quelques sons à distance, vient sur la table, où *absolument isolée*, elle commença à jouer. *Elle est sous les yeux des assistants parfaitement visibles*³⁴. On touche tout autour pour mieux s'assurer de son isolement. Eusapia est tenue par les mains, dont l'une est posée sur les bords de la table, l'autre sur un de ses genoux, et la mandoline continue à jouer. Rien de mélodieux, bien entendu, mais les cordes vibrent avec force nettement. Les expérimentateurs placent leurs mains à quelques centimètres au-dessus des cordes, et sentent celles-ci vibrer plus que jamais. Le professeur Morselli saisit avec la main gauche le manche de la mandoline et l'instrument poursuit tranquillement ses arpèges à intermittences en les reprenant chaque fois que les expérimentateurs en expriment le désir. Mais chaque son correspond parfaitement à un mouvement des doigts du médium qui fait à distance le geste de jouer et qui finit par aller pincer les dernières notes sur le front du professeur Morselli. Inutile de rappeler que la mandoline n'appartient pas à Eusapia, qu'elle a été achetée par les expérimentateurs – et que, dit M. Barzini, c'est un modeste instrument incapable de tromperie.

Toujours dans *les Annales des Sciences Psychiques*, nous lisons (n° de mars 1907, p. 212) le compte rendu d'une séance tenue sous la direction du professeur Lombroso, - M. Mucchi, collaborateur de la Stampa, parle assez longuement des précautions qui ont été prises pour déjouer toute tentative de fraude. D'ailleurs, ajoute-t-il, aucun des phénomènes les plus importants qui se sont produits ne pourrait donner lieu au moindre soupçon de truc. Ils sont tous de telle nature, qu'on ne pourrait pas les limiter même par la plus habile prestidigitation.

...L'un des assistants est prié de prendre une mandoline qui se trouvait dans la chambre et de la placer sur la table laissée vide par la glaise. Ce monsieur rencontre à son tour l'hostilité des mystérieuses mains qui voudraient et qui ne voudraient pas le laisser entrer ; une fois qu'il l'a saisie, il craint de se la voir dérober et la place rapidement sur la table inférieure, avec les cordes tournées en bas.

³⁴ Nous soulignons parce que tous les expérimentateurs qui y mettent de la patience et de la ténacité, arrivent à obtenir les phénomènes en bonne lumière et les négateurs répètent toujours que les faits se passent en pleine obscurité. Ils répètent cela, toujours et quand même, comme des perroquets.

La mandoline ne tarde pas à être levée de là inexplicablement et portée sur la table des expériences, où à *la vue de tout le monde, elle joue toute seule*, d'abord une corde à la fois, d'un son net, produit comme par un pincement d'un ongle ; ensuite avec toutes les cordes comme si on faisait courir un doigt sur elles. L'un de nous est prié de jouer de la mandoline sur les doigts d'Eusapia ; à chaque attouchement correspond le son d'une corde, et si le geste est mal fait, le son sort incomplet et strident. Ensuite une main qui se matérialise tout à coup, saisit l'instrument par le manche et le place sur l'épaule du joueur, et là, sous son nez, les cordes s'agitent et raclent, pendant que la main s'est de nouveau dissoute et a disparu.

Annales, juillet 1907. – Du Dr J. Venzano. Je réussis moi-même à saisir une main pendant une séance chez M. Avellino, au mois de juin 1901. C'était une main plutôt large, réunissant tous les caractères d'une main masculine. Donc je l'étreignis intentionnellement avec force dans le but de la retenir le plus possible dans la mienne. Après quelque temps, bien que je n'eusse pas cessé d'augmenter mon étreinte pour ne pas lâcher prise, la main se retira librement de la mienne à un moment donné, comme si ses dimensions avaient été subitement diminuées.

Nous pensons que la matérialisation de mains est à présent prouvée. Faut-il maintenant répondre aux objections ? – Je ne le crois pas nécessaire parce que les objections sont inépuisables et que leurs auteurs montrent dans leur parti-pris évident une ignorance absolue des conditions de contrôle. Les comptes rendus des expérimentateurs ont déjà répondu à toutes les objections.

Comment répondre, d'ailleurs, à des négateurs qui répètent éternellement la même chose, à la façon du perroquet et qui ne répliquent jamais aux remarques très simples qu'on leur oppose. Telle celle-ci que leur faisait déjà W. Crookes il y a une quarantaine d'années.

« Je ne puis guère indiquer ici que quelques-uns des faits les plus saillants, qui tous, qu'on veuille bien s'en souvenir, ont eu lieu dans des conditions telles que toute supercherie était rendue impossible. Attribuer ces résultats à la fraude est absurde, car je rappellerai encore à mes lecteurs que ce que je rapporte ici ne s'est pas accompli dans la maison d'un médium, mais dans ma propre maison, où il a été tout à fait impossible de rien préparer d'avance. Un médium circulant dans ma salle à manger ne pouvait pas, quand j'étais assis dans une autre partie de la chambre, avec plusieurs personnes qui l'observaient attentivement, faire jouer par fraude un accordéon que je tenais dans mes propres mains, les touches en bas, ou faire flotter ce même accordéon çà et là dans la chambre, en jouant pendant tout le temps. Il ne pouvait pas apporter avec lui un appareil pour agiter les rideaux des fenêtres, ou élever des jalousies vénitienes jusqu'à huit pieds de hauteur ; faire un nœud à un mouchoir et le mettre dans un coin éloigné de la chambre ; faire résonner des notes à distance sur un piano ; faire voler un porte-cartes par l'appartement ; soulever une carafe, un verre à pied, au dessus de la table ; faire dresser sur un des bouts un collier de corail ; faire mouvoir un éventail et éventer la compagnie ; ou bien mettre en mouvement un pendule enfermé dans une vitrine solidement scellée au mur³⁵ ».

Il est curieux de rapprocher, de ce témoignage, la réponse que, à quarante années de distance, fait aujourd'hui le professeur Morselli :

M. Barzini et moi nous n'avons pas trouvé qu'il fût bien difficile de tenir et de surveiller les mains et les pieds de cette femme ; après un peu d'exercices, on parvient à contenir les quatre extrémités sans les laisser échapper ; en même temps on surveille la tête (presque toujours visible) et on fait attention aux phénomènes. Toutes les personnes ne réussissent pas dans ce multiple travail musculaire, tactile et intellectuel ; mais je suis sûr que, chaque fois que j'ai été chargé du contrôle, Eusapia n'a jamais fait, hormis un ou deux essais naïfs, le fameux truc de la substitution de la main (par lequel, d'ailleurs, on n'expliquerait même pas la vingtième

³⁵ *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme* par William Crookes, p. 159, traduit de l'anglais par J. Alidel – Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

partie des phénomènes paladiniens !) ; elle n'a d'ailleurs pas pu me caresser le front, me tirer les moustaches, ou jouer d'une trompette en se servant de ses pieds, ainsi que quelques critiques l'ont absurdement imaginé !

Du reste aussi, le contrôle dont on se sert dans les séances spirites est quelque peu ridicule : il fatigue ceux qui l'exécutent et empêche certainement Eusapia de donner des manifestations spontanées et nouvelles qui seraient très remarquables de sa médiumnité. Les phénomènes de matérialisation les plus extraordinaires je voudrais les avoir avec le médium en liberté. Je les ai eus, et bien étonnants, alors qu'Eusapia était liée sur un petit lit ; mais qui sait quelle énergie elle pourrait extérioriser si on la faisait à l'automatisme de sa subconscience.

Toute modification la technique habituelle pourra être un frein contre la fraude, soit, mais elle est aussi un empêchement et parfois un arrêt complet des phénomènes médianimiques.

Voilà, je crois, bien établi, en temps que fait, la réalité des formes matérialisées, nous allons maintenant parler des matérialisations complètes, ce sera l'objet du chapitre suivant.

Chapitre VIII – Les matérialisations complètes

La plus grande des hallucinations
c'est de croire que l'on connaît
toutes les lois de la nature.
Eugène Nus

Nous allons maintenant citer les rapports de quelques expérimentateurs sur la production, en séances contrôlées, de matérialisations complètes. Nous venons d'entendre le professeur Morselli affirmant avoir vu ces grands phénomènes, alors qu'Eusapia était liée sur un petit lit. Comme son témoignage est particulièrement précieux nous avons recherché le rapport d'une des séances auxquelles il fait allusion et nous l'avons trouvé dans l'ancienne *Revue des Etudes Psychiques*, septembre 1902, dirigée, à cette époque, par M. C. de Vesme. On était alors aux beaux jours de la médiumnité d'Eusapia Paladino, dont la force a décliné depuis. *Séances d'Eusapia à Gênes en 1902*. Compte rendu abrégé du Dr J. Venzano, de Gênes.

A vingt centimètres environ du cabinet on mit une table en bois blanc, rectangulaire, pas trop grande ; à moins d'un mètre d'elle on disposa un double rang de chaises. Un piano placé en sens diagonal se trouvait dans un coin de la chambre. La pièce était vivement éclairée par une suspension à gaz, bec Auer.

Avant de commencer la séance, l'on contrôla rigoureusement Mme Paladino, le médium. Elle fut dépouillée, en notre présence, d'une partie de ses vêtements. Le contrôle plus intime, sans aucune restriction, a été exécuté par Mmes Avellino et Montaldo, dans une chambre à côté où le médium se déshabilla complètement.

Le médium se rhabilla donc, en présence des deux dames, qui ne la quittèrent pas un instant et l'accompagnèrent directement dans la salle des expériences.

La séance commença à dix heures et demie.

Mme Paladino s'assit à l'un des bouts de la table ; elle avait à sa droite le professeur Morselli, à sa gauche Bozzano ; chacun d'eux posait une main et un pied sur une main et un pied du médium.

Presque aussitôt, la table se mit en mouvement. Le médium invita le Dr Morselli à placer le bras et la main qui lui restaient libres sur ses genoux pour en constater l'immobilité. La table se souleva de plus de quarante centimètres en restant suspendue en l'air presque une minute. Il faut remarquer que, pendant la lévitation, les mains des assistants étaient toutes soulevées ; seulement la main droite du médium, jointe à la main gauche de M. Morselli, touchait à peine la surface de la table, tandis que sa main gauche, libre, était elle aussi, soulevée en haut. Il y eut bientôt après, une deuxième lévitation de même durée.

Presque aussitôt, Eusapia se leva, souleva les rideaux du cabinet et se coucha à la renverse sur le lit, aux barres duquel le professeur Morselli et M. Avellino la ficelèrent fortement. Ils fixèrent les poulx aux deux barres en fer de côté, au moyen d'une corde, avec nombre de nœuds ; ils passèrent ensuite un double tour de corde à la ceinture du médium, en assurant encore par plusieurs nœuds les bouts de la ficelle aux barres du lit. On baissa la lumière de la lampe, mais si peu que l'on pouvait encore lire, ainsi que le fit remarquer le professeur Morselli, les plus petits caractères d'un journal.

Après un quart d'heure environ, la table qui était à un mètre de nous, et à vingt centimètres du cabinet, entra toute seule en mouvement. D'abord elle se souleva sur deux pieds, en frappant plusieurs coups. Quelque temps après, les rideaux s'agitèrent, comme s'ils avaient été

déplacés par deux mains, et il se forma dans la partie supérieure une large ouverture, dans laquelle nous pûmes tous observer une figure de jeune femme, dont la tête et la partie du corps qui étaient visibles se trouvaient entourées par des draps d'une blancheur parfaite. La tête paraissait enveloppée par plusieurs bandes circulaires de ce tissu, ce qui fait qu'on n'apercevait qu'une petite portion ovale de la figure, une portion suffisante pourtant, pour que l'on pût y remarquer exactement les yeux, le nez, la bouche et la partie supérieure du menton. L'apparition resta visible pour tous presque pendant une minute. Comme M. Bozzano avait fait remarquer que l'on ne voyait qu'une partie du visage, on aperçut les pointes des doigts et deux mains qui écartèrent le tissu des deux côtés, en rendant les contours plus nets et plus complets. Avant de disparaître, la figure courba la tête pour nous saluer, et elle nous envoya un baiser dont le son a été parfaitement entendu par tout le monde.

Après quelques minutes de repos, la table recommença ses mouvements automatiques. Alors les rideaux s'écartèrent derechef, comme s'ils avaient été ouverts à l'intérieur par deux mains, et il en résulta un ample espace libre à travers lequel se présenta une figure d'homme, avec une grosse tête et de fortes épaules, entouré, lui aussi, par des tissus blancs. La tête était enveloppée de telle façon, qu'à travers ce tissu léger, on pouvait entrevoir le teint rosé du visage, les reliefs du nez, des zygomés et du menton. MM. Bozzano et Morselli déclarent avoir remarqué aussi la barbe épaisse au menton. Cette figure d'homme resta visible pendant une minute au moins. Elle se pencha plusieurs fois vers nous, et, avant de se retirer, elle nous envoya plusieurs baisers, sonores, accompagnés par des mouvements expressifs de la tête.

Quand les rideaux se furent refermés, on entendit battre des mains à l'intérieur du cabinet.

A ce moment nous entendîmes la voix d'Eusapia qui, d'un ton plaintif, appelait le professeur Morselli. Celui-ci se rendit dans le cabinet et la trouva dans la même position dans laquelle elle avait été ligotée. Le médium, entrancé, avec des signes évidents de souffrance, se plaignait d'avoir les poulx excessivement serrés. Le professeur lui délivra alors les poulx avec beaucoup de peine, étant donné le nombre et la complication des nœuds. Mme Paladino ne resta donc liée que par les pieds et le buste.

M. Bozzano fit remarquer que le professeur se trouvant justement au-dessous de la lampe, était obligé en regardant vers le cabinet médianimique, de se garantir avec la main de la lumière excessive qui venait d'en haut. Alors il pria M. Avellino de vouloir bien céder sa place au professeur. C'est ce qu'on fit, le Dr Morselli occupa donc la chaise marquée dans le diagramme par le n°5 et M. Avellino.

Quand tout le monde fut à sa place, on put observer presque aussitôt que le couvercle du piano se levait et s'abaissait automatiquement, en produisant un certain bruit. Presque en même temps, nous vîmes apparaître hors du rideau, à droite, une figure de jeune femme assez ressemblante à celle dont nous avons parlé plus haut. L'apparition pendant la tête en avant, à plusieurs reprises, en l'inclinant, comme pour saluer. Ensuite elle se retira. A cette occasion, nous fûmes tous frappés par un fait nouveau, assez important pour les lecteurs qui (*more solito*) n'hésiteraient pas à nous taxer d'hallucination. Nous constatâmes donc que la figure en question, en se penchant en avant de façon à rester à une certaine distance de la muraille, illuminée par la lumière du gaz, projetait son ombre sur la muraille, et que cette ombre suivait tous les mouvements de ce corps qui était évidemment matérialisé.

En attendant, le professeur Morselli, sur la demande d'Eusapia, dont la voix faible et plaintive nous parvenait de l'intérieur du cabinet, se rendit avec une chaise tout près du piano.

Quelques instants après, une nouvelle figure de femme parut de ce même côté du cabinet médianimique où nous avons vu apparaître la figure précédente. Seulement, si cette nouvelle apparition offrait quelque analogie avec l'autre, il y avait pourtant entre elles quelques points de dissemblance. Le nombre de tours de bandes blanches enveloppant la tête était tout à fait extraordinaire ; leurs bords antérieurs faisaient saillie de telle façon que le visage y apparaissait comme enfoncé. Le tronc de la forme matérialisée était entouré par un nombre

tout aussi grand de tours de bandes ; on aurait dit le bandage des momies égyptiennes. La forme matérialisée se trouvait si près de nous, que nous avons même pu conjecturer avec une certaine exactitude sur la nature du tissu. Il nous sembla bien plus épais que la gaze ordinaire ; moins épais pourtant que la batiste. La figure se pencha en avant, en appuyant le coude sur la planche supérieure du piano. Là encore nous fûmes à même d'observer un fait fort curieux. L'avant-bras que nous voyions était évidemment un moignon, puisque la manche retombait, pour trente centimètres au moins, sur le devant du piano jusqu'au couvercle du clavier. L'apparition agitait en haut, à plusieurs reprises, ce membre partiellement formé, en projetant sur la paroi son ombre, qui en suivait sans cesse les mouvements.

La femme aux bandes blanches était à peine rentrée dans le cabinet, que nous entendîmes de nouveau les plaintes de Mme Paladino qui, avec une insistance redoublée, priait le professeur Morselli de la délivrer des liens qui la serraient trop fort.

Nous avons à peine repris nos places, que les rideaux s'ouvrirent à une certaine hauteur du sol et que nous vîmes paraître, à travers un espace large, ovale, une figure de femme qui tenait en ses bras un petit enfant, presque en faisant mine de le bercer. Cette femme qui paraissait âgée de quarante ans, était coiffée d'un bonnet blanc, garni de broderie de la même couleur ; la coiffure, tout en cachant les cheveux, laissait apercevoir les traits d'un visage large, au front élevé. La partie restante du corps qui n'était pas cachée par les rideaux était couverte de draps blancs. Quant à l'enfant, à ce que l'on pouvait arguer du développement de la tête et du corps, il pouvait être âgé de trois ans. La petite tête était découverte avec des cheveux très courts ; elle se trouvait à un niveau quelque peu supérieur à celui de la tête de la femme. Le corps de l'enfant paraissait enveloppé de langes, composés eux aussi d'un tissu léger et très blanc. Le regard de la femme était tourné en haut, avec une attitude d'amour pour l'enfant, qui tenait la tête un peu courbée vers elle.

L'apparition dura plus d'une minute. Nous nous levâmes tous debout en nous approchant, ce qui nous permit d'en suivre les moindres mouvements. Avant que le rideau se rabattit, la tête de la femme se porta quelque peu en avant, pendant que celle du bébé, en s'inclinant à différentes reprises de droite à gauche, posa sur le visage de la femme plusieurs baisers, dont le timbre enfantin parvint à nos oreilles d'une manière très nette.

Tel est le compte rendu rigoureusement exact d'une séance dont l'importance se conçoit aisément. En effet, les phénomènes s'y sont déroulés dans des conditions de contrôle qui détruisent absolument les objections des adversaires. Les manifestations eurent lieu en pleine lumière, dans un milieu choisi, contrôlé et sévèrement apprêté par nous. Le médium a été soumis à un système d'investigations aussi complet qu'on pouvait le désirer.

Dans le cabinet, le médium était ligoté de manière à défier la critique la plus rigoureuse..., etc.

Dr V. Venzano

Telle est la physionomie ordinaire d'une séance expérimentale, avec Eusapia, lorsqu'elle était en pleine possession de sa médiumnalité. Naturellement, l'aspect des phénomènes change avec les expérimentateurs, puisque le phénomène n'est pas mécanique et que chaque expérimentateur a ses idées particulières et propose des conditions différentes en imaginant de nouveaux dispositifs.

Eusapia aura eu le mérite d'avoir triomphé de l'incrédulité des savants et d'avoir permis de faire la preuve objective de la réalité des manifestations de l'animisme. Peut-être vaut-il mieux que l'on ait fait d'abord ce premier pas.

Pour aborder le spiritisme et obtenir la présence de véritables entités, il ne suffit pas de pratiquer la méthode de contrôle qui nécessairement tue ou paralyse la manifestation ; il faut entrer, tant soit peu, dans la voie mystique. Les personnages susceptibles d'identification ne sont pas assez consistants pour pouvoir résister à ceux qui les repoussent de toute la force de

leur scepticisme. Ceux-ci répondent à un appel. Cette question complexe nous entraînerait à une controverse qui n'a pas, ici, sa place.

Nous voulons seulement citer un extrait du journal du Ven, archidiacre Colley, qui fera mieux comprendre ce que doit être une expérience spirite³⁶.

... Je dirai une fois pour toutes que l'apparition de nos amis psychiques avait lieu de la manière suivante :

Je me tenais habituellement à côté du médium entransé, en le soutenant de mon bras gauche, de telle manière que j'étais dans les meilleures conditions possibles pour observer ce qui se passait.

Quand nous attendions une matérialisation (et parfois tout à coup, lorsqu'il n'y avait aucune attente du grand enfantement psychique), on voyait s'élever comme de l'ouverture d'une chaudière, à travers l'habit noir du médium, un peu au-dessous de son sein gauche, un filament vaporeux, qui restait à peine visible, tant qu'il n'était qu'à un pouce ou deux du corps de notre ami. Alors ce filament constituait peu à peu une espèce de nuage, d'où sortaient nos visiteurs psychiques, en se servant apparemment de cette vapeur fluïdique pour former les amples habillements blancs dont ils étaient entourés...

... Durant cette séance notre ami, que nous appelions Samuel – se dégagea du côté de son ami, en devenant un être objectivement robuste et séparé, le médium était en transe, le corps abandonné contre le mien, sous le contrôle d'une intelligence que nous connaissions bien sous le nom de « Lily ».

M. A..., exprima son vif désir que si la chose pouvait se faire sans danger, la forme matérialisée avec le concours de « Lily » réveillât le médium, afin que celui-ci pût voir cette merveille : l'existence anormale de son ancien compagnon d'école et confrère en ministère, qui se trouvait en chair et en os comme vivant au milieu de nous.

Pour ne pas effrayer le médium, qui était d'une nature très timide, nous l'avons éveillé en prenant maintes précautions. La scène qui suivit peut être mieux imaginée que décrite. Notre ami paraissait d'abord comme hébété, puis étonné ; il interrogea du regard l'esprit matérialisé et, sautant du canapé sur lequel nous l'avions placé quand Lily avait cessé de le contrôler, il se précipitait vers son camarade d'antan tout en s'écriant : - Mais c'est Sam... ! je déclare que c'est Sam. Ce furent alors des serremments de mains, des salutations fraternelles entre ces deux amis, le médium était en proie à une joie d'enfant ; notre ébahissement étant sans bornes devant cet étonnant spectacle de puissance spirite... Quand les deux amis voulurent parler en même temps l'un que l'autre, il y eut un silence momentané et ni l'un ni l'autre ne parut capable d'articuler le moindre son ; c'était comme si l'haleine du médium avait été nécessaire à Samuel quand ce dernier voulut parler ; ainsi la voix de Samuel cessait de se faire entendre dès que le médium se mettait à parler³⁷.

Pendant quelque temps la forme matérialisée de Samuel resta et parla avec nous, tout en se promenant joyeusement avec son ami, autour de la chambre et en faisant maintes choses dont je ne peux pas parler à présent. Enfin (obéissant, sans doute à certaines lois dont nous ne comprenons rien), à contrecœur, Samuel se retira et fut de nouveau absorbé dans le corps du médium.

L'archidiacre ajoute :

³⁶ Voir *Annales des sciences psychiques*, année 1906, p. 26. Consulter aussi : *Revue scientifique et morale du spiritisme*, année 1906, p. 659.

³⁷ Durant la matérialisation, le médium n'a plus la possession normale de son corps physique. D'autre part l'entité, qui lui emprunte les éléments de son incorporation, ne possède plus sa conscience de l'au-delà. Cette double anomalie fait que tout effort dépensé d'un côté correspond à un affaiblissement de l'autre.

Pour être l'archevêque de Canterbury, je ne retrancherais pas un seul mot de ce que j'ai écrit des choses vues et rapportées pour la première fois il y a de longues années et que j'ai méditées en silence pendant vingt-huit ans.

Je ne suis pas étonné de l'incrédulité des ignorants en ce qui concerne ces étonnantes merveilles, car, même aujourd'hui et après toute ma grande expérience, les choses que j'ai vues et que j'ai rappelées sont si extraordinaires que, si une cessation de ces inexplicables phénomènes avait lieu et le progrès de ces choses miraculeuses était arrêté, et s'il ne se produisait plus de preuves de la réalité de ce que je sais être vrai, alors l'avenir me trouverait probablement dans le doute de ce dont je suis pourtant si sûr encore à présent ; oui, je cesserais peut-être même de croire à ces choses dont j'affirme la vérité, en engageant ma parole de clergyman, et pour lesquelles j'ai mis en péril ma position ecclésiastique et mon avenir professionnel.

L'archidiacre ajoutait que ces extraordinaires phénomènes n'étaient nullement dus au hasard ni obtenus sans préparation. La discipline de jeûne pendant toute l'année était imposée aux membres du cercle ; les phénomènes reçus étaient, dit-il, les récompenses de notre ascétisme et de notre abstinence d'anachorète et de nos simples habitudes de vie. Tous ceux qui désirent avoir les mêmes résultats doivent adopter les mêmes habitudes. Les phénomènes produits dans notre cercle auraient été impossibles sans cette condition.

Nous avons tenu à citer cet exemple pour montrer toute la distance qui sépare la séance d'étude et de contrôle expérimental de la véritable séance spirite. On s'entête à confondre ces deux choses ; aussi qu'arrive-t-il ? – C'est que, si on désire faire constater un phénomène ainsi développé il faut sacrifier à toutes les exigences. Lorsqu'on donne une séance spirite, on vous répond : – Cela n'est pas scientifique. Lorsqu'on donne une séance expérimentale, on vous répond : – Il n'y a rien là de spirite.

On croit difficilement au phénomène, on croit très facilement à la fraude. Ah ! ... La fraude. Je ne parlerai d'elle que pour vous faire remarquer que ce serait une diversion absolument inutile, puisque l'action des fraudeurs et des prestidigitateurs n'a aucun rapport avec une expertise scientifiquement conduite. D'ailleurs, comme le remarque Morselli, les sceptiques ne font que rééditer des objections auxquelles, cent fois déjà, il a été répondu victorieusement. Donc, pour le lecteur qui ne saurait se défendre contre ces suggestions faciles, nous allons rappeler l'exemple d'une matérialisation célèbre. Elle nous montre que l'incrédulité ne désarme jamais.

C'est encore de Katie King que nous allons parler ; c'est là le cas classique, contrôlé, mis en évidence autant que quelque chose peut être évident pour la faible raison humaine. C'est un cas dont les sceptiques n'aiment pas à entendre parler, ce cas les gêne, ils voudraient le passer sous silence ; n'ayant pu l'étouffer tout à fait ils le dénigrent, mais par des suppositions tellement grossières, par des affirmations tellement enfantines que le ridicule en rejaillit sur eux.

Quand un médium a résisté victorieusement à tous les contrôles, on vous dit qu'il a triché ailleurs, quelquefois, dans d'autres circonstances, etc. Cela est contestable, mais cela détourne la discussion et on s'y laisse prendre.

On oublie que c'est justement pour répondre à ces contestations qu'on avait organisé tout un système de contrôle confié à un arbitre dont tout le monde avait déclaré, d'avance, accepter le verdict.

C'est dans ces conditions, que W. Crookes, qui avait depuis de longues années étudié toute la série des phénomènes, fut constitué arbitre de la médiumnité de Florence Cook.

Vous entendrez dire, aujourd'hui encore, que le fantôme de Katie King a été saisi à pleins bras, ce qui est vrai, et que Florence Cook a ainsi été démasquée, ce qui est faux.

Un incident de ce genre est toujours exploité par des gens qui ne se doutent pas de ce qu'est la médiumnité. C'est de cette calomnie que W. Crookes devait être l'arbitre. A ce moment-là, il

était absolument ridicule de croire au phénomène, les passions étaient déchaînées, l'heure était solennelle, W. Crookes était averti, son avenir de savant pouvait y sombrer ; on comprendra qu'il devait se tenir sur ses gardes.

Voici l'histoire : un fantôme avait été saisi par un assistant, un vrai fantôme ainsi enserré ne pouvant que se dématérialiser. Ce n'était pas l'avis des sceptiques qui ne connaissaient, en ce temps-là, que les fantômes de Robert Houdin qu'une épée devait traverser ; le fantôme d'alors devait être une chose insaisissable. Celui-là donc fut saisi, il ne pouvait que se dématérialiser, et c'est ce qu'il fit. Il s'en suivit une confusion indescriptible, à la faveur de laquelle les suppositions se donnèrent un libre cours. On cria, on vociféra et, comme rien ne restait entre les bras de la personne qui avait cru saisir quelque chose, les malveillants répandirent le bruit que le médium s'était enfui à la faveur de l'obscurité. Il n'y avait qu'une chose à faire : constater l'état du médium, mais les malveillants n'ont pas de ces scrupules, ils crièrent sur les toits que le médium s'était dégagé, ce qui était une calomnie. Nous avons, sur cette séance, le témoignage d'une haute personnalité, le grand naturaliste Russel Wallace ; on peut s'est rapporter à sa narration, où il certifie que le médium fut retrouvé dans ses liens parfaitement bien scellés³⁸.

Le médium fit ce qu'il devait faire, il pensa au grand savant qui étudiait alors les faits spirites, il promit de se soumettre entièrement à son contrôle et lui demanda sa protection.

M. W. Crookes, ajoute sir R. Wallace, en ayant reçu la permission, fit ce que le Monsieur sceptique avait fait sans autorisation, il saisit l'esprit dans ses bras et constata qu'il était évidemment celui d'une femme vivante.

Pourtant cette forme-esprit n'était pas celle de Miss Cook, ni celle d'aucun être humain, attendu qu'elle apparut et disparut dans les chambres fermées et soigneusement gardées, dans la propre maison de M. Crookes, aussi aisément et complètement qu'en la demeure du médium lui-même.

Dans une première lettre adressée aux journaux spiritualistes, le savant écrivait :

Vos lecteurs, Messieurs, me connaissent et voudront bien croire, j'espère, que je n'adopterai pas précipitamment une opinion, ni que je ne leur demanderai pas d'être d'accord avec moi, d'après une preuve insuffisante... mais je leur demanderai ceci : - Que ceux qui inclinent à juger durement Mlle Cook suspendent leur jugement jusqu'à ce que j'apporte une preuve certaine qui, je le crois, sera suffisante pour résoudre la question.

En ce moment Mlle Cook se consacre exclusivement à une série de séances privées auxquelles n'assistent qu'un ou deux de mes amis et moi. Ces séances se prolongeront probablement pendant quelques mois, et j'ai la promesse que toute preuve que je désirerai me sera donnée. Ces séances n'ont pas eu lieu depuis quelques semaines mais il y en a eu assez pour me convaincre pleinement de la sincérité et de l'honnêteté parfaite de Mlle Cook, et pour me donner tout lieu de croire que les promesses que Katie m'a faites si librement seront tenues.

Maintenant tout ce que je demande, c'est que vos lecteurs ne présument pas à la hâte que toute ce qui à première vue paraît douteux implique nécessairement déception, et qu'ils veuillent bien suspendre leur jugement jusqu'à ce que je parle de nouveau de ces phénomènes. Je suis, etc....

William Crookes, 3 fév. 1874

Après avoir longuement expérimenté W. Crookes écrivit enfin :

« Je suis heureux de dire que j'ai obtenu *la preuve absolue*, dont je parlais dans la lettre ci-dessus mentionnée ».

³⁸ Russel Wallace, *les Miracles et le moderne Spiritualisme*, p. 252.

Voici d'ailleurs en quels termes il exposait les précautions prises par lui, au cours des expériences :

Durant ces six derniers mois, Mlle Cook a fait chez moi de nombreuses visites, et y est demeurée quelquefois une semaine entière. Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas à clef, pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de ma famille, et ne dormant pas seule, il y a eu manque absolu d'occasions de rien préparer, même d'un caractère moins achevé, qui fût apte à jouer le rôle de Katie King. J'ai préparé et disposé moi-même ma bibliothèque ainsi que le cabinet noir et d'habitude, après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet et, à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant la séance³⁹.

Que le lecteur veuille bien considérer que l'homme qui se porte garant de ces faits est un physicien de premier ordre, un homme aussi expérimenté que nos Pasteur et nos Berthelot, qu'il est membre de la Société Royale depuis 1856, qu'il est l'auteur de travaux célèbres touchant la Physique, la Chimie, l'Astronomie et la Photographie céleste. Inventeur ingénieux du photomètre et du microscope spectral, il découvrit le Thallium et élargit le domaine des sciences en découvrant les états radiants dont les effets sont d'une puissance si formidable sur la matière, et qui permettent la photographie à travers les corps opaques. Quel est celui qui, se souvenant de tout cela et du témoignage que je viens de citer, oserait contester que ces conditions imposent la certitude ?

Cependant tout arrive, aujourd'hui, quarante ans après les preuves données, il se trouve des critiques qui croient que Mlle Cook a pu dissimuler sa sœur dans un sac de nuit, l'introduire dans la maison ; qu'elle a pu la dérober pendant des mois aux yeux de toute la maisonnée, la coucher et la nourrir, et que, au nez et à la barbe du grand savant, qui exerçait le contrôle le plus rigoureux, elle a pu continuer une comédie grossière pendant six mois avec succès. Une pareille crédulité soulève le cœur.

Cet exposé ne serait pas complet si nous ne donnions au moins, d'après W. Crookes lui-même, le compte rendu d'une séance.

Je passe maintenant, écrit le savant⁴⁰, à la séance tenue hier soir à Hackney. Jamais Katie n'est apparue avec une aussi grande perfection ; pendant près de deux heures elle s'est promenée dans la chambre, en causant familièrement avec ceux qui étaient présents. Plusieurs fois elle prit mon bras en marchant, et l'impression ressentie par mon esprit que c'était une femme vivante qui se trouvait à mon côté, et non pas un visiteur de l'autre monde, cette impression, dis-je, fut si forte que la tentation de répéter une récente et curieuse expérience devint presque irrésistible. Pensant donc que, si je n'avais pas un esprit près de moi, il y avait tout au moins une dame, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi avait récemment fait connaître d'une manière tant soit peu prolix. Cette permission me fut gracieusement donnée, et en conséquence, j'en usai (convenablement comme tout homme bien élevé l'eût fait en cette circonstance). M. Volckman sera charmé de savoir que je puis corroborer son assertion, que le « fantôme » (qui du reste ne fit aucune résistance, était un être aussi matériel que Mlle Cook elle-même). Mais la suite montrera combien un expérimentateur a tort, quelques soignées que soient ses observations, de se hasarder à formuler une importante conclusion quand les preuves ne sont pas en quantité suffisante.

³⁹ *Nouvelles expériences sur la Force psychique*, par W. Crookes, p. 191. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

⁴⁰ *Nouvelles expériences sur la Force Psychique* par William Crookes F.R.S. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques (p. 187-190).

Katie dit alors que cette fois elle se sentait capable de se montrer en même temps que Mlle Cook. Je baissai le gaz, et ensuite avec ma lampe à phosphore, je pénétrai dans la chambre qui servait de cabinet. Mais préalablement, j'avais prié un de mes amis qui est habile sténographe, de noter toute observation que je pourrais faire pendant que je serais dans le cabinet car je connais l'importance qui s'attache aux premières impressions, et je ne voulais pas me confier à ma mémoire plus qu'il n'était nécessaire. Ses notes sont en ce moment devant moi.

J'entrai dans la chambre avec précaution ; il y faisait noir, et ce fut à tâtons que je cherchais Mlle Cook. Je la trouvai accroupie sur le plancher.

M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe, et à la lueur je vis cette jeune femme vêtue de velours noir, comme elle l'était au début de la séance et ayant toute l'apparence d'être complètement insensible. Elle ne bougea pas lorsque je pris sa main et tins la lampe tout à fait près de son visage ; mais elle continua à respirer paisiblement.

Elevant la lampe, je regardai autour de moi, et je vis Katie qui se tenait debout tout près de Mlle Cook et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante comme nous l'avions déjà vue pendant la séance. Tenant une des mains de Mlle Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie que pour pleinement me convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques minutes auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne parla pas, mais elle remua la tête en signe de reconnaissance. Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement Mlle Cook accroupie devant moi, pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante et à trois reprises différentes, je tournai ma lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. A la fin, Mlle Cook fit un léger mouvement, et aussitôt Katie me fit signe de m'en aller. Je me retirai dans une autre partie du cabinet et cessai alors de voir Katie, mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que Mlle Cook se fût éveillée et que deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière.

Nous allons maintenant passer du côté du médium. – Qu'éprouve-t-il ? Quelle est sa sensation intime ? Nous possédons un document précieux, grâce à une dame du monde, Mme d'Espérance, douée d'une remarquable médiumnité, qui a écrit une sorte d'autoscopie, laquelle nous permettra de nous rendre compte de ses sensations physiques et mentales, durant la production du phénomène de matérialisation.

Ce fut d'une façon tout à fait fortuite que cette dame découvrit la faculté qu'elle possédait. Dans une réunion intime, un soir qu'une pluie persistante empêchait des amis de rentrer chez eux, quelqu'un proposa, pour tuer le temps, d'essayer de tenir une séance. Plusieurs personnes se soumièrent à l'épreuve en entrant dans le cabinet noir ; l'une s'endormit, une autre s'effraya, enfin Mme d'Espérance vint à son tour et nous lui laissons la parole⁴¹.

Je ne voudrais pas être obligée de le confesser, mais à ce moment-là je ressentis quelque chose qui ressemblait beaucoup à la peur, et j'éprouvai le désir très vif, de courir vers la lumière, de me retrouver en compagnie des chanteurs, mais je restai assise. Je me sentais collée à ma chaise, redoutant que ce « quelque chose » me touchât, et avec la conviction que, s'il le faisait, je me mettrais à pousser des cris perçants. Tour à tour je devenais brûlante et glacée et j'aurais beaucoup donné pour me trouver de l'autre côté des rideaux. Je savais n'avoir qu'à étendre la main pour les repousser, mais j'étais la proie d'une indescriptible sensation de solitude et d'isolement, qui semblait me placer à une distance énorme des autres. Cette curieuse sensation surmontait presque mon désir d'être brave et j'étais sur le point de me précipiter hors du cabinet, lorsqu'une main, touchant mon épaule, m'obligea à reprendre la chaise que j'avais quittée.

⁴¹ *Au pays de l'ombre*, par E. d'Espérance. Leymarie, édit., rue Saint-Jacques, p. 188-189.

Cela est assez étrange ; cette pression qui dans d'autres circonstances m'aurait bouleversée outre mesure, cette pression eut l'effet de calmer ma fièvre et ma crainte.

Nombreuses furent les formes qui apparurent autour de Mme d'Espérance ; plusieurs, ayant toute l'apparence physique de personnes connues des assistants, n'avaient aucune ressemblance avec le médium, mais il arriva aussi que les formes parurent à sa complète ressemblance. Ainsi elle raconte, p. 238 :

J'obtins la permission de quitter mon siège dans le cabinet, et je m'en vis lentement et avec difficulté du côté des rideaux, là où se tenait une figure blanche. O surprise ! Je me trouvai face à face avec... moi-même ; du moins il me parut ainsi.

L'esprit matérialisé était un peu plus grand que moi et de complexion plus forte ; il avait les cheveux plus longs, les traits plus gros et les yeux plus grands ; mais en regardant ce visage, je croyais me voir dans un miroir, tant était grande la ressemblance.

L'esprit me posa les mains sur les épaules, et, me regardant attentivement, murmura : « Mignonne, ma petite ! ».

Cet esprit qui parut souvent, fut surnommé – la dame française – c'était une des rares apparitions capable de s'exprimer en paroles. L'auteur dit à son propos : « Elle était mon amie particulière, ainsi que nous le savions tous et venait pour moi, quoiqu'elle fit beaucoup moins attention à moi qu'aux autres membres de la société. Le rôle particulier que j'avais à jouer dans les séances l'empêchait peut-être de me montrer son affection, car elle put remarquer que tout ce qui occupait spécialement mon esprit, ou éveillait mon intérêt, causait un affaiblissement, une décroissance notable de son pouvoir au milieu de nous ; toujours est-il qu'elle témoignait beaucoup plus d'égards aux autres, notamment à M. F., le seul pouvant parler avec elle dans sa langue natale ».

Il est certain que l'entité se manifestant dans la substance même du médium doit éviter de se laisser reprendre cette matière qui ne lui appartient pas. A la moindre excitation, l'action inconsciente du médium tend à la revendication de ses propres cellules ; il faut donc avoir soin de laisser le médium à son assoupissement et pour cela lui épargner toute émotion. Dans quelques cas les assistants ont pu contribuer eux-mêmes à fournir une partie des éléments et, par là, soulager le médium.

Un phénomène aussi extraordinaire sera toujours difficile à expliquer, nous sommes forcés de tenir compte de l'analyse psychologique qu'a bien voulu nous donner, d'elle-même, Mme d'Espérance. Cette analyse nous montre les sensations consécutives à l'arrachement de sa substance, et, du côté psychologique, des sensations télépathiques qui prouvent sa participation à la vie du fantôme. Mais il ne faudrait pas conclure à la négation de toute participation des entités de l'Au-delà. En effet, on remarque que si la sensation appartient au médium, on a besoin de sa passivité. Le médium n'agit pas dans le fantôme, et celui-ci tend à se dissoudre dès que la volonté du médium tend à lui reprendre ses organes. Cela veut dire que le fantôme ne peut rien qu'à travers l'organe qu'il emprunte et sans lequel il n'aurait aucune existence réelle sur le plan matériel ; mais cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas maître de ses actes sur le plan mental.

De fait le médium, physiologiquement appauvri, se trouve dans une situation étrange. Il partage les sensations du fantôme puisque c'est sa substance même qui constitue la matérialité de l'apparition ; tout ce qui touche le fantôme l'impressionne et c'est bien à tort qu'on verrait là une preuve de l'identité du médium avec son fantôme. L'identité est toute matérielle, mais le mental du médium demeure indépendant.

Cette identité de matière entre les deux possesseurs rend absolument criminels les attentas que les nouveaux venus se permettent avant de s'être fait aucune idée rationnelle du phénomène. La race des incrédules ne connaît pas de milieu entre une simulation machinée de toutes pièces, ou une apparition répondant à l'idée toute mystique qu'ils se font d'une créature céleste, idée qui existe chez eux à l'état préconçu.

De même que Miss Florence Cook, notre médium fut victime d'une de ces saisies brutales.

Voici comment Mme d'Espérance raconte l'attentat :

Je ne sais pas comment la séance débuta ; j'avais vu Yolande prendre sa cruche sur l'épaule et sortir du cabinet. J'appris plus tard ce qui se passa. Ce que j'éprouvai, ce fut la sensation angoissante, horrible, d'être étouffée ou écrasée, la sensation, j'imagine, d'une poupée en caoutchouc qui serait violemment embrassée par son petit possesseur. Puis une terreur m'envahit ; une agonie de douleur m'étreignit ; il me semblait perdre l'usage de mes sens et je m'imaginai tomber dans un abîme effrayant, ne sachant rien, ne voyant rien, n'entendant rien, sauf l'écho d'un cri perçant qui semblait provenir de loin. Je me sentais tomber, et je ne savais où. J'essayai de me retenir, de me raccrocher à quelque chose, mais l'appui me manqua ; je m'évanouis et ne revins à moi que pour tressaillir d'horreur, avec le sentiment d'être frappée à mort.

Mes sens me semblaient avoir été dispersés à tous les vents, et ce n'est que petit à petit que je pus les rappeler à moi suffisamment pour comprendre ce qui était arrivé. Yolande avait été saisie, et celui qui l'avait saisie l'avait prise pour moi (*Au pays de l'ombre*, p. 244).

Il se trouve encore malheureusement des imbéciles pour déclarer que la supercherie a été démasquée par des gestes semblables. Mais c'est un geste semblable qui eut pour conséquence de placer Miss Florence Cook sous le contrôle scientifique de MM. W. Crookes et Varley et des gestes semblables n'ont rien laissé entre les bras de ceux qui les ont osés. Ont-ils saisi quelque défroque de mannequin ? – Non – mais le médium est sorti de là, physiquement anéanti et avec une grave hémorragie des poumons.

Cet affront, si dur à supporter, eut plus tard des conséquences heureuses ; c'est que le médium se dit avec sa sincérité constante :

– Si j'ai quelque part dans la création de ces formes, je veux le savoir. – Et, reprenant ses expériences avec son esprit de critique habituel, décida de ne plus entrer dans le cabinet et de demeurer parmi les assistants.

Dans cette seconde série d'expériences nous devons noter deux séances instructives. On pourrait se demander s'il ne s'agissait pas d'un simple dédoublement du médium, sans aucune intervention de l'entité occulte. A cette question, Mme d'Espérance va répondre.

C'était à Christiania, au cours d'une séance dans laquelle différents personnages s'étaient déjà montrés, voici comme Mme d'Espérance complète son récit :

Maintenant on voit s'avancer une autre figure plus petite, plus élancée et tendant les bras. Quelqu'un se lève à l'extrémité du cercle, s'avance vers elle et tombe dans ses bras. J'entends des cris inarticulés : « Anna, oh ! Anna ! Mon enfant, mon amour ! ».

Une autre personne se rapproche également et entoure l'esprit de ses bras : des pleurs, des sanglots et des actions de grâce se mêlent. Je sens mon corps tiré à droite et à gauche, et tout devient sombre à mes yeux. Je sens le bras de quelqu'un autour de moi, et cependant je suis seule assise sur ma chaise. Je sens le cœur de quelqu'un battre sur ma poitrine. Je sens que tout cela m'arrive, et cependant il n'y a personne d'autre que les deux enfants auprès de moi. Personne ne se rappelle ma présence. Toutes les pensées, tous les regards semblent concentrés sur la blanche et délicate figure, entourée par les bras de deux femmes en deuil.

C'est bien mon cœur que je sens battre si distinctement. Et cependant, ces bras autour de moi ? Je n'ai jamais eu conscience d'un contact aussi réel, je commence à me demander qui est *moi*. Suis-je la blanche silhouette ou la personne assise sur la chaise ? Sont-ce mes mains qui entourent le cou de la vieille dame ? ou bien sont-ce les miennes qui reposent sur mes genoux ? je veux dire sur les genoux de la personne assise sur la chaise, dans le cas où ce ne serait pas moi.

Certainement ce sont mes lèvres qui reçoivent des baisers : c'est mon visage que je sens tout trempé des larmes versées avec tant d'abondance par les deux vieilles dames. Comment cela peut-il avoir lieu cependant ? C'est un sentiment horrible que celui de perdre ainsi conscience

de son identité. J'aspire à soulever une de ces mains inutiles et à toucher quelqu'un juste assez pour savoir si j'existe réellement ou si je suis seulement la proie d'un rêve, si Anna est moi ou si j'ai confondu ma personnalité dans la sienne.

Je sens les bras tremblants de la vieille dame, je sens les baisers, les larmes et les caresses de sa sœur ; j'entends leurs bénédictions ; et, en proie à une véritable agonie de doute et d'angoisse, je me demande combien cela va durer. Combien de temps serons-nous deux encore ? Et comment se terminera ceci ? Serai-je Anna, ou Anna sera-t-elle moi ?

Soudain je sens deux petites mains se glisser dans les miennes qui demeuraient inertes. Elles me remettent en possession de moi-même, et avec un sentiment de joie exaltée, je sens que je suis bien moi-même. Le petit Jonte, fatigué d'être masqué par les trois formes matérialisées, s'est senti tout à coup isolé et a saisi mes mains pour se consoler en ma compagnie.

Combien ce seul contact d'une main d'enfant me rend profondément heureuse ! Mes doutes se sont évanouis quant à mon individualité et quant à l'endroit où je me trouve... Et comme ces pensées me viennent, la blanche silhouette d'Anna disparaît dans le cabinet et les deux dames regagnent leur place, bouleversées, sanglotantes, mais transportées de bonheur.

Il faut faire un effort d'imagination pour se mettre dans la situation du médium et comprendre combien elle est dramatique. Après des années d'étude Mme d'Espérance en était encore à se demander si elle était victime de l'autosuggestion. Certaine de sa sincérité, elle ne l'était pas de la réalité des apparitions. Elle se souvenait combien Yolande ressemblait à elle-même, la prise brutale dont elle avait été précédemment victime soulevait un problème nouveau. Elle ne sentait plus son corps, elle n'avait plus conscience de la place qu'elle occupait ; par contre, tous les attouchements qu'elle voyait faire au fantôme étaient ressentis par elle avec intensité. Les assistants, uniquement occupés de l'apparition, semblaient ignorer sa présence, ses idées étaient bouleversées ; enfin une caresse d'enfant la tire de cette angoisse. Elle n'est donc pas absente, elle est bien là sur sa chaise, visible pour tous, elle n'est pas l'autre en qui toutes ses sensations lui semblaient confondues.

Cette phrase : Serai-je Anna, ou Anna sera-t-elle moi ? Est, dans sa simplicité tout ce qu'il y a de plus expressif. Elle exprime l'angoisse du médium sincère et explique les jugements hâtifs des expérimentateurs malveillants. En effet, la confusion des sensations peut porter le médium à ne plus distinguer entre l'organe et son double ; quand il veut faire un effort, comme c'est le cas pour Eusapia à qui on impose des expériences à effet physique, il ne peut pas toujours discerner si c'est le membre fluide invisible, ou si c'est la main de chair, qui obéit à la suggestion ; et, au moindre geste suspect de cette dernière, on porte les jugements les plus injustes.

Dans le cas de Mme d'Espérance, c'est le corps entier qui éprouve cette incertitude de lui-même, mais la faculté de raisonnement reste intacte. C'est ce que dit excellemment M. G. Delanne.

Ainsi, il paraît bien incontestable, qu'en tant que matière, médium et fantôme sont rigoureusement solidaires, intimement reliés ; mais au point de vue psychologique, la séparation est complète : ce sont deux êtres distincts, existant au même moment, mais aussi différents l'un de l'autre que si la même substance ne leur servait pas en même temps. Un esprit matérialisé et un médium sont un peu comme ces frères siamois qui ont une partie du corps qui leur est commune, mais dont les têtes pensent séparément, chacune de son côté⁴².

Ainsi le phénomène emprunte la substance du médium, il dissocie les organes sans dissoudre l'individualité pensante. C'est à peu près le contraire d'une sortie de l'âme ; l'âme reste et le corps s'absente en partie, à la suggestion d'une influence étrangère.

Nous pourrions citer encore d'autres matérialisations célèbres. En 1886, à Londres, Aksakof réussit à prendre des photographies sur lesquelles le médium et l'apparition se firent voir

⁴² G. Delanne, *les Apparitions matérialisées*, t. II, p. 687.

simultanément⁴³. Le médium était Eglinton, le même qui donna la magnifique apparition dont témoigna le peintre James Tissot qui nous en conserva le souvenir au moyen de sa superbe gravure.

On n'a pas oublié l'œuvre de cet admirable artiste qui, doué d'une particulière acuité de vision, n'était pas un homme facile à abuser.

En 1899, il écrivait à M. de Brunoff, directeur de la *Revue Parisienne*... « je puis vous donner copie de la relation que j'ai écrite après la fameuse séance qui m'a donné l'occasion de graver l'apparition dont on a parlé ailleurs et si à faux ».

Relation de la séance du 20 mai 1885

Chez le médium Eglinton

Après dîner nous montons dans la Salle des séances. Le cercle est peu nombreux, sympathique.

Aussitôt dans la chambre choisie pour l'expérience, le médium entre en *trance* et s'assied derrière moi. De temps en temps il se promène très agité, bat des mains, gémit, marche dans l'obscurité comme s'il y voyait clair, sans rien bousculer, et il se laisse choir sur une chaise basse, derrière moi, dont le bois crie au moindre mouvement. Il s'endort.

Je cause avec mes voisins de choses indifférentes. De temps en temps nous chantons. Le « contrôle » Joey nous recommande de ne pas cesser de converser sur n'importe quoi, car, au moindre silence, l'anxiété de chacun qui s'accroît, fatigue et épuise le médium. – Katie est là m'annonce la voix. Tout à coup on me signale à gauche, derrière moi, une lumière. C'est une forme de femme. Je regarde trop vite, je vois à peine et la forme s'évanouit.

J'ai regardé trop tôt. La manifestation a été comme neutralisée par mon anxiété. Je me promets que je ne regarderai que lorsque la forme sera distincte. Après deux minutes, la lumière apparaît de nouveau. J'attends un peu et doucement je me détourne à ma gauche. Je vois alors, là, près de moi, une forme humaine et éclairée par un foyer lumineux partant de la poitrine, lumière très bleuâtre. La tête, drapée, me paraît toute petite, grosse comme une pomme à peine. Cela grandit. Je vois une figure de femme entièrement formée, penchée vers moi, me regardant. C'est Katie, oui, c'est bien elle. Je remarque son menton. Il me semble plus petit que je n'avais l'habitude de le peindre. Je retrouve le modelé de son sourire angélique, plein de douceur. Oui c'est bien Katie ! Son cou est visible, si petit entre la draperie qui retombe sur la poitrine. Puis plus rien.

Joey me prévient que Katie n'est pas encore bien formée, qu'elle va revenir, et me prie de ne regarder que lorsque l'apparition sera complète.

Nous causons de choses banales, puisqu'il le faut. Mes voisins, en voyant la matérialisation de la figure, s'étaient écriés : – Oh ! What a sweet face ! How pretty !

Voilà Katie qui reparait cette fois plus distincte. C'est bien une personne à l'aspect vivant que j'ai là devant moi. La face est bleue, comme éclairée par la lune. Oui, certes, c'est bien ma Katie ! Mais elle disparaît avant que j'aie pu observer l'éclairage des mains.

Après quelques instants, elle revient et cette fois j'observe tout. Les deux mains jointes ont l'air de retenir de la glace lumineuse, éclairée comme par de l'électricité massée sur l'estomac. La figure s'évanouit. Serait-ce fini ? Une lumière se montre alors à ma droite ; c'est la forme d'un homme maintenant, teint brun, coloré, lèvres rouges, barbe noire, mousseline blanche enveloppant la tête comme un turban et drapée sur le corps. Sa main présente un corps lumineux qui l'éclaire. Il passe à ma gauche, derrière moi, puis traverse la salle devant nous, se montre aux personnes de la droite, puis disparaît dans le plancher. On croit que c'est Ernest, le guide du médium.

Quelques moments se passent à attendre et la conversation languit.

Deux lumières près de vous, monsieur Tissot, deux formes... Oh ! Que c'est beau !

⁴³ V. G. Delanne, *les Apparitions matérialisées*, t. II, p. 294-300.

– Puis-je regarder ?

– Oh, oui ! C'est Katie et le guide.

En effet, je me détourne à ma droite, je réunis les mains de mes voisines de droite et de gauche dans ma seule main gauche, afin de ne pas interrompre la chaîne, tout en ayant la possibilité de me retourner plus à mon aise. Je vois alors un groupe admirable éclairé de cette même lueur bleuâtre que j'ai signalée, mais plus blanche, comme si on avait gratté de la lune et mis les petits morceaux dans les mains des êtres apparaissant. C'est la forme du même homme à l'aspect un peu indien qui amène une jeune femme qui est Katie.

Je m'écrie à voix basse :

– Que c'est beau ! C'est plus beau que ce que je souhaitais voir. C'est bien Katie !

J'observe tout, les plis des étoffes, l'arrangement des mains. L'une des mains de l'homme s'approche de Katie, comme pour mieux l'éclairer ; l'autre l'entoure de sa draperie. Il a l'air de la conduire comme son enfant, sa sœur. Et, alors que je continuais à dévorer cette scène du regard, voici Katie qui se penche, se penche et m'embrasse sur les lèvres. Je sens une peau douce comme celle d'une enfant ; l'épiderme me semble chaud et vivant et c'est toujours cette même expression de béatitude, de bonheur intense. Je reconnais exactement le baiser de Katie, je trouve son baiser réel. Elle se relève puis se penche encore et me donne un second baiser. Puis elle se retire lentement et tout disparaît. Tous les assistants l'ont vue, les uns et les autres, selon la position qu'ils occupaient ; celui-ci de profil, celui-là de face. J'étais, paraît-il, éclairé presque autant que l'apparition lumineuse de même que ma voisine ; l'ensemble du groupe était prodigieusement impressionnant.

Quelle surprise et que d'imprévu dans ce mélange de figures humaines et surhumaines !

Ce fut tout.

James Tissot

Ces belles manifestations sont rares. Rares, en effet, sont les sujets qui peuvent les donner, plus rares encore sont les observateurs capables de bien conduire une séance. Il faut pour cela une connaissance qu'on ne peut acquérir que par l'étude du phénomène. L'expérimentateur imbu des préjugés courants, celui qui se fait une idée fautive de ce que doit être une apparition, n'en respecte pas la technique et il n'obtiendra rien. Ou bien il est convaincu d'avance, et il favorise la fraude en ne prenant pas les précautions nécessaires, ou bien il est sceptique et disposé à prendre pour fraude ce qui n'en est que l'apparence.

Heureusement il arrive, pour les matérialisations, ce qui est arrivé pour les autres phénomènes ; peu à peu la science s'en empare ; elle les analyse, elle obtient des photographies, des moulages, et elle ne tardera pas à se faire une conviction. Le phénomène de laboratoire n'atteint pas le développement de la manifestation spirite, parce qu'on le soumet à la dissection d'un examen méthodique ; mais le fait, réduit à sa plus simple expression, gagne en certitude ce qu'il perd en beauté.

Depuis que ces grandes manifestations sont connues, les expériences ont permis d'acquérir des notions certaines sur la nature de l'apparition. Une substance émane du médium, elle évolue sous nos yeux sous la forme d'un nuage lumineux qui se condense jusqu'à la création partielle d'un doigt, d'une main, d'un visage. Que ces formes émanent de nous-mêmes ou d'entités invisibles, les conséquences n'en sont pas moins formidables, car la substance plastique se modèle et obéit à la direction de la pensée.

L'idéoplastie est un mot qui doit mal sonner aux oreilles d'un matérialiste, il n'est pas possible de l'admettre sans renoncer au dogme ridicule de *l'âme fonction* ; mais il est très difficile de persuader un homme d'une vérité appelée à retourner sa conviction. Le fait des matérialisations a soulevé, contre lui, tant de colères, il a provoqué tant de haussements d'épaules, que les accusations de fraude sont toujours accueillies sans examen.

Lorsque le professeur Richet constata, à Alger, chez le général Noël, la réalité de ces fantômes, ce fut un *tollé* général ; aujourd'hui encore une partie du public reste convaincue que l'affaire est jugée. Nous pouvons certifier, cependant, que c'est le public qui a été mystifié par des détracteurs ignorants ou par des témoins intéressés, témoins qui n'assistaient pas aux séances, bien entendu.

Depuis une quinzaine d'années, le médium Eva, soutenu par Mme Bisson et soumis à des conditions spéciales de contrôle, a vu défiler devant elle un grand nombre de savants et de notabilités parisiennes ; et Mme Bisson a si bien mis le phénomène en évidence qu'elle a entraîné toutes les convictions. Aujourd'hui le fait n'est plus contestable, elle a vaincu l'incrédulité, pour ne pas dire le mensonge et la calomnie.

Je ne crois pas qu'aucune personne intelligente puisse supposer qu'une supercherie grossière et démasquée antérieurement pourrait survivre pendant quinze ans à l'examen des enquêteurs les mieux qualifiés. Un truc démasqué ne peut plus se répéter avec succès. Or, non seulement le phénomène se répète, mais il a fait de grands progrès, au point de vue du contrôle expérimental. Durant ces dernières années on a triomphé de l'obscurité ; les séances peuvent maintenant se tenir à la lumière du jour. Certains spirites, ceux qui voudraient toujours voir des formes angéliques, comme celle du peintre Tissot, regretteront peut-être la méthode employée, elle était nécessaire ; elle permet de saisir le processus physiologique de la manifestation ; mais au point de vue scientifique cela est d'une portée incalculable, comme pourra en témoigner notre grand vulgarisateur Flammarion, devant qui les phénomènes se produisent, malgré l'affirmation contraire des détracteurs.

Nous aussi nous avons le bonheur d'apporter ici notre témoignage après avoir reçu la preuve personnelle qui, pendant plusieurs années, s'est offerte à nos yeux. J'en garde une infinie reconnaissance à l'expérimentatrice ; j'ai été témoin de ses luttes et de ses souffrances intimes, et je dépose à ses pieds le témoignage de ma sincère admiration. Madame Juliette Alexandre Bisson aura bien mérité de prendre place parmi les innovateurs célèbres, car, si elle n'a pas apporté cette révélation au monde, c'est à elle que reviendra l'honneur de l'avoir fait entrer dans la Science.

Chapitre IX – Les matérialisations de la nature

Dans tout germe vivant il y a une idée créatrice
qui se développe et se manifeste par l'organisation.
Claude Bernard

Dès 1895, Aksakof arrivait à cette conclusion :

Nous voyons se dresser devant nous un fait prodigieux qui l'on n'a pas osé regarder en face jusqu'à présent, mais qui est appelé à devenir une des plus brillantes acquisitions des sciences anthropologiques et dont on sera redevable au Spiritisme, à savoir que : l'action physique et psychique de l'homme n'est pas confinée à la périphérie de son corps⁴⁴.

En effet, la possibilité que nous avons constatée d'exercer, sans contact, une action sur la matière, est appelée à modifier toutes nos idées sur l'existence du courant nerveux que les physiologistes s'accordent à considérer comme un produit de l'organisme de l'homme et des animaux.

Bien que la faculté de mouvoir, sans contact, un corps pesant nécessite l'intervention d'un agent matériel, il n'est plus permis d'attribuer cet effet à un courant nerveux qui se ferait sentir en dehors des voies de conduction. Du coup, l'existence d'un élément psychique devient une hypothèse nécessaire et un autre fait, la suggestion mentale passant d'un cerveau à un autre, prouve la présence d'un élément inconnu, matériel ou immatériel, nous ne pouvons pas le savoir.

Voici donc posé, sur une base certaine, le problème de l'existence d'un agent actif, indépendant de nos organes. Appelons cet agent force psychique et voilà la cause, le véritable moteur de nos organes.

N'est-ce pas sans contact que procède la Nature pour œuvrer la matière ? – Est-ce que le phénomène de gravitation ne suffit pas à prouver l'action à distance ? Or, l'attraction n'agit pas au moyen d'un courant nerveux. Une planète n'est pas sortie du néant, elle est sortie de l'invisible et elle s'est constituée un corps opaque. C'est-à-dire qu'elle s'est matérialisée.

Sur la planète, qui n'était, à l'origine, qu'un désert de vie, tous les êtres organisés sont apparus ; cela ne saurait être autre chose que des matérialisations. La germination des plantes est une matérialisation qui se fait sous nos yeux et qui ne relève pas de l'action chimique ; car deux graines semblables, d'espèces différentes, peuvent être plantées dans un terrain chimiquement identique et se constituer des corps chimiquement différents. C'est-à-dire que leur faculté psychique leur permet de faire un choix parmi les éléments qui leur sont offerts ; exactement comme cela se passe pour nos estomacs et nos intestins. C'est incontestablement une action psychique, qui deviendra bien plus sensible encore avec les expériences.

Un lierre, arrivé au sommet du mur que le soutient, va changer sa forme de matérialisation ; de grimpant qu'il était, il va devenir branchu, et même modifier la forme de ses feuilles qui ne seront plus étoilées. Une plante grimpante va se diriger, à droite ou à gauche, suivant que j'y placerai le point d'appui qu'elle convoite.

Bien plus, la plante détermine ses propres organes, et le sens du prétendu courant nerveux. Si je coupe, au commencement de l'été, une canne de trône ou de sureau déjà prête à sortir ses feuilles, et que je la pique en terre, la tête en bas, elle va émettre de fortes racines, modifiant ainsi la composition chimique de son bourgeon, et la sève, modifiant son itinéraire, va remonter son courant.

⁴⁴ *Animisme et Spiritisme*, par Alexandre Aksakof, 1896, p. 523. Chez Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Passons à l'animal vivant. On peut, au moyen d'une greffe adroite, retourner la queue d'un rat et cette fois-ci ce sera bien le prétendu courant nerveux qui aura su, dans cette position nouvelle, intervertir sa direction.

Voilà les réflexions qui se présentent à la pensée, à la simple constatation d'un mouvement d'objet sans contact. On peut bien dire que l'agent qui secoue la table vient d'une action organique, mais c'est l'action d'un organe psychique, auquel nous pouvons attribuer toute puissance active en dehors du courant nerveux. L'expérience nous prouve que cet élément psychique, extériorisé par un groupe de personnes placées autour d'une table, est sensible et actif ; bien plus il est, comme la psyché humaine, accessible aux suggestions les plus inconscientes et les plus lointaines ; il y a donc là quelque chose comme un champ de force, constitué par l'extériorisation fluïdique de toutes les personnes présentes. Ce champ de force est sensible aux suggestions ou se fait l'écho de toutes les pensées présentes ou étrangères, et cela se traduit par du mouvement.

Il y a donc là un véritable champ animique, un élément qui est comme le véhicule de l'action télépathique et nous sommes en présence d'un fait colossal dont on a méconnu l'importance. C'est que la pensée est capable de remuer la matière sans le secours d'aucun courant nerveux. Mais, pour ne pas indigner les physiologistes, je leur accorde que le courant nerveux existe incontestablement, seulement je le définirai ainsi :

Toute vie, dans la nature, est soutenue et alimentée par un courant télépathique partout répandu et d'essence inconnue ; la portion de courant qui traverse une unité organique est appelée courant nerveux.

Nous allons développer cette conception et nous espérons montrer comment la présence, dans le corps humain, d'un élément fluïdique invisible doué du double pouvoir d'agir et de sentir, étendant son action au-delà des organes qui le renferment, nous donne la clef de tous les mouvements organiques et, même, nous permet de comprendre, dans une certaine mesure, la première apparition des êtres sur la terre, ce qui n'est qu'un phénomène de matérialisation lente, sous la forme d'évolution que la science nomme phylogénique, et nous expliquerons aussi l'évolution de l'individu, c'est-à-dire l'ontogénèse.

Les mouvements organiques

Tout d'abord essayons de comprendre comment notre individu se comporte en nous considérant nous-mêmes comme une force capable de mouvoir nos organes. Comment s'expliquent les rapports de l'âme et du corps ?

Cela s'expliquera très simplement en supposant que nos organes eux-mêmes sont pourvus d'une certaine force animique indépendante dont la réserve s'alimente aux mêmes courants substantiels qui traversent notre organisme.

On sait que notre corps n'est qu'une somme d'organismes très petits que l'on nomme les *cellules*.

Les cellules s'agglomèrent, se spécialisent et s'organisent suivant la fonction qu'elles sont appelées à remplir. Une association formera, par exemple : la paupière, l'iris, la cornée... qui sont des organes ; un groupement d'organes différents constitue un appareil. Ainsi : l'appareil visuel, l'appareil respiratoire...etc. La construction de l'édifice organique ressemble beaucoup au travail que doit effectuer l'ouvrier d'imprimerie qui puise d'abord, dans le tas, les caractères qui représentent les cellules ; qui les assemble pour former des mots ; chaque phrase étant un organe, beaucoup d'organes concourent au développement d'un argument complexe ; le tout forme la thèse, ou le corps du livre, qui représente l'unité physiologique.

En somme, le corps humain se réduit en dernière analyse à la cellule qui constitue à la fois le plus petit corps vivant et le plus faible degré de substance pensante et agissante.

La cellule nerveuse est la substance de la moelle et de l'encéphale. C'est un être déjà évolué qui n'a pu réaliser sa matérialisation que dans un milieu déjà préparé à la recevoir. Elle est

apparue dans un tube médullaire dont la formation a précédé celle du cerveau. Aujourd'hui encore, l'être humain, lorsqu'il se forme dans le sein de la mère, commence par se construire un axe médullaire, sans crâne, sans cerveau.

Le cerveau, temple de mystère, est l'épanouissement final de la matérialisation du système nerveux et le siège apparent des activités perçues par notre conscience et interprétées par elle. Au-dessous du cerveau est la moelle épinière qui, comme chacun sait, est protégée par la colonne vertébrale ; sur toute sa longueur se détachent des nerfs qui, en s'irradiant partout, étendent à toute la périphérie (et au-delà, ne l'oublions pas), l'action volontaire qui émane du cerveau. D'autre part, la surface cutanée est l'aboutissant d'une multitude de filets nerveux qui sont les récepteurs de la sensibilité.

Cela constitue la double fonction des nerfs moteurs et sensitifs qui, dans les vertébrés, sont représentés par une colonne double, descendante et ascendante, ou encore centrifuge et centripète, selon le sens du courant télépathique qui transmet les activités ou les sensations.

Ce sens du courant n'existe pas en vertu d'une propriété spécifique inhérente à la matière, mais en vertu d'une suggestion longtemps imposée, et qui serait modifiable.

Outre ces faisceaux de la colonne vertébrale, nous avons des nerfs qui correspondent aux sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, etc.... Ceux-ci se greffent plus directement sur l'encéphale et communiquent avec des appareils organiques de fonction beaucoup plus haute. Ils sont nos informateurs. L'appareil auditif et l'appareil visuel ont déjà une aptitude acquise à recueillir les sensations sonores et lumineuses, que notre conscience supérieure interprète à son tour, selon la représentation interne que nous nous sommes créée au cours des siècles.

Ainsi cellules, organes, appareils représentent, à quelque degré, une incorporation de substance pensante et agissante ; à tous les degrés de l'échelle organique, l'âme se manifeste dans une matière qui se renouvelle sans cesse et dont le renouvellement intégral ne porte aucun préjudice au phénomène de conscience qui se manifeste en elle, non plus qu'à l'unité physiologique supérieure.

La matière passe et le champ de force animique subsiste. En quelque point du corps vivant que l'anatomiste pose son scalpel il émeut une conscience, il touche une sensibilité. Ce qu'il nomme des réactions sont des déterminations voulues et, de notre côté, nous nommons inconsciente l'action indépendante d'un organe qui agit spontanément.

En somme, le système nerveux apparaît comme un vaste réseau de transmissions télépathiques, sur lequel nous envoyons des messages qui atteignent tous les points de notre territoire et qui nous rapportent toutes les informations qui nous intéressent, à la condition d'y appliquer notre attention.

Voilà l'être humain. A sa naissance, il a déjà organisé son réseau et, si l'enfant venait au monde pour la première fois, cela serait aussi miraculeux que l'apparition d'un livre sortant des casiers de l'imprimeur sans l'intervention d'aucune intelligence. Examinons maintenant ce qui se passe dans la matérialisation observée sous sa forme la plus rudimentaire, la seule qu'on puisse produire dans un but d'étude scientifique.

La plupart des hommes de science qui ont suivi les séances d'Eusapia Paladino et qui ont constaté, avec douleur, la réalité des formations plastiques, s'en consolent en affirmant que rien ne sort d'elle qui ne soit voulu par le médium. Si cela était acquis, la volonté serait donc capable de mouvoir les molécules organiques et de les entraîner en dehors des organismes pour modeler de formes pensées. Elle formerait ainsi des images ou des organes dont l'extériorisation psychique fournirait la matière première.

Nous n'en demandons pas davantage pour que, la survie aidant, le survivant puisse, à son tour, se manifester sous les formes et apparences qu'il juge les meilleures ; cela nous conduirait à admettre, tout au moins, un élément matériel de la pensée et un pouvoir créateur de l'esprit. Nous arriverions, par là, à une conception nouvelle de tous les mouvements de la vie.

Il est bien certain qu'il n'y a pas, dans la matière organique, de point mort ; il n'y a rien de tellement inerte qui ne soit, à un degré infime, sensible et conscient. Il n'y a pas de molécules organiques qui ne dépendent, d'une manière plus ou moins lointaine, de la volonté.

Nous en revenons au vieil adage : *Mens agitat molem*. Et, comme la nature est simple dans ses lois, il faudrait rechercher l'origine de la création des êtres, des nébuleuses et des simples atomes, dans une puissance immatérielle, dans une force pensante de la même nature que celle que nous sentons en nous.

Les matérialisations qui produisent des formes, d'abord nuageuses, puis des mains et des fantômes entiers, se rattachent aux processus des évolutions réalisées par la nature.

S'il y a quelque chose de vrai dans les théories précédemment émises : – polyzoïsme de Durand de Gros, animisme, transmission d'images et de mouvements à distance...etc., il n'y a plus lieu de s'étonner que la pensée exerce une action plastique sur la substance animique extériorisée. Nos rapports organiques sont des phénomènes télépathiques ; les prétendus courants nerveux sont des courants psychiques ; or, pour ce qui est des séances de matérialisation, je suis convaincu que la pensée des assistants est comme un centre excito-moteur, aussi capable de provoquer l'inhibition systématique que de contribuer à la création des formes plastiques.

La matérialisation comprend donc comme un champ de force momentanément extériorisé, renforcé par des molécules organiques, sur lesquelles influe la volonté.

L'action télépathique agissant dans la sphère organique s'adapte admirablement à nos connaissances physiologiques, si nous remplaçons l'idée, purement conventionnelle, des courants nerveux par celle de volition.

Cela serait même beaucoup plus compréhensible, car j'avoue que l'excitation d'un nerf ne me fait pas comprendre son mouvement. Vous pouvez baptiser certain centre « excito-moteur », cela ne lui confère aucune activité. Au contraire, une volition transmise télépathiquement, voilà une action assimilable aux faits précédemment observés.

Les organes et le cerveau lui-même étant nécessairement étrangers à la perception télépathique, le phénomène suppose l'intermédiaire d'agents psychiques que la physique ne connaît pas encore. Le courant nerveux n'est qu'une hypothèse, la transmission psychique est une constatation empirique qu'il n'est plus possible d'écarter.

On peut même l'expérimenter anatomiquement. On peut isoler du cerveau les soi-disant courants nerveux, on constate alors des courants subalternes qui continuent d'agir dans un rayon plus restreint.

Ainsi, par exemple : on sait que les filets sensitifs et moteurs émergent de la moelle épinière. On pourrait croire que ces filets sont de simples conducteurs, qu'ils vivent de la vie du cerveau auquel ils sont reliés : eh bien, il n'est rien. Cela étonne beaucoup les physiologistes, mais ces faisceaux de nerfs ont une vie propre. Il résulte d'une découverte ancienne et qui a été vérifiée par Claude Bernard que, si on coupe un faisceau de nerfs sensitifs, au-dessous du ganglion qui se trouve près du point d'attache, ce nerf meurt, ou du moins il paraît mourir parce qu'il ne donne plus de signes de sensibilité. Mais, si la section se fait plus haut et que le ganglion reste adhérent au nerf, il vit. Ceci revient à dire que le ganglion tient lieu de tête et qu'il est le centre conscient de l'excitation qui se manifeste dans la sensibilité et par le mouvement.

Autrement dit : un faisceau de nerfs relié au cerveau par la voie spinale, obéit aux suggestions du cerveau ; il ne lui obéit plus dès qu'on coupe la communication : privé de son rapport normal, il revient à son indépendance ; l'excitation, qu'il avait pour fonction de transmettre au cerveau, s'arrête à lui. Mais si on excite, au-delà de lui, le bout du nerf qui adhère à la moelle, le cerveau reçoit la sensation, à condition qu'il s'agisse d'un nerf à courant centripète, d'un nerf sensitif. Et la sensation, dans ce cas, est analogue à celle qu'enverrait, par la même voie,

un attouchement périphérique. Mais s'il s'agit d'un nerf moteur, à fonction centrifuge, le cerveau ne sera pas averti ; on peut alors agir sur la partie qui est détachée du tronc et immédiatement toute la masse nerveuse se comportera comme un animal sensible, la conscience de l'attouchement est dans le nerf qui perçoit par lui-même et qui se manifeste par le mouvement.

Voilà la manifestation de l'âme dans les centres secondaires ; toutefois, l'absence de réaction n'est pas une preuve d'insensibilité, la volonté a un pouvoir d'inhibition sur les centres nerveux, sans lequel il nous serait impossible de coordonner nos mouvements. Ce pouvoir n'existe plus dès que le nerf est privé de son rapport normal avec le cerveau.

Et, ici, je cite textuellement Mathias Duval⁴⁵. Un animal à l'état physiologique pourra supporter une excitation intense sans faire le moindre mouvement ; après la section de la moelle, le plus léger attouchement sur la partie du corps innervé par le segment postérieur de la moelle suffira pour provoquer des secousses énergiques dans les membres correspondants. Rappelons encore l'intensité du rêve somnambulique en analogie avec l'intensité de ces mouvements physiques d'un membre détaché de son centre principal ; cela doit tenir à une cause semblable, l'absence d'un pouvoir modérateur.

Ce pouvoir qu'on nomme faculté d'inhibition et qui semble inexplicable aux physiologistes parce que cela ne répond pas aux théories biochimiques, s'explique pourtant bien facilement avec la théorie animique qui accepte l'idée d'une force psychique et d'une volonté. Une cellule peut bien recevoir la suggestion de demeurer immobile sous l'excitation, Mucius Scévola immobilise son poing sur le brasier ; c'est une conséquence naturelle de la force psychique capable de dompter les organes, les âmes motrices ne font qu'exécuter nos suggestions qu'elles comprennent parfaitement. Du moment qu'une cellule obéit à l'idée du mouvement, elle peut obéir également à l'idée de résister au mouvement.

Il est prouvé que le cerveau n'agit pas dynamiquement sur les organes, mais que chaque appareil fonctionnel porte en lui sa volonté propre et que le conducteur psychique fonctionne dans ce qu'on a bien voulu lui laisser de son domaine organique, même après l'ablation du cerveau.

C'est un fait qu'on ne saurait trop mettre en évidence que, chez l'homme lui-même, les hémisphères cérébraux n'ont d'autres fonctions que de vouloir et de percevoir ; la volonté transmise télépathiquement aux organes moteurs les excite, mais ceux-ci se meuvent spontanément en utilisant leur propre dynamisme. En un mot, l'unité physiologique, la conscience centrale n'envoie qu'une suggestion, et les organes agissent dans leur spontanéité. « Les facultés qui survivent, dit Flourens, à l'ablation des lobes cérébraux sont celles d'où dépendent les fonctions de *nutrition* (c'est-à-dire la *digestion*, la *circulation*, la *respiration*, etc.), de *mouvement*, de *locomotion* et même de sensation⁴⁶ ».

Ici, nous devons remarquer que la sensation d'un appareil fonctionnel échappe absolument à notre observation ; Flourens prétend que cette faculté survit, il serait plus juste de dire qu'elle persiste ; elle existe à un degré faible dans toute la partie isolée du cerveau, voilà la réalité. Flourens suppose, d'autre part, que les facultés de perception et de mémoire se perdent, cela doit s'entendre de la perception et de la mémoire centrale, car il faut accorder une mémoire et une volition spéciale à l'association inférieure isolée de son centre.

Lorsqu'une grenouille décapitée agit, lorsque sa patte se porte, par un mouvement de réaction, vers la partie excitée, ce n'est plus la volonté principale qui agit, mais une volonté ganglionnaire. Si donc un mouvement peut encore se produire après l'ablation des lobes cérébraux, il est bien vrai que la perception n'existe plus pour la grenouille, cependant l'acte

⁴⁵ Mathias Duval, *Physiologie*, p.70.

⁴⁶ Flourens, *De la vie et de l'intelligence*. Garnier Frères, 1858, p.66

est senti quelque part, voulu, puisque la patte se dirige vers l'endroit excité, mais c'est une entité divisionnaire, une sorte d'animule inférieure qui est la cause de ce mouvement. C'est une mémoire ganglionnaire qui reconnaît une sensation apprise à laquelle répond, automatiquement, cette âme locale.

Si la poule à qui on a enlevé la masse cérébrale est incapable de chercher sa nourriture, le grain mis dans son bec peut cependant y provoquer la déglutition. Il subsiste donc une mémoire et une perception locale et même une volonté, seulement ce ne sont plus les mémoires, perception et volonté de la poule, mais celles d'une sorte de monstre redescendu au plus bas de l'échelle vitale et où le bulbe qui subsiste est devenu une sorte de tête organique. S'il y a déglutition, il y a un réveil de bien des mémoires acquises et, puisque le trijumeau a perçu quelque chose, la sensibilité n'est pas morte, mais elle apprécie à sa valeur la sensation qui lui est offerte.

La volonté ne saurait être absente d'une telle action puisque la déglutition est un mouvement qu'il faut vouloir pour qu'il s'exécute. Il ne faut donc pas dire qu'on a séparé la sensation de la volition, mais simplement qu'on a coupé les voies de communication entre l'âme cérébrale et les petites âmes organiques.

Chaque appareil organique a sa vie propre et ses sensations personnelles. Ainsi l'appareil visuel peut être affecté par les objets sans rien connaître des images intellectuelles que cette vision provoque en nous, car cela se passe en dehors de lui-même. Les expériences de Flourens ont démontré que si on enlève le cerveau supérieur d'un animal et qu'on lui laisse tous les organes des sens, l'œil conservera son pouvoir visuel, l'iris sera mobile, suivra les déplacements d'une lumière, la rétine aura conservé la sensibilité ; cependant, on ne pourra pas dire qu'il y a vision de l'image, parce que la représentation visuelle n'existe que dans le for intérieur de l'animal. Si, au contraire, on enlève le tubercule duquel dépend l'appareil oculaire sans toucher au lobe cérébral, l'œil n'aura plus ni mouvement ni sensibilité.

Il apparaît donc bien que l'organe, étranger à nos représentations psychiques, possède des facultés actives et sensibles, ainsi que des perceptions connues de lui seul, et il n'est plus possible de soutenir l'identité de conscience avec les fonctions, en présence de ces expériences qui montrent un animal sans cerveau dont les fonctions subsisteraient partout pendant que la conscience ne serait nulle part.

La physiologie est ainsi pleine de mystères qui semblent pouvoir s'éclaircir dès qu'on se décidera à accorder une portion d'âme à toute division de l'unité physiologique.

Mais il ne faut pas oublier la physiologie invisible, l'élément inconnu, révélé par les précédentes expériences, et constituant l'élément sensible qui interpénètre toute la machine organique. Matière et esprit sont ainsi reliés par un état intermédiaire nouvellement révélé. Le courant d'induction va de l'esprit à la matière en passant par cet intermédiaire. Ce processus n'est difficile à admettre que parce que notre éducation ne nous y a point préparés. Mais, maintenant que la certitude est acquise d'une action extérieure effectuée sans le secours des organes, il me paraît impossible d'éviter cette déduction nécessaire de l'existence d'un organe intermédiaire.

Toute notre physiologie nous donne la preuve du mouvement sans contact. Une cellule est sans contact avec une autre cellule ; cependant, de l'une à l'autre, les expansions et les rétractions se transmettent et s'exécutent ponctuellement sous la seule direction de la volonté. Donc chaque cellule est en relation télépathique avec sa voisine et, pour cela, il est de toute nécessité que chacune possède une part de sensibilité et une part d'activité.

En somme, toute division organique possède une âme, ou, si l'on préfère, un peu d'âme. C'est ce qui a été suffisamment établi par le polyanimisme de Durand de Gros. Chaque ganglion, chaque appareil, chaque organe paraît avoir une âme sensible et douée de volonté. L'âme ne s'éteint qu'au plus bas de l'échelle organique, au point mort de la matière interne, si tant est que l'inertie puisse exister quelque part dans la nature.

Nos organes ne sont que l'expression matérielle d'une forme de vie réalisée par notre âme invisible.

Le Dr Durand de Gros, sur de simples inductions physiologiques, a senti la nécessité d'autre chose que ce qui était enseigné, et le premier, je crois, il a courageusement jeté ses idées dans la circulation.

Il a compris qu'il n'y avait pas d'actes inconscients et il n'a pas hésité à conclure que les actes générés par différents points de la moelle épinière ont, comme moteurs, *des âmes*. Il reconnaît, comme une hypothèse indispensable, qu'il y a quelque chose d'associé à notre nature physique. Il sent la nécessité de faire intervenir dans notre machine un agent occulte de sensation, il affirme que la matière cérébrale est étrangère à la perception télépathique et il le proclame sans réticences⁴⁷.

Pourquoi ne s'est-on pas encore rendu aux objurgations du savant philosophe ? Ah ! C'est que son système polyanimiste rendrait par trop claires des choses qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre ; Charcot a entrevu cette lumière et il a reculé, est-ce que la prudence scientifique n'est pas une excellente excuse pour cacher l'âme partout où elle menace d'apparaître.

Actuellement tous les faits gênants de l'animisme sont attribués à la cérébration inconsciente, formule étrange puisqu'elle est contradictoire dans les termes. Le système polyanimiste de Durand de Gros expliquerait admirablement l'inconscient qui est en nous ; sans doute, mais sait-on jamais où l'on va ? La prudence scientifique préfère écarter le danger. Si nous expliquons l'inconscience par les consciences inférieures cela va devenir par trop clair, et nous ne pourrons plus invoquer la cérébration inconsciente dans bien des cas constatés d'avis, d'avertissement, de prémonitions utiles, qu'il est impossible d'attribuer à des consciences inférieures ; il nous va donc falloir supposer que ces consciences inférieures ont été mises dans un état de rapport avec un magnétiseur inconnu : quelle horreur... ! La science ne peut pas envisager une telle éventualité. Actuellement l'inconscient nous sert de tarte à la crème, mais c'est à la condition de laisser subsister le vague et le sous-entendu qui fait tout le prix de ce vocable... « Inconscient ».

Car l'inconscient n'est pas le contraire de conscient, c'est simplement ce qui se trouve dans la conscience des autres. Et vous voyez le danger ; avec le système de Durand de Gros, nous allons avoir une conscience intestinale, très utile pour notre digestion, une conscience de la rate, du foie et du poumon ; fonctions inconscientes pour nous, mais conscientes chez les agents qui les entretiennent ; jusque-là tout va bien ; mais cela nous laisse sans défense contre la marée montante des phénomènes qu'il était si facile de rejeter dans ce domaine sans propriétaire. Lorsqu'un médium écrivain produisait un message remarquable, on disait :

– C'est l'inconscient ! – mais il était sous-entendu que cette conscience habitait des régions inconnues ; pouvons-nous dire à présent : – C'est la rate de Mlle X. qui lui envoie des nouvelles de sa mère... qui imite la signature d'un inconnu...? – Non, ce sera difficile ; la rate est une bonne personne un peu lymphatique et qui entretient consciencieusement de globules blancs notre circulation sanguine, mais elle ne quitte pas ces occupations pour prendre la plume.

Je sais bien qu'on pourra épiloguer ; dans l'espèce, on dira que toutes les facultés qui concourent à l'écriture normale agissent inconsciemment dans l'écriture mécanique, mais cela est absurde parce que ces facultés sont purement motrices et qu'elles ne connaissent que le mouvement et non pas le sens du message. C'est beaucoup accorder à une conscience motrice que de la croire capable de coordonner des idées, d'imiter une signature, ou de parler des langues étrangères. Un ganglion moteur qui parle grec ou qui improvise tout un système philosophique ne doit pas avoir la conscience tranquille.

⁴⁷ Voir *Essais de Physiologie Scientifique*. Paris, 1869, p.122.

Mais voici que les expériences sont là. Elles nous montrent que la table, ou les organes, ne sont que de simples agents de transmissions, et que l'agent moteur se trouve fréquemment dans la pensée d'une personne vivante ; voilà donc un sujet d'étude tout tracé : un mouvement est conscient lorsqu'il émane de notre propre pensée et il est inconscient lorsque l'on découvre son origine dans une pensée étrangère.

Je ne dis pas une pensée extérieure, parce que nos centres moteurs, par exemple, sont de volontés étrangères à nous-mêmes et intérieures à nos organes ; on fait cette confusion constante, dans le langage courant, de parler du corps comme s'il était *moi*. Il importe donc de rappeler que le corps n'est que l'outil de la force psychique qui constitue le moi sur le plan mental ; la conscience n'est pas dans l'instrument, cela est déjà scientifiquement acquis, mais on ne veut pas l'avouer parce qu'il est difficile de faire *machine en arrière*.

Il est certain que la radioactivité, en changeant notre manière de voir, va expulser le matérialisme de ses derniers retranchements, l'atome disparaît du plan physique, ce n'est plus qu'une création au même titre que la nébuleuse céleste.

Tout sort donc de l'invisible ; il y a donc dans l'invisible quelque chose de presque immatériel qui se condense, et l'être ne se comporte pas autrement que l'atome, il y a des nébuleuses psychiques qui précèdent l'apparition des premières formes organiques, qui président à leur évolution. C'est encore une nébuleuse qui précède la naissance de l'enfant et qui préside au développement du fœtus dans le sein des mères. Dans l'expérimentation des phénomènes psychiques, nous voyons également qu'une nébuleuse psychique précède la formation de ce que M. Richet nomme l'ectoplasme.

Bref, le faible atome, qui représente une condensation formidable d'énergie, résume en lui le processus des formations planétaires. Les organismes vivants sont une condensation de l'idée créatrice qui tend à se manifester et l'on sait que, chez l'enfant qui va naître, chaque phase embryonnaire représente la succession des formes animales dans l'ordre où elles sont apparues sur la terre.

Ici, il me semble voir jaillir la lumière, la même loi biogénétique explique la formation du corps de l'enfant, la genèse de espèces animales et la condensation de la planète.

- La planète est une matérialisation lente.

- Les êtres organisés sont des matérialisations lentes.

- Le processus embryonnaire est une matérialisation rapide.

La matérialisation spirite, plus rapide encore, est quelque chose d'imparfait ; comme ces néoplasmes physiologiques qui apparaissent quelquefois dans les corps vivants, et qui sont comme un accident dans la nature, une superfétation pléthorique et sujette à avortement. Nous ne dirons rien de la matérialisation lente de la nébuleuse planétaire qui est un fait évident.

Essayons d'expliquer la matérialisation des êtres, d'accord avec les faits ontogénétiques.

Nous n'avons pas à rechercher ce que peut-être la substance psychique ; elle existe, cela suffit ; qu'elle soit matérielle, pur esprit, ou force cosmique, nous laisserons cette discussion aux philosophes et nous nous contenterons de la soumettre à notre observation.

Les observations précédentes nous obligent d'admettre qu'elle est la force qui crée le mouvement organique. Notre hypothèse de travail sera donc qu'elle préexiste à l'objet qu'elle met en mouvement, c'est-à-dire aux formations organiques.

Avant toute création, l'âme a dû se manifester lentement dans la concrétion simple d'une primitive cellule. La substance animique agissant sur toute la planète a dû former, par toute la terre, une multitude de ces concrétions simples.

L'histoire du développement des êtres nous fait voir une conscience de plus en plus élevée réussissant à effectuer son progrès sur les ruines d'une multitude d'organismes si délicats que leur existence était perpétuellement menacée. Si le ressort de la vie avait été dans la matière, aucun progrès n'aurait pu se transmettre d'une cellule à celle qui était appelée à lui succéder ;

le progrès est impossible si chaque individu retombe dans la mort. Au contraire, *l'âme ne changeant de corps que peu à peu, et par degrés, n'est jamais dépouillée tout d'un coup de ses organes*⁴⁸. La vie se greffe sur la vie, une multitude de vies simples ont dû profiter d'une première expérience pour s'associer dans un organe. Des âmes élémentaires déjà riches de mémoires acquises et d'aptitudes nouvelles sont venues se souder dans des organes meilleurs. Toutes les forces qui devaient concourir aux réalisations futures travaillaient alors dans l'invisible à la matérialisation des organes les plus indispensables aux manifestations de la vie sur le plan physique. Depuis l'ancêtre monocellulaire jusqu'à la construction organique qui a rendu possible la manifestation de l'âme humaine, tout ce qui a déjà vécu dans le passé survit dans le présent des êtres.

Pour que l'homme puisse apparaître sur la scène du monde, il fallait qu'il fût précédé d'une immense élaboration de vie organique. La théorie de la sélection darwinienne s'accommode très bien de la théorie animique. Darwin explique les modifications des êtres mais, de leur origine, il ne dit pas un mot.

Nous disions donc qu'une volonté, de même essence que celle que nous ressentons en nous, s'efforçait déjà dans les organisations cellulaires des vies atomiques. Dès la première heure, l'action télépathique s'affirma dans l'association simple de plusieurs cellules. Volonté, sensibilité, mémoire, tout a progressé parce que tout a survécu en s'associant. C'est la persistance de la substance animique, après la mort, qui permet aux individus d'une même espèce de reconstituer des organes semblables dans les vies suivantes. Les animaux, dit Leibnitz, ne meurent pas entièrement.

L'arcella vulgaris, simple globule de protoplasme est un être qui, déjà, télépathise dans le rayon d'une petite sphère qui obéit à ses suggestions. C'est une matérialisation de l'ordre le plus élémentaire. Le progrès vient ensuite ; il s'élève sur la marche ascendante des espèces et c'est ainsi que l'on peut faire remonter notre origine à l'ancêtre monocellulaire.

Mais ce serait une erreur de considérer l'ascension philogénétique comme une filiation d'individus issus les uns des autres, une sorte d'arbre de Jessé aboutissant à l'homme. La multitude d'éléments simples, qui ont dû se matérialiser dès le début, doit donner à penser que la création s'est élevée de partout à la fois. Les espèces ont été infiniment nombreuses à la base de l'évolution, elles sont extrêmement réduites au sommet.

Dès qu'elles eurent conscience d'être, certaines formes évoluant côte à côte ont élaboré de organes analogues ; ce sont toujours des systèmes digestifs, respiratoires, visuels et auditifs que les entités ont réalisés, en groupant autour d'elles des milliards d'unités, semblables à elles-mêmes, mais qui se sont spécialisées en de nouvelles fonctions ; il s'en suit qu'une association remonte à des sources très confuses et qu'elle a de nombreux ancêtres et non pas un ancêtre unique ; d'où la difficulté en botanique comme en zoologie de faire une classification rationnelle.

Les espèces primitives ont dû réaliser, à des degrés divers, des types analogues. Deux ovules, semblables à l'origine, ont pu donner naissance à la crevette et à la langouste, mais on ne peut pas dire que la crevette est un échelon intermédiaire dans l'évolution de la langouste. De formes similaires ont pu se constituer, côte à côte, sans être issues les unes des autres.

Les mêmes appétits ont créé les mêmes organes, et des besoins identiques, sollicités par le milieu, devaient réaliser les mêmes appareils, c'était toujours un intestin, une charpente osseuse, un appareil respiratoire dont chacun résolvait le problème à sa façon, quelques-uns par des voies différentes, beaucoup par des moyens identiques. C'est ainsi qu'un même appareil oculaire se retrouve chez l'homme et chez des animaux qui n'ont, avec lui, aucune parenté.

⁴⁸ *La Monadologie de Leibnitz*, §2.

La loi fondamentale d'Hoeckel est que la plante, l'animal et l'homme ont leur origine dans une simple cellule, la même pour tous, qui s'engraisse par imbibition et prolifie ensuite en se divisant par 2, 4, 8, 16..., etc. Ce moyen de croissance est loin de l'idée que se fait le vulgaire, mais il nous oblige à concevoir une force plastique agissant sur la matière.

Très certainement une cellule vivante fut la première manifestation de la vie terrestre ; mais lorsque Hoeckel nous dit que ce fut là notre ancêtre, il veut dire, tout simplement, que l'ovule d'un embryon humain est une cellule semblable à la primitive cellule. Si l'on pouvait remonter la chaîne ascendante de la genèse humaine on trouverait au tout, non pas une unité ancestrale, mais une multiplicité élémentaire dont l'homme est devenu le sommet et l'unité directrice. Ce qui se force dans le sein de la femme n'est qu'une répétition de ce qui a évolué dans le temps, une préparation de formes amicales dont une âme humaine viendra prendre possession par induction lente. Lorsqu'on demande pourquoi l'homme, s'il construit lui-même ses organes, n'en a pas connaissance, on peut répondre : « Parce que les âmes animales ont une conscience personnelle et que, dans leurs formations successives, elles ont agi d'elles-mêmes ».

Comment une cellule procéderait-elle à sa multiplication si elle n'était un centre de force plastique agissant sur la matière ? Nous ne connaissons aucune cause du mouvement en dehors de cette volonté qui est en nous, c'est d'une force consciente que relève la vie. La machine qui crée son propre mouvement, et qui suspend son action en temps utile diffère essentiellement de l'activité mécanique qui agit nécessairement. La machine n'a rien de cette spontanéité qui retarde le mouvement jusqu'au moment précis où elle dit : - Je veux ! – Et qu'on ne nous parle pas d'un processus d'imbibition, comme dans une mèche de lampe. L'amibe, qui n'est qu'une cellule semi-liquide, résiste à l'évaporation de l'action solaire qui dessècherait une goutte inerte. Il y a donc là, de la vie ; c'est à dire une volonté qui résiste, et nous constatons, une fois de plus, que l'on retrouve, dans les organes inférieurs les deux éléments constitutifs de l'essence animique, la sensation et l'effort.

L'effort tend à l'association et à l'organisation ; les modifications se produisent au hasard des rencontres accidentelles ou sous l'influence des milieux convenables. L'être simple veut s'accroître et il devient pluricellulaire ; les individus pluricellulaires veulent se mouvoir, se nourrir, connaître le monde extérieur et ils tendent à la création d'organes ; les espèces sont différentes parce que chacun représente les sommes des agrégats organisés par elle suivant ses appétits. Les sensations agréables, ou douloureuses, sont les facteurs qui déterminent leur choix. Ainsi la vie est une épreuve expérimentale et, comme la mémoire persiste, l'être progresse.

Les suggestions souvent répétées deviennent des idées vivantes, incorporées dans la sphère animique aussi bien que dans la matière, chaque parcelle d'idée, ou de sentiment, qui passe sous le feu de la volonté, subit un travail de digestion qui l'assimile ou la rejette au dehors et, comme les aptitudes survivent aux destructions des cellules organiques, la sphère psychique progresse toujours en qualité et en quantité.

Il y a dans notre organisme des milliards d'animules qui résument de très lointaines existences. Nous régnerons sur ce domaine qui n'est que la somme de petites âmes vivantes que nous avons engendrées au cours des siècles ; c'est dans cet élément que nous télépathisons normalement. L'être spirituel n'avait aucune emprise immédiate sur la matière ; il a fallu que l'esprit de l'homme fût greffé sur la psyché des bêtes, c'est pourquoi l'évolution animale a précédé l'apparition de l'homme sur la terre.

Cette conception de l'évolution et de la constitution de l'âme explique que toute image se représente à la mémoire sur un simple appel ; c'est la télépathie. Toutes nos connaissances sont incorporées dans une sphère animique obéissant à notre suggestion.

L'histoire de la formation des êtres, telle qu'elle a pu être reconstituée par l'observation, nous confirme dans cette idée que la création se présente comme une matérialisation progressive

réalisée autour d'une substance animique, qui subsiste en dehors de la vie présente, et qui se recommence avec plus d'expérience acquise. Notre organisme contient la synthèse de ce qui nous a précédée. Ainsi s'explique qu'il n'y ait pas d'homme préformé dans une semence ; il n'y a, dans le sein des mères, que des âmes élémentaires reprenant l'usage de leurs fonctions auxquelles elles ont été entraînées durant des périodes mille fois séculaires. On comprend que le chemin parcouru par la primitive cellule, et que seule, l'inlassable patience des siècles lui permettait de parcourir, s'effectue aujourd'hui dans ce nouveau milieu, le sein de la mère, avec une rapidité qui tiendrait du miracle s'il s'agissait d'un être nouveau. Mais un parcours identique s'effectue, aujourd'hui, en un temps très court, parce que nous sommes sur un chemin frayé, nous sommes loin des tâtonnements de la primitive évolution. L'embryon retrouve, dans un milieu éminemment favorable, tous les éléments de son incorporation nouvelle. L'être qui se recommence marche sans hésitation, voilà pourquoi sa rematérialisation est infiniment plus rapide.

Cette interprétation s'accorde avec les faits d'observation de l'ontogénèse et avec les faits de la psychologie expérimentale. Elle nous permet de recourir à un processus unique pour expliquer l'apparition de la vie sur notre terre et celle de l'enfant dans un monde évolué, tout en plaçant sous une même loi biogénétique deux formes d'évolution qui paraissent dissemblables.

Toute naissance est une rematérialisation, la doctrine des vies successives nous donne de tous les problèmes une solution satisfaisante. L'organisme d'un enfant qui vient au monde est un appareil tellement compliqué qu'il ne saurait être le produit d'une création spontanée. Comme nous l'avons fait voir dans les pages qui précèdent, il est le couronnement d'efforts et de tâtonnements innombrables. C'est une force psychique, déjà organisée, qui préside à la réfection des organes ; une multitude de cellules tactiles, motrices, visuelles, auditives, ayant de leur fonction un entraînement séculaire, s'organisent dans le fœtus avant que se révèle la présence d'aucune intelligence.

Même la première incarnation ne peut pas être le moment de la naissance ; l'enfant, lorsqu'il se manifeste pour la première fois dans l'enveloppe terrestre, est visiblement en possession d'organes qui lui sont familiers de longue date. Il faut supposer qu'une évolution parallèle à celle qui se faisait dans la matière préparait les organes psychiques aux incarnations futures. L'animal humain était déjà vieux quand on lui insuffla l'âme vivante – induction de la force psychique dans la matière.

La première incarnation véritablement humaine a dû emprunter les matériaux de son nouvel édifice et constituer un corps nouveau avec des organes anciens. L'appareil visuel et l'organe auditif réalisés par les espèces animales n'étaient pas indignes de l'humanité et ils ne diffèrent point des nôtres. Pour ma part, je voudrais bien avoir la vue de l'oiseau, l'odorat du chien et l'ouïe du chat. Ces progrès physiologiques étaient déjà réalisés, et l'âme de ces organes était déjà entraînée à l'usage de leur fonction par une pratique des milliers de fois séculaires, lorsque l'être intelligent s'en est emparé et qu'il est venu se greffer sur ces formes organiques. C'est ainsi que dut apparaître la première humanité, non pas dans un état d'innocence, mais dans un état d'ignorance qui ne devait pas la placer beaucoup au-dessus de l'animalité. Avec le temps, la lumière spirituelle a percé les ténèbres, une idée morale s'est fait jour en même temps qu'elle instituait des lois, des familles, des tribus, qu'elle organisait des cités et que tout cela s'unissait pour former des patries.

Maintenant, les hommes naissent dans des conditions inégales d'évolution et pas un, peut-être, ne vient au monde pour la première fois ; il faut que l'homme naisse de nouveau, il faut qu'il se réincarne jusqu'à ce que son évolution morale soit achevée.

Considérez l'enfant qui vient de naître. L'animal, en lui, est assez développé pour qu'il n'ait plus rien à apprendre de la vie matérielle ; il sait voir, il sait entendre, il sait sucer le sein de sa

mère, toutes fonctions qui appartenait au règne animal dont il est sorti, et par conséquent déjà connues de lui ; tandis qu'il lui faut apprendre péniblement le langage, l'écriture, enfin toutes fonctions intellectuelles qui sont des nouveautés pour lui. De ce côté, cependant, les aptitudes sont inégales, des différences énormes séparent les individus de notre espèce, au point de vue intellectuel et moral. Du mollusque au vertébré, l'écart physiologique est bien grand, il n'est pas si grand peut-être, que les disproportions qui peuvent apparaître entre deux âmes humaines. Si nous pouvions voir sur le plan mental, nous y surprendrions de tels écarts dans la nature des cœurs et des intelligences que nous serions tentés de les classer par familles et par espèces. L'échelle intellectuelle et morale apparaîtrait à notre pensée avec toutes ses variétés. Or il n'y a qu'une action évolutive qui puisse rendre raison d'une telle disparité. De même qu'il a existé une chaîne ininterrompue de progrès organiques, encore visible dans le règne animal, ainsi doivent exister des mentalités de valeur différente dans la vie de l'esprit. Le progrès, sur ce plan, ne peut se faire qu'au moyen des réincarnations. Nous voyons que la multitude des petits enfants qui naissent ne sont, au point de vue physique, que des petits animaux également doués, comment donc expliquer qu'ils le soient si différemment au point de vue intellectuel. L'éducation est impuissante à y rien changer ; on voit des enfants doux et intelligents à côté de petits drôles dont le masque porte encore l'empreinte du vice et de la bestialité, celui-ci est un retardataire dans l'évolution, une mentalité inférieure, tandis que l'enfant intelligent a déjà une certaine expérience de la vie morale, il a déjà vécu, c'est la seule explication qui satisfasse à la fois la raison et le sentiment.

Nous avons vu que la naissance renoue de relations interrompues, que le fœtus récapitule la marche des évolutions précédentes. Ce n'est pas l'enfant qui suggestionne sa forme embryonnaire, ce sont les êtres embryonnaires qui, en vertu d'affinités psychiques péniblement créées, se reconstituent, c'est-à-dire se réincarnent autour du premier ovule. C'est ainsi que l'enfant viendra s'incarner plus tard dans l'unité physiologique reconstituée. Il n'y a pas de plan préconçu, il y a un ordre et une succession des formes apprises antérieurement et nécessairement répétées. L'âme visuelle ne peut pas se constituer autrement qu'elle ne l'a fait dans les espèces animales et on peut en dire autant de chaque organe.

Croire d'une part que nos facultés représentent la somme des activités chimiques particulières à notre substance et, croire d'autre part que ces facultés vont se manifester chez l'enfant qui naît pour la première fois, ce serait le comble de l'absurdité. Créer un œil avant de voir, organiser une oreille avant d'entendre ! On me ferait plutôt croire qu'un enfant parle sa langue nationale dans le ventre de sa mère ; le miracle n'en serait pas plus grand. Lors donc qu'un enfant vient au monde, nous ignorons profondément le mystère qui lui prépare sa voie ; mais nous pouvons supposer une série d'inductions : la cause première induisant le corps mental, celui-ci induisant le corps éthérique, lequel, à son tour, induirait la matière.

Les différences de conditions et les tares de naissances se trouveraient ainsi justifiées. Nous n'aurions plus besoin d'attribuer à Dieu cette création spontanée d'âmes innocentes soumises à des épreuves si inégales. Mais il est surtout déraisonnable et impie de supposer que cette création divine subordonne le vouloir de Dieu au caprice des accouplements humains. Un philosophe, Jean Reynaud, a flétri ce rêve théologique dans les termes suivants⁴⁹ :

« Chose inouïe, bassesse de l'âme et, si j'ose dire, même en le rejetant, bassesse du Créateur ! C'est lorsqu'un libertin, dans un accès lubrique, outrageant par le viol ou l'adultère toutes les lois du ciel, et de la terre, fera un infâme signal à celui dont l'œil connaît tout, que la Toute-Puissance se décidant à créer donnera l'être à l'âme infortunée qui doit accompagner le fruit de la débauche. Telles sont les instances à l'aide desquelles on oblige le Créateur à sortir de son sublime repos ! La passion la plus déshonnête ou la plus scélérate trouve en lui, dès qu'elle le veut, un coopérateur fidèle qui se hâte de venir couronner par un complément infini,

⁴⁹ Jean Reynaud, *Terre et Ciel*. Furne, éd., 1864, p.198.

ce qu'elle lui a si misérablement préparé ! Non, je ne vous accorderai jamais que le miracle de l'apparition d'une âme nouvelle au sein de l'univers puisse avoir lieu sur une sommation de cette espèce ; et si telle était la vérité, j'aimerais encore mieux revenir à faire de l'âme, comme les matérialistes, un produit de la génération de l'homme, que d'en faire une création de Dieu, car l'impiété me répugne encore plus que l'absurdité.

Voici, ajoute Jean Reynaud, un obstacle que vous ne franchirez pas, car tous les théologiens y échouent. C'est un roc. »

C'est bien cela ! Est-il nécessaire d'ajouter qu'un tel acte, attribué à la Divinité, serait incompatible avec la justice, avec la raison, avec la bonté ! Dieu ayant à créer des âmes n'a pu les créer que toutes semblables et leur faire à toutes le même sort. L'égalité ne se trouve que dans le néant originel d'où elles sont sorties, c'est dans l'évolution que commence la différenciation des âmes et des intelligences. Dieu commettrait de grandes injustices dans la répartition des âmes si, de deux âmes n'ayant pas encore vécu, et par conséquent innocentes, il projetait l'une, privée d'intelligence, dans un milieu de misère en l'accablant de tares physiologiques et morales ; l'autre dans un milieu riche en l'ornant de tous les dons du cœur et de l'esprit.

L'hypothèse de l'âme contenue dans la semence n'expliquerait pas davantage que des corps semblables produisissent des âmes si différentes. Elle s'inspire de ce parti-pris qui suppose l'énergie contenue dans la matière, c'est simplement absurde.

L'hypothèse beaucoup plus probable est que la Nature s'est conformée, en cela comme en tout, à la voie qu'elle suit constamment, celle de l'évolution lente. L'âme s'est développée elle-même sous l'influence d'une volonté créatrice qui la vivifie. Comme le magnétisme solaire attire la végétation, comme la terre pousse son jet, l'individu sent une volonté s'éveiller en lui sous l'action du Soleil Divin et, comme la fleur sur un terrain préparé, il germe sur le règne organique dès que celui-ci est arrivé à une suffisante évolution.

Il y a ainsi un ordre parfait dans une justice parfaite. Au début... l'ignorance avec la liberté dans l'expérience à faire. Dès que le vouloir s'éveille, l'être tente son premier effort et il le recommence dans les vies suivantes. Libre et sans expérience, il trébuche à chaque pas ; Dieu n'est jamais complice de ses erreurs, sa lumière luit éternellement sur les consciences ; celui qui ne veut pas regarder vers cette lumière s'expose à de longs tâtonnements ; tôt ou tard, il reconnaîtra son erreur.

En un mot, nous sommes partis de rien, mais nous avons tous la même course à fournir, les mêmes obstacles à vaincre, le même royaume à conquérir.

L'homme tombe et l'enfant renaît avec le fardeau de son passé, il est l'auteur de sa destinée ; de là les grandes inégalités qui apparaissent dès la naissance, mais à chaque pas que l'homme fait vers la vérité, il se sent mieux étayé, il aura toujours un peu plus de lumières, un peu plus d'expérience. C'est lui-même qui se constitue, il est le cliché vivant de ses propres actions, la qualité même de son corps astral doit porter les traces de sa déchéance ou manifester sa grandeur, c'est comme une atmosphère qui l'entourne ; s'il génère la haine, il accumule l'enfer en lui, et il n'atteint le ciel que lorsqu'il a compris la magnifique solidarité qui doit unir la famille humaine.

Chapitre X – Les manifestations spontanées

Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre,
Horatio, que n'en peut rêver
toute notre philosophie.
Shakespeare

Il est indispensable de faire une distinction entre les facultés psychiques, autour desquelles on peut expérimenter, et les phénomènes de l'au-delà, qu'il nous est seulement permis d'observer lorsqu'ils se produisent spontanément.

Or, on confond ces deux choses. Tel savant, qui a vu des sujets d'hôpitaux tracer automatiquement des lettres et des bâtons, se flatte d'avoir trouvé la clef de l'écriture mécanique ; cependant, s'il endort le sujet et qu'il lui transmette la suggestion d'écrire à son réveil, s'il donne à cette suggestion la forme d'une communication spirite, il prétendra naïvement avoir démontré la grande erreur des spirites ; sans songer que, par son expérience même, il prouve qu'une personne peut écrire par la volonté d'une autre personne ; et que c'est en cela précisément que consistent les transmissions de l'au-delà dans la forme de message spirite. Il est bien vrai qu'il a fait faire une communication fallacieuse ; mais il aurait pu, par le même procédé, envoyer un message véridique.

C'est pourquoi nous avons fait l'historique des phénomènes en ne citant que le côté expérimental, et en montrant que tous les phénomènes, qualifiés à tort de surnaturels, peuvent se produire, non pas à volonté, mais dans des conditions telles que nous pouvons en déterminer l'origine ; car la preuve est faite que tous peuvent avoir leur source dans la pensée d'une personne vivante. Théoriquement, nous n'avons aucune différence à faire entre la suggestion que peut exercer un vivant et celle que, par hypothèse, pourrait exercer un désincarné.

Ainsi la manifestation la plus rudimentaire de l'au-delà se produit souvent au moyen de coups frappés ; il n'en fait pas conclure que tout médium dont la présence permet d'obtenir ce phénomène remarquable, vous envoie un message. C'est cependant la première objection que font les sceptiques qui vous disent : « J'ai vu Eusapia produire ses coups frappés, il n'y a pas d'esprits là-dedans ».

En effet, l'expérience tend simplement à mettre hors de toute la réalité d'un fait auquel on refusait de croire, un fait qui prouve l'existence d'un mode insoupçonné de la physiologie. Ces coups qui semblent provenir d'agents matériels ayant tous les attributs de la compacité, alors qu'ils proviennent d'agents invisibles, représentent quelque chose qui est tout à fait en dehors de la physique naturelle et qui est inexplicable pour nous ; on ne l'a peut-être pas assez remarqué et le mépris, que semblent professer certains expérimentateurs savants, devant un fait qui ne se rattache à aucune expérience connue, n'est pas toujours très sincère.

Les anciens magnétiseurs avaient observé ces faits. La voyante de Prévorst, rapporte le baron du Potet, allait sans déplacement frapper chez qui elle voulait et disait que ce n'était pas avec son âme, mais avec son esprit et par le moyen de l'air qu'elle frappait ainsi. Elle disait : qu'outre l'âme et l'intelligence, il y avait un esprit nervique et que cet esprit reste l'enveloppe de l'âme quand celle-ci quitte le corps⁵⁰.

⁵⁰ Baron du Potet, *Traité complet de Magnétisme*. Félix Alcan, 5^e édition, p.240.

Comme on le voit, par cette citation, la voyante de Prévorst frappait bien des coups à distance et il n'y avait point d'esprit dans son cas, mais cela n'empêche point les esprits d'agir de même, puisque cet esprit qui est en nous reste l'enveloppe de l'âme.

Le grand physicien William Crookes, qui a soumis à l'examen le plus rigoureux toutes les manifestations de forme spiritique, parle en ces termes des coups frappés :

« Avec la pleine connaissance des nombreuses théories qu'on a mises en avant, surtout en Amérique, pour expliquer ces sons, je les ai éprouvés de toutes les manières que j'ai pu imaginer, jusqu'à ce qu'il ne m'ait plus été possible d'échapper à la conviction qu'ils étaient bien réels et qu'ils ne se produisaient pas par la fraude ou par des moyens mécaniques.

Une question importante s'impose ici à notre attention : *ces mouvements ou ces bruits sont-ils gouvernés par une intelligence ?* Dès le premier début de mes recherches, j'ai constaté que le pouvoir qui produisait ces phénomènes n'était pas simplement une force aveugle, mais qu'une intelligence le dirigeait ou du moins lui était associée ; ainsi les bruits dont je viens de parler ont été répétés un nombre de fois déterminé ; ils sont devenus forts ou faibles, et, à ma demande, ils ont résonné dans différents endroits ; par un vocabulaire de signaux convenus à l'avance, il a répondu à des questions, et des messages ont été donnés avec une exactitude plus ou moins grande.

L'intelligence qui gouverne ces phénomènes est quelquefois manifestement inférieure à celle du médium, et elle est souvent en opposition directe avec ses désirs. Quand une détermination a été prise de faire quelque chose qui ne pouvait pas être considéré comme bien raisonnable, j'ai vu donner de pressants messages pour engager à réfléchir de nouveau. Cette intelligence est quelquefois d'un caractère tel qu'on est forcé de croire qu'elle n'émane d'aucun de ceux qui sont présents ».⁵¹

Autour des vrais médiums qui se prêtent à un contrôle illimité, ainsi que le firent D. D. Home, Kate Fox ou Eusapia Paladino, tout chercheur peut donc, soit en observant, soit en contrôlant, arriver à se faire une certitude concernant le fait qui lui paraît invraisemblable. Mais il faut pousser l'investigation beaucoup plus loin pour pouvoir constater que, si ces faits se produisent en dehors de toute intervention d'esprit, ou plutôt si, comme le disait la voyante Prévorst, ils sont produits par l'esprit du médium, il est bien d'autres cas où cette explication est insuffisante puisque les mêmes faits se produisent en l'absence de tout médium. Tels sont ceux qui se produisent spontanément et qui toujours coïncident avec un décès.

La répétition de ces faits, qui ont pour but d'attirer l'attention et qui cessent dès que ce but est atteint, permet de croire qu'entre la mort et la manifestation bruyante il y a une relation de cause à effet, d'autant plus que beaucoup de ces cas se sont produits à la suite de pacte ou de promesses particulières, et alors que la manifestation venait surprendre ceux qui en étaient témoins avant qu'ils n'aient pu connaître la mort du manifestant.

Voici un exemple de la manifestation la plus simple et la plus fréquente qui est celle des coups frappés. Nous ne multiplierons pas les exemples et les témoignages dont la littérature abonde, nous en citerons quelques-uns comme types, en choisissant de préférence ceux qui ont l'avantage d'être relatés par des personnes connues⁵².

« Cher Maître et ami,

C'était en 1871. J'étais à l'âge où l'on cueille des fleurettes dans les champs comme vous cueillez des étoiles dans l'infini ; mais en un moment où j'avais oublié de faire mon ordinaire cueillette, j'avais écrit un article qui m'avait valu un certain nombre d'années de prison : tout vient à point à qui ne sait pas attendre. Or j'étais à la prise Saint-Pierre de Marseille. Là se trouvait aussi Gaston Crémieux, condamné à mort. Je l'aimais beaucoup parce que nous

⁵¹ Nouvelles expériences sur la force psychique, par William Crookes, traduit par J. Alidel, éditeur Leymarie, 42 rue Saint-Jacques, p.152.

⁵² *L'Inconnu*, p.76. Ernest Flammarion, éditeur, 26 rue Racine, Paris 1900.

avons eu les mêmes rêves et que nous étions tombés sur la même réalité. Dans la prison, à l'heure des promenades, il nous arrivait de traiter, au petit bonheur de la causerie, la question de Dieu et de l'âme immortelle.

Un jour, comme quelques camarades s'étaient proclamés athées et matérialistes avec une véhémence peu ordinaire, je leur fis remarquer, sur un signe de Crémieux, qu'il était peu convenable de notre part de proclamer ces négations devant un condamné à mort qui croyait en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Le condamné me dit en souriant :

– Merci, mon ami. Quand on me fusillera, j'irai vous faire la preuve en manifestant dans votre cellule.

Le matin du 30 novembre, à la pointe du jour, je fus subitement réveillé par *un bruit de petits coups secs* donnés dans ma table. Je me retournai, le bruit cessa, et je me rendormis. Quelques instants après, le même bruit recommença. Je sautai alors de mon lit, je me plantai bien éveillé devant la table : *le bruit continua*. Cela se produisit encore une ou deux fois, toujours dans les mêmes conditions.

Au saut du lit, tous les matins, j'avais l'habitude de me rendre, avec la complicité d'un bon gardien, dans la cellule de Gaston Crémieux... Hélas ! Il y avait les scellés sur la porte, et je constatai, l'œil braqué sur le judas, que le prisonnier n'était plus là. J'avais à peine fait cette terrible constatation que le bon gardien se jetait dans mes bras tout en larmes : ils nous l'ont fusillé ce matin, à la pointe du jour ; mais il est mort bien courageusement.

... Tel est mon récit. Je vous l'ai écrit tel qu'il m'est revenu sous la plume... J'étais dans mon état normal, je ne me doutais pas de l'exécution et j'ai parfaitement entendu cette série d'avertissements. Voilà la vérité nue ».

Clovis Hugues

Sans doute, quelques cas isolés de cette espèce ne présenteraient pas une grande valeur, mais une multitude de cas analogues et de plus complexes encore, toujours coïncidant avec un décès, ne permettent pas de douter que nous nous trouvions en présence de quelques-uns des grands mystères de l'au-delà.

La voyante de Prévorst disait encore que l'esprit nerveux pouvait produire d'autres effets : les âmes, disait-elle, pouvaient non seulement parler, mais produire des sons, tels que soupirs, frôlements de soie ou de papiers, coups sur des murs ou des meubles, bruits de sable, de cailloux ou de chaussures traînées sur le sol... qu'elles étaient capables de mouvoir les objets les plus lourds, d'ouvrir ou de fermer les portes. Plus elles sont souffrantes, disait-elle, plus ces bruits qu'elles produisent à l'aide de l'air ou de leur esprit nerveux peuvent être forts.

Et, de fait, nous retrouvons toutes ces formes de manifestations dans les phénomènes spontanés.

Si un esprit désincarné dispose des conditions physiques qui lui permettent de frapper la matière, un être intelligent peut en tirer meilleur parti en frappant, par exemple, une touche de piano. Nous avons des exemples de cette sorte. *L'Inconnu*, p.108 :

« Il y a un an et demi environ, mon père, une cousine en séjour, et ma sœur causaient dans la salle à manger. Ces trois personnes étaient seules dans l'appartement, quand tout à coup elles entendirent jouer du piano au salon. Très intriguée, ma sœur prend la lampe, va au salon et voit parfaitement quelques notes s'abaisser toutes ensemble, faire entendre des sons et se relever⁵³.

Elle revient et raconte ce qu'elle a vu. On rit au premier moment de son histoire, en voyant une souris au bout de l'affaire ; mais, comme la personne est douée d'une vue excellente, et qu'elle n'est pas superstitieuse le moins du monde, on trouva la chose étrange.

⁵³ M. Victorien Sardou m'a rapporté avoir observé un fait analogue (note de M. C. Flammarion).

Or, huit jours après, une lettre venant de New-York, nous apprenait la mort d'un vieil oncle qui habite cette ville. Mais, chose plus extraordinaire, trois jours après l'arrivée de la lettre, le piano se remet à jouer. Comme la première fois une annonce de mort nous arrivait huit jours après, celle de ma tante cette fois.

Mon oncle et ma tante formaient un couple parfaitement uni ; ils avaient gardé un très grand attachement à leurs parents et à leur Jura, leur lieu d'origine.

Jamais le piano ne s'est fait entendre de lui-même depuis lors.

Les témoins de cette scène vous certifieront la chose quand vous le voudrez ; nous habitons à la campagne dans les environs de Neufchâtel, et je vous assure bien que nous ne sommes pas des névrosés ».

Edouard PARIS

Artiste peintre, près Neufchâtel (Suisse)

Il faut remarquer que tous ces faits spontanés, qui surprennent les familles où ils apparaissent, ne diffèrent pas de la série d'effets produits par les médiums.

Un sujet tel qu'Eusapia Paladino peut agir sur une touche de piano, pincer les cordes d'un instrument, tourner une clef à distance, ouvrir et fermer les battants d'une armoire dans les meilleures conditions de contrôle, mais ces effets n'ont été obtenus qu'à une faible distance, le pouvoir dynamique de l'organe invisible étant solidaire du corps physique dont il s'extériorise, tandis que l'extériorisation complète chez l'homme décédé ne limite pas son champ d'action dans l'espace ; elle paraît seulement limitée, dans le temps, aux quelques jours qui suivent le décès.

J'avoue n'attacher aucune valeur à l'objection de quelques savants qui, ayant examiné le cas d'Eusapia, déclarent qu'il n'y a pas d'esprit là-dedans.

Du moment qu'un effet physique se produit au-delà de l'organisme physique, nous sommes en présence d'une manifestation de l'au-delà. Eusapia nous montre une faculté normale de l'au-delà agissant dans des conditions encore mal connues ; c'est elle-même qui agit, c'est entendu, mais c'est un être de l'au-delà qui produit le phénomène lorsqu'il n'y a plus de médium à qui nous puissions l'attribuer. C'est justement le cas des manifestations après décès.

On me dira que dans ces cas spéciaux, ce sont les témoins de la manifestation qui servent de médium ; peut-être... dans une certaine mesure, mais on n'expliquera pas pourquoi ces médiums d'occasion pourraient agir en dehors de la zone où opèrent les autres médiums, pourquoi ils ne sont pas limités au champ de force environnant immédiatement l'organisme dans l'espace et, pourquoi cette exception ne se présente que lorsque le phénomène est inattendu et qu'il coïncide avec un décès.

La preuve d'identité se trouve quelquefois renforcée par ce fait que les coups frappés rappellent certaines habitudes de la personne décédée, soit par un rythme, soit par une place qui lui était habituelle de son vivant ; et encore mieux, lorsqu'il y a eu pacte, sur un objet déterminé d'avance.

Enfin les médiums ont aussi la faculté de déplacer les objets, d'ouvrir ou de fermer les portes, de tirer les verrous. Nous retrouvons ces performances dans les manifestations spontanées, toujours en concordance avec un décès, ou plutôt avec une agonie, le malade ayant alors conscience d'agir là où il se manifeste au loin.

Cette clairvoyance des mourants est instructive, elle nous révèle qu'ils sont des agents non douteux du phénomène dont l'effet dépasse de beaucoup l'action qu'un médium ne pourrait produire qu'à courte distance.

Nous pourrions nous étendre beaucoup plus longuement sur ce sujet, car nous sommes riches en exemples, mais il faut se limiter. Retenons seulement qu'entre un phénomène produit par une entité de l'au-delà, il y a une distinction à faire ; les coups frappés et les mouvements

d'objets se présentent avec un caractère distinctif, suivant les cas, et la distinction est celle que nous avons faite à propos des transmissions télépathiques. Une simple faculté animique, venant du médium, produira des phénomènes qu'on répète à volonté, ou à peu près ; une intervention étrangère ne peut se produire qu'accidentellement.

On ne comprend pas, généralement, le rôle du double dans la manifestation, on ne tiens pas compte de son existence comme si sa réalité n'était pas encore prouvée ; mais non seulement le double est une hypothèse nécessaire pour expliquer la plupart des faits, mais encore il se manifeste spontanément. Le dédoublement spontané du corps humain est un phénomène qui présente une très grande importance car il apporte une confirmation inattendue à la possibilité des apparitions matérialisées.

Ce phénomène a été observé en de nombreuses circonstances et c'est bien à tort qu'il a été classé parmi les hallucinations visuelles, attendu qu'il n'a rien de télépathique. En effet il est objectif, il est arrivé que la photographie l'ait enregistré, par surprise, alors que sa visibilité n'avait pas encore attiré l'attention ; mais d'autres fois on a pu observer autour de certaines personnes le double qui était à côté d'elles. Voici, pour exemple, le cas de Mme Stone⁵⁴.

« J'ai été vue trois fois alors que je n'étais pas réellement présente⁵⁵ ; et, chaque fois, par des personnes différentes. La première fois ce fût ma belle-sœur qui me vit. Elle me veillait après la naissance de mon premier enfant. Elle regarda vers le lit où je dormais et elle me vit distinctement ainsi que mon double. Elle vit d'une part mon corps naturel et, de l'autre, mon image spiritualisée et affaiblie. Elle ferma plusieurs fois les yeux, mais en les rouvrant elle voyait toujours la même apparition ; la vision s'évanouit au bout d'un peu de temps. Elle pensa que c'était signe de mort pour moi et je n'entendis parler de cela que plusieurs mois après ».

La présence du double est tellement réelle qu'il est vu par toutes les personnes présentes, comme dans le cas suivant⁵⁶.

« Le comte D... et les sentinelles prétendirent voir une nuit l'impératrice Elisabeth de Russie, assise sur le trône, en grand costume d'apparat, pendant qu'elle était couchée et endormie. La dame d'honneur de service qui s'en était aussi convaincue, alla l'éveiller. L'impératrice se rendit aussi dans la salle du trône et y vit son image. Elle ordonna à une sentinelle de faire feu ; l'image disparut alors. L'impératrice mourut trois mois après ».

Mais le cas le mieux caractérisé est encore celui d'Emilie Sagée qui a eu nombre de témoins et qui devenue classique. Il s'agit d'une institutrice dont le double a été vu, à maintes reprises, par toutes les élèves du pensionnat de Neuwelcke, en Russie. En voici quelques passages d'après Aksakof⁵⁷.

« Au nombre des maîtresses il y avait une Française, Mlle Emilie Sagée, née à Dijon. Peu de semaines après son entrée dans la maison de singuliers bruits commencèrent à courir sur son compte parmi les élèves. Quand l'une disait l'avoir vue dans telle partie de l'établissement, une autre assurait l'avoir rencontrée ailleurs au même moment.

Mais les choses ne tardèrent pas à se compliquer et prirent un caractère qui excluait toute possibilité de fantaisie ou d'erreur. Un jour qu'Emilie Sagée donnait une leçon à treize de ces jeunes filles, parmi lesquelles Mlle de Güldenstube, et que, pour mieux faire comprendre sa démonstration, elle écrivait le passage à expliquer au tableau noir, les élèves virent tout à coup, à leur grande frayeur, deux demoiselles Sagée, l'une à côté de l'autre. Elles se ressemblaient exactement et faisaient les mêmes gestes. Seulement la personne véritable avait

⁵⁴ *Les Hallucinations télépathiques*, 4^e édition, p.278

⁵⁵ La narratrice veut dire que l'image a été vue là où elle n'était pas elle-même, mais elle était présente à côté.

⁵⁶ Cité dans le livre de Gabriel Delanne, *Les Apparitions matérialisées*, t. I, p.932, Leymarie, 42 rue Saint-Jacques.

⁵⁷ Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p.498.

un morceau de craie à la main et écrivait effectivement, tandis que son double n'en avait pas et se contentait d'imiter les mouvements qu'elle faisait pour écrire.

De là, grande sensation dans l'établissement, d'autant plus que toutes les jeunes filles, sans exception, avaient vu la seconde forme et étaient parfaitement d'accord dans la description qu'elles faisaient du phénomène.

Peu après, une des élèves, Mlle Antoinette de Wrangel, obtint la permission de se rendre, avec quelques camarades, à une fête locale du voisinage. Elle était alors occupée à terminer sa toilette, et Mlle Sagée, avec sa bonhomie et sa serviabilité habituelles, était venue l'aider et agrafait sa robe par derrière. La jeune fille s'étant retournée par hasard, aperçut dans la glace deux Emilie Sagée qui s'occupaient d'elle. Elle fut tellement effrayée de cette brusque apparition qu'elle s'évanouit.

Des mois se passèrent, et des phénomènes semblables continuaient à se produire. On voyait de temps à autre, au dîner, le double de l'institutrice, debout derrière sa chaise, imitant ses mouvements, tandis qu'elle mangeait, mais sans couteau, ni fourchette, ni nourriture dans ses mains. Elèves et domestiques servant à table en ont témoigné également.

Cependant, il n'arrivait pas toujours que le double imitait les mouvements de la personne véritable. Parfois, quand celle-ci se levait de sa chaise, on voyait son double y rester assis.

... Un jour, toutes les élèves, au nombre de quarante-deux, étaient réunies dans une même pièce et occupées à des travaux de broderie. C'était une grande salle au rez-de-chaussée du bâtiment principal, avec quatre grandes fenêtres, ou plutôt quatre portes vitrées qui s'ouvraient directement sur le palier et conduisaient dans un assez grand jardin attenant à l'établissement. Au milieu de la salle était placée une grande table devant laquelle s'assemblaient habituellement les différentes classes pour se livrer à des travaux d'aiguille ou autres semblables.

Ce jour-là, les jeunes pensionnaires étaient toutes assises devant la table, et elles pouvaient très bien voir ce qui se passait dans le jardin ; tout en travaillant, elles voyaient Mlle Sagée, occupée à cueillir des fleurs, non loin de la maison ; c'était une de ses distractions de prédilection. A l'extrémité supérieure de la table se tenait une autre maîtresse, chargée de la surveillance et assise dans un fauteuil de maroquin vert. A un moment donné, cette dame s'absenta et le fauteuil resta vide. Mais ce ne fut que pour peu de temps, car les jeunes filles y aperçurent tout à coup la forme de Mlle Sagée. Aussitôt, elles portèrent leurs regards dans le jardin et la virent toujours occupée à cueillir des fleurs ; seulement ses mouvements étaient plus lents et plus lourds, pareils à ceux d'une personne accablée de sommeil ou épuisée de fatigue. Elles portèrent de nouveau les yeux sur le fauteuil où le double était assis, silencieux et immobile, mais avec une telle apparence de réalité que si elles n'avaient pas vu Mlle Sagée et qu'elles n'eussent su qu'elle avait apparu dans le fauteuil sans être entrée dans la salle, elles auraient pu croire que c'était elle-même. Mais certaines qu'elles n'avaient pas affaire à une personne véritable, et quelque peu habituées à ces étranges manifestations, deux des élèves les plus hardies s'approchèrent du fauteuil, et touchant l'apparition, crurent y rencontrer une résistance comparable à celle qu'offrirait un léger tissu de mousseline ou de crêpe. L'une osa même passer au-devant du fauteuil et *traverser* en réalité une partie de la forme. Malgré cela, celle-ci dura encore un peu de temps, puis s'évanouit graduellement. L'on observa aussitôt que Mlle Sagée avait repris la cueillette de ses fleurs avec sa vivacité habituelle. Les quarante-deux pensionnaires constatèrent le phénomène de la même manière ».

Ceci prouve qu'à l'état d'extériorisation visible le double a quelque chose de corporel, c'est un commencement de matérialisation.

Si cette demoiselle Sagée se fût adonnée aux expériences, une entité occulte aurait pu se manifester en prenant possession de son double pour produire certains phénomènes à distance, et même le modeler à sa propre image et ressemblance. Les meilleurs médiums sont ceux qui

ne cherchent pas la manifestation ; ils se révèlent spontanément et sont surpris par des opérations intelligentes qu'il est impossible d'attribuer à eux-mêmes. La relation suivante, de Victorin Joncières, est empruntée à un livre de Camille Flammarion⁵⁸.

« ... Je sortais de la succursale de notre Conservatoire après avoir examiné la classe de piano, lorsque je fus accosté par une dame que me demanda ce que je pensais de sa fille et si je jugeais qu'elle devait prendre la carrière artistique.

Après une conversation assez longue, dans laquelle je promis d'aller entendre la jeune artiste, je me trouvai engagé à me rendre le soir même (car je partais le lendemain) chez un de leurs amis, haut fonctionnaire de l'Etat, et à assister à une séance de Spiritisme.

Le maître de la maison me reçut avec une extrême cordialité ; il me conduisit dans une grande salle aux murs nus, dans laquelle se trouvaient réunies plusieurs personnes, parmi lesquelles sa femme et un professeur de physique du lycée ; en tout, une dizaine d'assistants. Au milieu de la pièce se trouvait une énorme table en chêne, sur laquelle étaient placés du papier, un crayon, un petit harmonica, une sonnette et une lampe allumée.

– L'esprit m'a annoncé tantôt qu'il viendrait à dix heures, me dit-il, nous avons une bonne heure devant nous. Je vais la mettre à profit pour vous lire les procès-verbaux de nos séances depuis un an.

Il déposa sur la table sa montre, qui marquait neuf heures moins cinq, et la recouvrit d'un mouchoir.

Pendant une heure, il se mit à lire les histoires les plus invraisemblables. J'avais hâte cependant de voir quelque chose.

Tout à coup, un bruyant craquement se fit dans la table. M. X... enleva le mouchoir qui recouvrait la montre ; elle indiquait exactement dix heures.

– Esprit, es-tu là ? dit-il.

Personne ne touchait la table autour de laquelle, sur sa recommandation, nous formions la chaîne, nous tenant par la main.

Un violent coup retentit.

La jeune nièce appuya alors ses deux petits doigts contre le rebord de la table et nous pria de l'imiter. Et cette table d'un poids énorme, s'éleva bien au-dessus de nos têtes, de telle sorte que nous fûmes obligés de nous lever pour la suivre dans son ascension. Elle se balança quelques instants dans l'espace et descendit lentement vers le sol où elle se posa sans bruit.

Alors M. X... alla chercher un grand dessin de vitrail. Il le plaça sur la table et mit à côté un verre d'eau, une boîte à couleur et un pinceau. Puis il éteignit la lampe. Il la ralluma au bout de trois minutes : le dessin encore humide était coloré en deux tons, en jaune et en bleu, *sans qu'aucun coup de pinceau eût dépassé les lignes tracées* ».

Il est certainement très malheureux que les médiums comme ceux-là, qui se révèlent souvent dans les familles honorables, soient absolument perdus pour l'étude et l'observation. Une femme du monde ne tient pas à s'offrir aux attaques des professionnels du dénigrement systématique, cette race n'a pas d'autre argument que l'injure ; mais il est aussi très malheureux que certaines personnes, à médiumnité faible, et, d'ailleurs, sans beaucoup d'instruction, aient la rage d'exhiber leur médiumnité.

C'est surtout dans la pratique de l'écriture automatique que ce fléau sévit, mais il faut aussi regretter l'abus qui se fait des séances de tables à cause de leur facilité, tout le monde pouvant l'obtenir, et c'est parce qu'on se hâte trop d'entrer en conversation avec de simples forces animiques, que tant de séances, mal dirigées, n'aboutissent qu'à la confusion.

Donc, là encore, il faut faire la distinction entre ce qui vient du dedans et ce qui vient du dehors, entre le message véridique et le message mensonger.

⁵⁸ *Les forces naturelles inconnues*, 1897.

Il est absolument impossible de confondre certains messages qui viennent d'une source connue, avec l'écriture automatique d'un médium qui se trompe lui-même.

Qu'il s'agisse de coups frappés, ou d'automatismes des centres moteurs de l'écriture et de la parole, il y a toujours trois explications de ces phénomènes :

1° L'automatisme dû aux troubles organiques d'un médium dont les organes se déclenchent mécaniquement ;

2° L'automatisme provoqué par la pensée d'un agent éloigné ;

3° L'automatisme derrière lequel se révèle une intelligence qui ne peut être celle du médium, ni celle d'aucune autre personne vivante.

C'est ce troisième cas qui constitue la preuve décisive de l'au-delà. Mais le second a une valeur expérimentale décisive, puisque, déjà, il expulse de leur position les sceptiques qui voudraient soutenir, contre l'évidence, que toutes les manifestations viennent du médium. Nous avons déjà cité le cas de Mme Kirby, pour la table, celui de Sophie Swoboda, pour l'écriture, et la contre-épreuve expérimentale qu'on a pu faire avec M. et Mme Newnham.

Il en résulte que l'activité cellulaire des organes moteurs peut être déclenchée par la pensée d'une personne étrangère, c'est-à-dire que l'agent musculaire est sensible à l'action télépathique, et c'est par là que le phénomène de table, d'écriture et toutes les manifestations automatiques, se rattachent au phénomène général qui produit toutes les autres manifestations. Une remarque qui surprendra peut-être les personnes qui n'y ont jamais réfléchi, c'est que les messages d'ordre élevé, ceux qui se présentent sous la forme télépathique, tels que : inspiration, pressentiment, vision prophétique, sont nécessairement trop vagues et incertains pour constituer une preuve, tandis que les phénomènes vulgaires, qui empruntent la voie détournée des activités inférieures, ceux qui se manifestent sous une forme matérielle extérieure, tels que les coups frappés, les automatismes, etc., sont les seuls qui puissent se manifester, sur le plan physique, avec une forme définie et un certain degré d'évidence.

C'est pourquoi la preuve de la survie, ou simplement la preuve de l'existence d'intelligences supranormales, ne pourra être obtenue que par cette voie, si souvent méprisée, et cela explique suffisamment toutes les difficultés et obscurités que l'on rencontre dans la pratique des études psychiques.

Un grand nombre de manifestations révèlent des choses qui ne pouvaient être ni dans la conscience du médium, ni dans la connaissance d'aucune personne de l'entourage. Il est donc nécessaire de supposer qu'une intelligence supranormale, une entité de l'au-delà, témoin du fait révélé, a déclenché, selon le processus ordinaire, l'automatisme qui opère la transmission du message. Cet agent supposé peut agir tout au moins à la façon d'un miroir inconscient.

Exemple : *Proceedings de la Société pour les Recherches Psychiques*, vol. IX, page 44.

« Lady Mabel Howard était particulièrement douée pour l'écriture automatique. Un jour, à l'occasion d'un vol avec effraction, ses amies eurent l'idée de lui demander si elle pourrait désigner, à l'aide de sa médiumnité, où se trouvaient les bijoux volés. Lady Mabel prenant la plume écrivit automatiquement : dans la rivière au-dessous du pont de Tebay. Il n'y avait de cela aucune probabilité ; il s'agissait d'un fait divers cueilli dans les journaux et qui n'intéressait en rien des expérimentateurs. Cependant les malfaiteurs venaient d'être arrêtés à la station de Tebay et le fait était encore ignoré au moment où l'on obtenait la communication. Les bijoux furent retrouvés, un mois plus tard, au-dessous du pont ».

Camille Flammarion donne une série de faits du même genre, communiqués par M. Castex-Desgranges⁵⁹ et qui sont d'un intérêt capital, nous invitons le lecteur à en prendre connaissance, car nous ne pouvons pas abuser des citations.

A ces communications qui révèlent des choses qui sont en dehors de la connaissance des assistants, il convient d'ajouter celles qui impliquent des connaissances spéciales et que le

⁵⁹ *Les Forces naturelles inconnues*, Ern. Flammarion, éditeur, Paris, 1907, p.513 à 521.

médium serait tout à fait incapable de puiser en lui-même. Ainsi une série d'expériences conduites par M. J.P. Barkas, avec Mme d'Espérance comme médium, nous montre l'agent moteur traçant automatiquement les réponses à des questions scientifiques très ardues, traitant de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, du magnétisme... etc⁶⁰. Bien que les réponses à des problèmes difficiles paraissent tout à fait satisfaisantes, il importe de remarquer que la critique ferait fausse route si elle s'attardait à discuter la valeur intrinsèque des solutions proposées. Les habitants de l'au-delà sont, comme nous, des êtres en voie d'évolution et ils n'ont rien de l'infailibilité que, par hypothèse, leur attribuent les incrédules ; l'intérêt du phénomène résidant tout entier dans le fait qu'un homme instruit puisse discuter, avec l'entité qui communique, sur des sujets dont le médium n'a aucune notion.

Il est encore certain que l'on communique avec une entité étrangère, toutes les fois que le médium se montre capable de soutenir une conversation dans une langue qu'il ne connaît pas, car il n'existe aucun moyen raisonnable de considérer ce fait comme un cas pathologique. Or, les cas sont nombreux où l'on a constaté qu'un médium avait écrit, ou parlé, en langue étrangère.

Le cas le plus connu et dont l'authenticité est irrécusable a paru dans les *Spiritual Tracts, by Judge Edmonds*. New-York, 1858 (tract n°6) – *Speaking in many tongues*.

« Le juge, dit Aksakof, jouissait dans son temps d'une renommée considérable aux Etats-Unis pour les hautes fonctions qu'il remplissait, d'abord comme président du Sénat, ensuite comme membre de la Cour d'appel. »

Le juge Edmonds qui avait passé deux ans parmi les Indiens put parler avec sa fille dans les dialectes inconnus. Mais beaucoup d'autres personnes témoignèrent que sa fille donna des communications en langues indienne, espagnole, française, polonaise et grecque. Elle parla encore l'italien, le portugais, le hongrois, le latin et d'autres langues. Nous citerons ici l'épisode le plus connu d'après Aksakof⁶¹.

« Un soir où une dizaine de personnes étaient réunies chez moi, M. Green, artiste de cette ville, vint accompagné d'un homme qu'il nous présenta sous le nom de M. Evangelidès, de Grèce.

Ce dernier parlait mal l'anglais, mais s'exprimait correctement dans sa langue maternelle. Bientôt un personnage se manifesta qui lui adressa la parole en anglais et lui communiqua un grand nombre de faits qui démontraient que c'était un ami décédé depuis plusieurs années, dans sa maison, mais dont personne de nous n'avait connu l'existence.

De temps à autre ma fille prononçait des paroles et des phrases entières en grec, ce qui permit à M. Evangelidès de demander s'il pouvait lui-même parler grec. La conversation se poursuivit en grec de la part de M. Evangelidès et alternativement en grec et en anglais de la part de ma fille. Celle-ci ne comprenait pas toujours ce qui était dit par elle ou par lui en grec ; mais il arrivait quelquefois qu'elle comprenait ce qui était dit, bien qu'ils parlassent tous deux le grec. Par moments l'émotion de M. Evangelidès était si vive qu'elle attirait l'attention des assistants ; nous lui en demandions la raison mais il esquivait la réponse.

Ce n'est qu'à la fin de la séance qu'il nous dit que jusqu'alors il n'avait jamais été témoin de manifestations spirites et qu'au cours de l'entretien il s'était livré à diverses expériences pour apprécier la nature de ce genre de phénomènes. Ces expériences consistaient à aborder divers sujets que ma fille ne pouvait certainement pas connaître et à changer brusquement de thème en passant de questions d'ordre privé à des questions politiques, philosophiques, etc...

En réponse à nos interrogations, il nous affirma que le médium comprenait la langue grecque et la parlait correctement ».

⁶⁰ Consulter les comptes-rendus dans : *Psychical Review*, 1878, t. I, p.215. Animisme et Spiritisme. Aksakof, p.332. Au pays de l'ombre, Mme d'Espérance, p.138.

⁶¹ *Animisme et Spiritisme*, edit. 1895, p.358.

Il n'est pas impossible que le sens télépathique donne au médium l'intuition de l'idée qui passe par le cerveau de son interlocuteur parlant en langue étrangère, mais cela n'expliquera jamais la réponse, l'action automatique considérée dans sa forme active inconsciente qui, dans l'espèce, est une suggestion motrice exercée sur les organes vocaux.

L'écriture en langue inconnue du médium est encore une action motrice qui prouve *d'une manière absolue* l'intervention d'une influence étrangère. L'explication naturelle veut que celui qui parle une langue l'ait apprise et ceux qui repoussent cette évidence invoquent *l'exaltation des facultés intellectuelles*, ou bien les facultés hypothétiques de la conscience somnambulique ; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils recourent ainsi au merveilleux et qu'ils expliquent tout par le miracle.

Nous aurions de nombreux exemples à citer, mais il nous suffit de savoir que ces preuves existent et que l'action motrice venue d'une source extérieure est susceptible d'affecter tous les organes.

Il y a en outre des cas d'écriture visuelle, il faut les classer parmi les hallucinations sensorielles (images vues). Les médiums voient alors des signes graphiques qu'ils copient servilement. Cela rappelle beaucoup les premières expériences sur la transmission de la pensée. Ce processus est lent et pénible.

Il nous semble rationnel de rapprocher ces faits des exemples que nous connaissons de transmission entre vivants, et dont la possibilité a été expérimentalement démontrée par MM. Guthrie, Rawson, Shmoll, Lombroso, etc., et de les attribuer aux mêmes causes.

Une dame de trente-cinq ans, présentée à M. Richet par Fred. Myers, sans savoir le grec, dont elle ignorait même l'alphabet, en a produit quelques pages, péniblement déchiffrées sur un texte existant dans différents ouvrages imprimés, mais dont cette dame paraissait n'avoir qu'une vision mentale⁶².

M. Richet déclare ce fait inexplicable ; selon lui toute explication est absurde mais, dit-il, parce que les explications sont absurdes, est-ce une raison pour rejeter les faits ? Ce serait une grave erreur que de vouloir, à toute force, donner aux faits qu'on ne comprend pas une explication rationnelle.

Et, sans doute, cependant, il me semble que le rapprochement que nous faisons de ce cas, avec des expériences déjà connues, est une tentative raisonnable. Je ne vois pas ce qu'il y aurait d'absurde à appeler un chat un chat, et un esprit humain un esprit. En attribuant des effets semblables à des causes semblables, nous ne faisons pas de distinction entre l'esprit humain incarné ou désincarné.

Mais, pour M. Richet, l'esprit est une invention commode ; de même, dit-il, que les sauvages expliquent la grêle, la pluie et les éclairs par les actions des génies et des diables, nous expliquerions les phénomènes incompris par des esprits. Eh ! Mon Dieu... nous voyons dans cette interprétation une petite lacune et, pour ma part, j'avoue, sans peine, que si la grêle, la pluie et les éclairs se présentaient à moi sous une apparence spiritoïde, par exemple : si on obtenait un résultat évident en priant la grêle de grêler et la pluie de pleuvoir, eh bien, oui... ! J'attribuerais cet effet remarquable à une cause intelligente.

L'agent qui donne des communications répond, dans une certaine mesure, à ce qu'on lui demande ; souvent il dicte lui-même les conditions de l'expérience à tenter, il indique si nous devons prendre la plume, nous mettre à la table ou demeurer passif dans l'attente d'une image visuelle, auditive, ou d'une suggestion motrice ; et on nous dit : il n'y a pas d'esprit là-dedans, il n'y a qu'une force inconnue. – Fort bien, mais cette force possède tous les attributs de la personnalité. Or, lorsque l'agent qui est la cause première de ces phénomènes a pu être saisi sur le fait, il s'est trouvé être l'esprit d'une personne vivante qui transmettait l'image ou le

⁶² On trouvera une longue étude sur ce cas intéressant dans les *Annales des Sciences psychiques*, juin 1905. Article de M. Ch. Richet, intitulé : *Xénoglossie*.

mouvement ; ceci se produisant sans participation apparente du corps humain, il n'est pas absurde de dire que celui-ci n'est pour rien dans la transmission de pensée ; que tout est dû au corps animique, substantiel et extériorisable, dont les décédés peuvent être pourvus aussi bien que nous ; ce que d'ailleurs ils manifestent par nombre de phénomènes que nous avons exposés.

Nous avons donc la preuve d'une intervention de l'au-delà toutes les fois qu'il devient impossible d'attribuer à un être vivant un acte dépassant les possibilités organiques du médium, ou ses connaissances acquises.

De plus, l'agent intelligent varie ses méthodes. Ainsi le déclenchement automatique des centres moteurs d'un médium, qui pourrait s'expliquer par l'entraînement, n'est plus susceptible de la même explication si l'agent produit l'écriture par les mouvements que jamais l'organisme n'avait pratiqués antérieurement, comme c'est le cas pour la planchette.

On sait qu'il y a une manière d'épeler avec une planchette mobile, munie d'une flèche qu'une influence inconnue promène au-dessus d'un alphabet. Les bras exécutent alors une sorte de gymnastique nouvelle à laquelle ils n'ont été préparés par aucune éducation. De plus, il arrive que deux personnes provoquent le phénomène qu'aucune d'elles ne peut obtenir séparément. Il est évident que, si le mouvement était dû au réveil d'activités inconscientes, l'accouplement des deux mains ne ferait que contrarier l'action. Or c'est tout le contraire qui arrive ; quand cette association est possible, l'harmonie se fait spontanément et le phénomène s'affirme avec une netteté qui surprend tous les assistants ; il arrive même que la planchette munie d'un crayon, écrive directement sur le papier.

En voici un exemple que l'on trouvera dans Oliver Lodge. Il s'agit de deux jeunes filles qui obtenaient de l'écriture à la planchette ; une dizaine de personnes étant présentes. Cette planchette ne fonctionnait avec aucune autre combinaison que celle de ces deux jeunes filles associées. Ces demoiselles, d'une haute instruction, eurent l'idée de demander à un esprit qui prétendait avoir été premier au concours de l'Université, de donner la formule d'une équation qui représenterait la courbe du contour en forme de cœur de la planchette dont elles faisaient usage.

La réponse fut : $R = \frac{cc \sin \theta}{\theta}$

Oliver Lodge dit que M. Sharpe, de Bournemouth, a été assez bon pour lui tracer un graphique exact de cette courbe et que cette opération représente très bien la forme ordinaire d'une planchette, et il ajoute : il est naturellement beaucoup plus difficile d'inventer une équation convenant à une courbe donnée (ce que l'écriture a fait dans le cas présent), que de tracer la courbe lorsque l'équation en est donnée.

Enfin une complication qui, même avec l'entraînement, dépasserait les facultés de l'homme, tant organiques qu'intellectuelles, est celle qui se présente quelquefois avec plusieurs messages obtenus simultanément.

Voyez, par exemple, dans Aksakof (p.381), ce que dit le Dr Wolfe du célèbre médium Mansfield qui écrivait avec les deux mains à la fois et parlait en même temps.

W. Crookes dans ses *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme* (p.167), témoigne aussi d'un fait semblable :

« En ma présence, plusieurs phénomènes se sont produits en même temps et le médium ne les connaissait pas tous. Il m'est arrivé de voir Mlle Fox écrire automatiquement une communication pour un des assistants, pendant qu'une autre communication, sur un autre sujet, lui était donnée par une autre personne, au moyen de l'alphabet et par *coups frappés* ; et pendant tout ce temps, le médium causait avec une troisième personne, sans le moindre embarras, sur un sujet tout à fait différent des deux autres ».

Enfin, pour bien comprendre à quel point certaines influences occultes intelligentes peuvent s'emparer des organes physiques, y varier leur action, et même passer d'une personne à

l'autre, il faut connaître les actions curatives qui se sont quelquefois produites avec toute apparence d'être dirigées par des entités spirites.

Le rapport suivant est emprunté à l'ouvrage de F. Myers : *Human personality and its survival of bodily death*. Longmans, Green and C^o, 39, Paternoster Row, London, 1913.

Action curative exercée sur Mme X...

« L'auteur du rapport, dit Myers, est un médecin occupant un poste scientifique important de l'Europe continentale, nous le connaissons pour avoir correspondu avec lui par un ami commun qui, lui-même, est un savant de réputation européenne. Il a discuté le cas avec le Dr X... et avec sa femme et il a vu le compte-rendu que nous publions maintenant en l'abrégeant. Nous sommes obligés de dissimuler l'identité du Dr X... et de taire même son pays ; cela n'a rien que de très raisonnable, puisque la bizarrerie des faits que nous allons raconter serait regardée comme tout à fait déplacée, auprès de son entourage scientifique actuel⁶³.

Le Dr Z... qui fait son apparition ici, sous le caractère incertain d'un esprit magnétiseur, se trouve également avoir été un savant de réputation européenne et un ami personnel du Dr X... Mme X..., par une nuit très obscure, se foula le pied droit. Quinze jours après notre retour à M... le pied était presque remis ; mais, peu après, je tombai malade et Mme X..., en me donnant des soins, endura une extrême fatigue.

Pendant tout l'hiver, Mme X... fut contrainte de garder la chambre, le pied privé de tout mouvement, comprimé sous des emplâtres ou des pansements au silicate.

A la fin ce traitement fut abandonné pour s'en tenir au bandage simple et à l'usage des béquilles. Les articulations du pied droit présentaient une inflammation des tissus et nous étions sérieusement inquiets.

Ce fut alors que quelques amis entretenirent Mme X... de certains faits bien attestés du Spiritisme dont elle n'avait eu, jusqu'à ce jour, qu'une vague notion.

L'esprit guide d'un groupe dont un de mes amis était membre, annonça l'intervention en esprit du Dr Z... On convint d'un jour pour la visite du docteur auprès de Mme X... qui fut informée de la date. Tout entiers à d'autres préoccupations, nous avons complètement oublié ce rendez-vous. Mais, au jour dit, – avril 1891 – le Dr Z... s'annonça de lui-même par des raps dans la table. Alors seulement nous nous souvînmes du rendez-vous convenu. Je demandai l'opinion du Dr Z... sur la nature du mal de pied de Mme X... et les coups de la table donnèrent, par la médiumnité de Mme ***, le mot : *tuberculose*, signifiant qu'il y avait des tubercules dans les articulations et de cela, en effet, il y avait quelques symptômes. Quelques jours après le Dr Z... revint sur notre demande et il promit d'entreprendre la guérison du pied de Mme X..., nous avertissant, toutefois, qu'il n'y aurait jamais guérison complète, mais que la malade resterait inapte aux longues sorties et souffrirait, plus ou moins, de son pied par les temps d'humidité, ce que l'évènement confirma.

Le 17 août 1891, la malade ressentit, pour la première fois, une sensation insolite, accompagnée de fourmillements et d'un sentiment de lourdeur dans les membres inférieurs, spécialement dans les pieds. Cette sensation gagna rapidement le reste du corps et, quand elle eut atteint les bras, un mouvement de rotation commença à se produire dans les mains et dans les avant-bras. Ce phénomène reparaisait tous les soirs, après le dîner, aussitôt que la malade reposait dans son fauteuil. On en était là, lorsque la famille se rendit à la campagne de R...

A cet endroit, la manifestation survenait deux fois par jour, durant quinze à vingt minutes. Ordinairement la malade plaçait ses deux mains sur la table. La sensation d'être magnétisée se faisait sentir d'abord dans les pieds qui commençaient leur mouvement de rotation, auquel la partie supérieure du corps participait graduellement.

⁶³ Une fois de plus cette remarque explique les difficultés que l'on rencontre lorsqu'on essaye de vulgariser les faits.

La malade commençait à pouvoir marcher sans trop de difficulté, mais tout mouvement accentué et volontaire de son pied était encore douloureux, et cependant, lorsque le mouvement était provoqué par l'influence occulte, elle ne ressentait aucune espèce de douleur.

Un nouveau phénomène suivit de près. Un jour Mme X... se sentit arrachée de son fauteuil et contrainte de se tenir debout. Ses pieds et le corps tout entier obéirent à une gymnastique forcée dont tous les mouvements étaient réglés et rythmés avec un art accompli. Ceci se renouvela les jours suivants et, à la fin de chaque accès, dont la durée était d'une heure ou deux, les mouvements devenaient extrêmement violents. Mme X... n'avait jamais reçu la moindre notion de gymnastique en chambre ou autre et ces mouvements eussent été extrêmement douloureux et fatigants s'il lui avait fallu les exécuter de sa propre volonté. Cependant, à la fin de chaque exercice, elle n'était nullement fatiguée, ni essoufflée. Tout était pour le mieux et le Dr Z... venait d'annoncer que ses soins, désormais, n'étaient plus indispensables quand, le lendemain, un singulier accident vint tout empirer. Mme X..., dans le but d'atteindre quelque objet de sa garde-robe, était montée avec grande précaution sur une chaise basse dont les quatre pieds offraient, pourtant, une large base de sustentation ; sur le point de descendre, la chaise fut violemment arrachée de dessous elle et projetée à distance. Mme X... retomba sur le pied malade et tous les soins furent à recommencer.

Dans une lettre postérieure, le Dr Z... explique que, d'après le récit de Mme X..., ce mouvement est dû très certainement à une force invisible et non pas à une chute naturelle de dessus la chaise.

Mme X... était accoutumée à panser son pied elle-même chaque matin. Un jour elle se trouva stupéfaite de sentir ses mains saisies et dirigées par une force occulte. A dater de ce jour, les bandages furent ajustés suivant toutes les règles de l'art et avec une perfection qui aurait fait honneur au plus habile chirurgien des deux mondes. Quoique très adroite de ses mains, Mme X... n'avait jamais eu la moindre occasion de pratiquer ni d'acquérir la moindre connaissance chirurgicale et cependant ces bandages, appliqués ainsi automatiquement, étaient irréprochables et tout le monde les admirait. Lorsque Mme X... désirait renouveler son pansement, elle plaçait les bands toutes roulées sur sa table, à portée de sa main, et mécaniquement sa main prenait des bandages qui convenaient le mieux à l'opérateur occulte.

Mme X... a l'habitude de se coiffer elle-même. Un matin, en plaisantant, elle s'écria : « un coiffeur de la cour devrait bien faire ma coiffure pour moi, j'ai les bras si fatigués ! ». Aussitôt ses mains se mirent à agir, automatique, sans aucune fatigue pour ses bras qui semblaient soutenus et le résultat fut une coiffure compliquée qui ne ressemblait en rien à la coiffure simple qu'elle se faisait habituellement.

Les phénomènes cités jusqu'ici ont été purement subjectifs⁶⁴, mais dans ceux qui vont suivre, il y a aussi quelque chose d'objectif. Quand on a l'honneur d'être traité par un médecin aussi célèbre que le Dr Z..., un sentiment naturel exige quelquefois qu'on songe à en faire profiter ses voisins. Un fonctionnaire de mon département souffrait depuis plusieurs années d'une pleurésie qui le forçait à s'aliter et lui causait de fréquents maux de tête. Consulté, le Dr Z... prescrivit un traitement interne qui, à ma grande surprise, consistait seulement en granules dosimétriques (que ce grand chirurgien n'avait pas employés de son vivant). Il fit aussi exécuter par Mme X... des passes de dégagement d'une durée de dix à quinze minutes. Il est remarquable que tandis que ces passes étaient faites avec une grande violence, la main de Mme X... s'arrêtait à un millimètre au plus de la face du malade sans le toucher jamais en

⁶⁴ Nous respectons le texte du rapport, mais nous avouons ne pas comprendre comment on peut qualifier de *subjectifs* des phénomènes dont la cause est visiblement en dehors du sujet, dont celui-ci n'a ni la connaissance ni la direction. En tous cas c'est trancher prématurément, et de parti pris, la question en litige.

quoi que ce soit. D'elle-même, Mme X... n'aurait jamais pu donner à ses mouvements un tel degré de précision.

Une autre fois, notre servante A... dont le mari était malade à l'hôpital, vint trouver Mme X..., en pleurant, disant qu'elle avait perdu tout espoir de le voir aller mieux. Mme X... demanda au Dr Z... de l'entreprendre ; celui-ci promit et ajouta qu'il lui ferait sentir sa présence. Le jour suivant, à l'hospice, A... trouva son mari désespéré. « Vois, disait-il, en plus de mon mal habituel, voici, maintenant, que j'ai une maladie nerveuse ; j'ai été secoué toute la nuit, mes bras et mes jambes exécutaient des mouvements que je ne pouvais pas empêcher. – A... se mit à rire et avertit son mari que le Dr Z... avait entrepris sa guérison et qu'il serait bientôt rétabli. Le malade est revenu à son état normal et il se porte aussi bien que le permet l'affection pulmonaire incurable dont il est atteint ».

Quant au pied de Mme X... j'ai la conviction très ferme qu'il a été guéri par les mouvements rythmiques qui lui furent imposés, et par la magnétisation de l'agent occulte.

« Vous me demandez si ces agents appartiennent à la race humaine. Je réponds : – Oui...! Provisoirement. A moins que nous admettions que, au-dessus de notre monde existe un autre monde qui diffère de l'humanité mais qui la connaît et l'étudie, comme nous étudions les règnes de la nature et que, pour son amusement ou pour tout autre motif, on y joue le rôle de nos amis disparus ».

Je suis loin d'avoir épuisé la série des faits spontanés qu'on peut attribuer à des causes occultes. Je ne dis rien des maisons hantées où, cependant, la série entière des faits observés avec les médiums se produisent spontanément, parce que j'ai voulu me limiter aux seuls faits qui tendent à prouver la survie. Si j'ai paru faire une division arbitraire en traitant comme un groupe à part une série de manifestations de natures très différentes c'est parce qu'il m'a semblé que des faits spontanés, observés dans tous les lieux et dans tous les temps, et affirmés par d'illustres témoins, ne pouvaient que confirmer ceux dont il est difficile de faire la preuve en séance expérimentale, le seul fait qu'ils se produisent spontanément, avec ou sans médium, est de nature à faire tomber bien des objections.

Pour moi, j'estime que ces faits établissent, sans qu'il soit possible de conserver l'ombre d'un doute, qu'il y a, en nous, un second corps, qui n'est pas l'âme, mais qui sert de substratum à la force mystérieuse que W. Crookes nomme *force psychique* ; que ce second corps, et l'élément dont il est composé, ne relève pas de la physique actuellement connue, mais qu'il est expérimentable. Enfin, nous avons constaté, empiriquement, que ce corps obéit à la pensée, qu'il est susceptible de mouvement, qu'il est malléable, enfin qu'il est capable de s'extérioriser et même de se matérialiser.

A son état normal, ce corps explique toutes les manifestations de la vie organique et ne produit pas d'autres manifestations extérieures ; mais, en des conditions encore mal observées, il est facile de constater qu'il s'extériorise, et aussi que des influences de toute nature peuvent agir sur lui et se substituer, momentanément, à cette influence normale que nous appelons ordinairement *l'action du moi*.

Chapitre XI – les manifestations de l’au-delà

Pour ma part, je n’ai plus aucun doute à ce sujet...
J’ai atteint la preuve que les êtres qui communiquent
avec nous sont réellement ceux qu’ils disent être.

Sir Oliver Lodge

Discours du 22 novembre 1914

Où est l’au-delà...? Il est généralement admis, par tous les psychistes, que l’au-delà n’est pas un lieu ; la vie mentale n’était pas conditionnée par l’espace.

L’au-delà est une condition mentale permettant de franchir la limite actuellement connue du rapport des êtres.

L’au-delà...? Nous y sommes, dès à présent. Nous y sommes tellement que, sur le plan physique, nous ne pouvons plus communiquer avec nos semblables sans nous forger un moyen matériel de communication. Dans l’au-delà nous ne vivons pas de sensations physiques, nous vivons de pensées et de sentiments.

Il s’ensuit que, dans l’incorporation actuelle, nous ne sommes pas dans les conditions voulues pour pouvoir communiquer. Entre vous et moi le rapport ne peut s’établir que grâce à un subterfuge, qui a été de nous créer des images verbales ; et encore, ces images seraient demeurées des représentations abstraites si elles n’avaient revêtu un corps matériel pour descendre sur le plan physique.

Ces images ont pris un corps dans l’écriture qui s’adresse à nos facultés visuelles, et dans la parole, qui s’adresse aux voies auditives. Ainsi les sons et les signes écrits sont des corps matériels qui affectent des organes matériels pour remonter, de là, sur le plan intellectuel ; et ces signes conventionnels ne vous donnent aucune certitude de communiquer avec moi, puisque, par les lèvres et par la plume, je puis mentir sans que vous vous en doutiez ; ainsi, entre vous et moi, il n’y a aucun rapport direct possible.

Le MOI vit dans l’au-delà ; il existe indépendamment du corps physique, tout comme ma pensée existe par elle-même, indépendante des sons par lesquels je l’exprime, et des caractères matériels que je trace sur le papier.

Nous allons maintenant aborder la grande question : y a-t-il, dans l’au-delà, autre chose que nous-mêmes, y a-t-il des manifestations de l’au-delà, venant d’entités étrangères ?

Ces manifestations, si elles existent, sont en dehors de nous, elles peuvent se produire spontanément et pas autrement.

William Stead, le grand journaliste et spirite anglais, dont on n’a pas oublié la mort héroïque à bord du *Titanic*, définissait ainsi notre position par rapport à l’au-delà, dans *la Revue* du 15 janvier 1909.

Il se servait d’une comparaison que lui suggérait l’application, alors récente, de la télégraphie sans fil. Il comparait la tombe à l’Océan avant que Christophe Colomb eût découvert l’Amérique ; puis, par une fiction ingénieuse, il supposait que l’explorateur et ceux qui l’auraient suivi eussent été dans l’impossibilité de naviguer de l’Ouest à l’Est, personne n’aurait jamais pu faire le voyage de retour. L’Europe aurait conclu à la non-existence de l’autre continent.

Cependant la civilisation américaine aurait progressé en même temps que la nôtre ; les navigateurs n’auraient pas renoncé à l’exploration et, un beau jour, l’un d’entre eux aurait abordé dans une république florissante. – Qu’aurait-il fait ?

Il se serait empressé d'employer toutes les ressources de la science moderne pour informer la mère patrie, il aurait essayé de la télégraphie sans fil encore bien imparfaite ; on eût reçu, dans ces conditions, des messages tronqués, incompréhensibles. Après de nombreuses déceptions on aurait enfin déchiffré un message plus clair :

Du capitaine SMITH (mer du Sud) au Lloyds de Londres. – TOUS EN VIE, SAINS ET SAUFS. DECOUVERT NOUVEAU MONDE, REMPLI DE DESCENDANTS DE COLOMB ET DE SES COMPAGNONS.

On aurait attribué ce message à quelque bureau marconique d'Europe même, il aurait fallu qu'un petit nombre de travailleurs obstinés s'entêtassent à poursuivre les expériences, avant que le monde s'émeuve et que l'on admette la possibilité d'un phénomène encore incroyable ; mais, avec le temps, on serait parvenu à établir des postes récepteurs mieux conditionnés ; et on se serait trouvé, ainsi, en possession de la solution des mêmes difficultés que nous rencontrons quand nous cherchons à établir la certitude d'une autre vie après la mort⁶⁵.

Notre position est bien définie par cette comparaison. L'au-delà se manifeste spontanément ; si, eux efforts qu'il fait, nous répondons par l'indifférence, par le scepticisme ou par la moquerie, tout effort cessera.

La difficulté consiste dans l'établissement préalable d'un poste récepteur.

Il faut accepter au moins cette hypothèse, que nous pouvons avoir des correspondants dans l'au-delà ; il faut être attentif aux moindres indices de cette télégraphie sans fil que, peut-être, on nous envoie de derrière la tombe. Et, pour être en état de recevoir ces messages hypothétiques, il faudrait, tout au moins, s'occuper d'organiser, aussi parfaitement que possible, les postes récepteurs.

Les récepteurs ce sont les sensitifs ; ceux-ci abandonnés à eux-mêmes n'ont que d'inutiles éclairs de lucidité, même s'ils obtiennent des communications précieuses, comme ils en sont, eux-mêmes, les simples narrateurs, elles ne sont pas entourées de témoignages suffisants.

Le vrai poste récepteur serait celui qui serait organisé autour d'une personne clairvoyante, sensitive et susceptible d'être mise en rapport avec l'au-delà dans l'état somnambulique. Il faudrait, en outre, que cette personne soit capable de dévouement, qu'elle soit entourée d'expérimentateurs bien au courant des phénomènes et instruits également dans l'histoire des sciences psychiques, non sceptiques, et travaillant dans la susdite hypothèse. Il faudrait avoir un médium à demeure, dans un local bien agencé, des ressources pécuniaires et une organisation matérielle assurant la vie d'une société d'études, ce que les lois rendent impossibles en France où une société ne peut pas posséder les locaux dont le revenu lui permettrait de pourvoir aux frais des expériences et d'assurer sa viabilité.

Heureusement que les conditions sont plus faciles en Angleterre. A elle reviendra l'honneur et la gloire d'avoir institué le poste récepteur qui a pu recevoir les premiers messages authentiques venus de l'au-delà.

C'est un très grand bonheur, pour nos études, que la Société pour les Recherches psychiques ait non seulement réuni des hommes qui, comme F. M. Myers, Hodgson, Oliver Lodge présentent toute garantie scientifique, mais encore qu'elle ait rencontré, en la personne de Mme Piper, un médium exceptionnel dont le dévouement en au-dessus de tout éloge.

Le cas de Mme Piper, étudié avec persévérance par ces hommes qui acceptaient provisoirement et à titre d'hypothèse, les personnalités de ceux qui se présentaient comme les esprits de parents décédés, a donné des résultats tels que tous les consultants ont eu la sensation de la présence réelle de leurs parents et amis, et que tous les savants qui ont suivi les expériences de près ont fini par accepter cette interprétation.

⁶⁵ Voir l'article *in-extenso* dans *la Revue scientifique et morale du Spiritisme*, mars 1909, p.529. Boul. Exelmans, 40.

On a fait l'impossible pour expliquer les faits par la clairvoyance, par la lecture de pensées et par la subconscience ; mais les faits ont parlé contre cette interprétation. Si la subconscience de Mlle Smith a créé sept ou huit personnalités de caractères distincts, chacune ayant son langage propre, son écriture et son orthographe caractéristiques, Mme Piper aurait produit plusieurs centaines de personnalités tout aussi intelligentes, c'est-à-dire plusieurs centaines de mémoires qui ne feraient, entre elles, aucune confusion.

Je ne peux pas, faute de place, m'étendre sur les obscurités du début⁶⁶, elles étaient à prévoir, et elles n'infirmen en rien la valeur des résultats obtenus depuis.

Les trances de Mme Piper, écrit M. F. M. Myers⁶⁷, peuvent se diviser en trois phases :

« 1° Lorsque la principale entité directrice était le Dr Phinuit et se servait presque exclusivement des organes vocaux ;

2° Quand les communications s'obtinrent à l'état de transe, principalement par l'écriture automatique et sous la surveillance spéciale de l'entité connue sous le nom de Georges Pelham. Cependant le Dr Phinuit communiqua encore souvent durant cette période, 1892-1894 ;

3° Lorsque la direction appartient à Imperator, Docteur Rector et quelques autres, et que les communications avaient lieu surtout par l'écriture, et quelquefois aussi par la parole. Cette dernière phase commence en 1897, elle continue encore à présent et semble vouloir persister désormais ».

Après les obscurités et confusions du début, l'intervention de plusieurs esprits vint épurer le phénomène, il semble qu'il ait fallu protéger contre les importuns une cabine téléphonique assiégée du dehors. Plusieurs entités mystérieuses se concertèrent pour écarter les influences gênantes. Les conditions étant mieux établies, les mystérieux correspondants pouvaient s'exprimer plus sûrement, en influençant les centres moteurs du médium ; les défunts assurent qu'ils pensent avec leur pensée dans qu'ils appellent une lumière. Ceci concorde avec beaucoup d'autres expériences ; il n'est pas rare que des personnes tout à fait ignorantes du Spiritisme, faisant un essai purement récréatif, voient surgir une entité qui, à la question posée : – Pourquoi êtes-vous ici ? Répond : – Je ne sais pas, j'ai vu une lumière, on m'a poussé, et me voilà.

Ainsi les esprits penseraient les mots, penseraient l'écriture et, si aucune influence perturbatrice ne vient en dénaturer l'effet, l'appareil physiologique d'un médium serait apte à se déclencher, automatiquement, sur cette simple excitation. Dans le cas où les deux mains écrivent à la fois, c'est qu'il y a accord entre deux esprits pour que chacun pense dans un organe différent. Quelquefois il y a lutte, arrêt ou incohérence, lorsqu'un médium résiste. Mais cette lutte semble vraiment réelle ; nous la retrouvons au début de toutes les médiumnités, seulement, dans le cas de Mme Piper, l'ordre n'a été rétabli qu'après l'intervention de Georges Pelham.

Georges Pelham (pseudonyme) est une des personnalités les plus intéressantes de toutes celles qui prétendent se manifester par l'intermédiaire de Mme Piper. C'était un jeune homme bien élevé qui, en passant, avait étudié le cas Piper en compagnie du Dr Hodgson, secrétaire de la branche américaine de la Société. Il mourut victime d'un accident et, quelques semaines après sa mort, des communications obtenues par l'intermédiaire de Mme Piper semblèrent venir de lui. C'était en 1892, le Dr Phinuit, entité énigmatique, qui jusque-là avait commandé en maître se vit chassé de son appartement ou du moins contraint de le partager avec le nouveau venu, qui établit parfaitement son identité.

⁶⁶ Voir le livre de M. Sage : *Mme Piper*. Leymarie, Paris, 1902.

⁶⁷ *Human Personality and its survival of bodily death*, t. II, p.257. Longmans, Greed and C°. London, 1903.

La mémoire fraîche de G. Pelham, sorti depuis peu de notre monde, parut avoir conservé ses souvenirs intacts quoique, au cours des expériences, il déclara : « Je m'éloigne de vous chaque jour davantage ».

Il y avait sept ans que duraient les communications, et quatre semaines que Georges Pelham était mort d'un accident de cheval, lorsque son intervention releva la valeur de la manifestation. Celui-ci fut confronté avec une trentaine de ses anciens amis, avec son père et sa mère, il reconnut et appela chacun par son nom, il observa toujours l'attitude que, de son vivant, il était accoutumé de prendre avec chacun d'eux. Lorsqu'on présentait au médium un nouveau venu, chaque présentation était faite sous un faux nom. Il faut tout de même une certaine dose de crédulité pour attribuer au cerveau de Mme Piper cette puissance de divination sans limite.

Chaque consultant interrogea sur des choses très intimes, comme sur des détails très futiles, G. Pelham précisait les détails d'une maison de campagne, indiquait les particularités du porche, de la balançoire, du poulailler, etc. Et tout cela était conforme à la réalité. M. Pelham père reçut, de la bouche de Mme Piper, tout ce qu'il aurait pu attendre de son fils vivant.

Le seizième volume des *Annales de la Société* est spécialement consacré aux séances du professeur de philosophie, James Hyslop, une personnalité considérable de l'Etat de New-York. Le professeur Hyslop fut présenté à Mme Piper au moment le plus favorable, c'est-à-dire lorsqu'on était sorti de la période si obscure du début. La présentation eut lieu, comme toutes les autres d'ailleurs, sous le nom de M. Smith, afin de ne livrer au médium aucun indice sur la personnalité du visiteur. Le professeur prit la précaution de se masquer dans sa voiture avant d'approcher la maison de Mme Piper. Il attendit qu'elle fût à l'état de transe pour parler devant elle ; malgré ces précautions, le père du professeur se nomma, donna des signes d'identité et parut au courant des accidents les plus intimes de la famille. Il refit, avec son fils, un exposé des doctrines religieuses qu'il professait de son vivant.

« Quelque pouvoir supranormal, ajoute le professeur Hyslop, que l'on accorde aux personnalités secondes de Mme Piper, on me fera difficilement croire que ces personnalités secondes aient pu reconstituer, aussi complètement, la personnalité morale de mes parents décédés. L'admettre m'entraînerait trop loin dans l'in vraisemblable. J'aime mieux croire que ce sont mes parents eux-mêmes à qui j'ai parlé : c'est plus simple ».

A la dernière séance, le professeur Hyslop sortit de sa réserve intentionnelle. Il rejeta les mesures de précautions que jusque-là il avait prises, il voulait voir le résultat du changement d'attitude, s'il agissait avec le communiquant comme on agit envers un ami en chair et en os. Le résultat, dit Hyslop, fut que je causais avec mon père désincarné, avec autant de facilité que si j'avais causé avec mon père vivant, par téléphone. Nous nous comprenions à demi-mots comme dans une conversation ordinaire.

Il semble donc vraiment que, dans les meilleures de ces séances, des voix d'outre-tombe se soient fait entendre et aient répondu victorieusement à toutes les conditions exigibles. Mme Piper a agi sous une influence étrangère, intelligente et consciente de la vie intime des consultants. La télépathie n'explique point la conduite des entités intelligentes qui se manifestent : ainsi les désirs et les souvenirs latents des consultants furent sans effet sur les communications ; quelquefois, même, les esprits firent des confusions qu'eux seuls étaient capables de faire ; en voici un exemple⁶⁸ : James Hyslop évoquait le souvenir d'un certain M. Cooper qu'il voulait rappeler à la mémoire de son père. Celui-ci se mit à parler d'abondance sur M. Cooper, mais pas du tout dans le sens qu'attendait le consultant. Le malentendu s'éclaircit plus tard. Tout ce que le père avait rapporté était exact, mais s'appliquait à un sieur Joseph Cooper avec qui le décédé avait été en rapport intime, ce que son fils ignorait. Le père se souvint de celui que le fils avait évoqué, Samuel Cooper, et aussitôt, il cita le fait

⁶⁸ Voir le livre de Sage, *Mme Piper*, p. 201.

particulier qu'on avait voulu rappeler à sa mémoire. La lecture de pensée n'entre pour rien dans de pareils incidents.

Tout ceci se passait en conversation, mais Mme Piper écrivit aussi mécaniquement, et ce moyen devint la voie ordinaire de Georges Pelham. C'est à cette occasion qu'on put constater, une fois de plus, la simultanéité de l'action des agents moteurs. Ainsi, pendant que Phinuit causait par la bouche du médium, Georges Pelham écrivait sur un sujet tout différent, en actionnant la main droite, tandis qu'un troisième interlocuteur pouvait encore, avec la main gauche, répondre à un troisième consultant.

Nous avons cité le témoignage d'Hyslop, mais il y en a bien d'autres, le lecteur qui voudra consulter les *Annales de la Société* pourra y prendre connaissance des rapports d'Hodgson, dont voici la conclusion.

« Dans ses premières communications, Georges Pelham entreprit positivement la tâche de montrer à toute l'assistance qu'il pouvait faire la preuve de la continuité de sa propre existence et celle d'autres communicants en exécution d'une promesse qu'il m'avait faite quelque deux ans avant sa mort disant que, s'il mourait avant moi et qu'il se retrouve vivant, il se donnerait tout entier à en faire la preuve. Or, par la persistance de ses efforts à surmonter les difficultés de la communication dans la mesure du possible, par son zèle à servir d'interlocuteur aux séances, par le bon effet des avis donnés à moi comme expérimentateur et aux autres assistants, il a, autant que je puis juger ce problème complexe et encore obscur, déployé toute l'ardeur et la persévérance qui caractérisaient Georges Pelham de son vivant.

En résumé, les manifestations de G. P. n'ont pas été d'une nature changeante, ni spasmodique, elles eurent toutes les apparences d'une personnalité continue et survivante, restant toujours elle-même au cours de plusieurs années et gardant son caractère d'indépendance, que les amis de G. P. fussent présents aux séances ou qu'ils fussent absents⁶⁹ ».

Plus loin, Hodgson conclut : « Pour l'instant, je crois, sans avoir le moindre doute, que les communicants dont j'ai parlé dans les pages précédents sont bien les personnalités qu'ils prétendent être, qu'ils ont survécu au changement que nous appelons la mort, et qu'ils ont communiqué directement avec nous, les soi-disant vivants, par l'intermédiaire de l'organisme de Mme Piper entrancée ».

On ne saurait trop répéter que ces communications ont été entourées des meilleures garanties scientifiques. Hodgson, dont nous venons de citer les conclusions, était un éminent docteur ès-lettres et philosophie ; il avait commencé très jeune à s'occuper d'études psychiques, dans le seul but d'en découvrir les fraudes et de les démasquer. Il avait fait tout exprès le voyage des Indes pour réduire à néant les prétendus phénomènes attribués aux yoguis et aux fakirs, ce à quoi il réussit incontestablement. Plus tard il se rendit aux Etats-Unis pensant bien obtenir le même résultat auprès de Mme Piper. Mais, là, le chasseur de fraudes fut vaincu ; il devint un membre assidu de la *Société pour les Recherches psychiques*, et il n'a plus hésité à faire de belles professions de foi.

Nous lisons dans les *Annales des Sciences psychiques*, année 1906, p.64 : « Le révérend Dr Minot J. Savage qui connaissait intimement le Dr Hodgson, et qui le considérait comme « l'un des investigateurs les plus scrupuleux, scientifiques et sceptiques » qu'il ait jamais connu, dit de lui que « après avoir combattu contre cette conviction pendant des années, il fut enfin obligé de faire connaître au monde entier que les faits l'avaient mis dans la nécessité de croire que ceux que nous appelons morts sont les vivants ; que nous pouvons communiquer avec eux, qu'il est parfaitement sûr d'avoir communiqué ainsi avec quelques-uns de ses amis trépassés, et qu'il avait enfin établi d'une manière scientifique absolue l'identité de quelques-unes des intelligences qui se manifestaient par Mme Piper ».

⁶⁹ *Human Personality and its survival*. (Longmans, Green and C°, Londres, 1903. Vol. II, p.243).

C'est ici le cas de mentionner la belle preuve d'identité que le Dr Minot Savage obtint de son propre fils. Ce cas, écrit par lui-même, est rapporté par Ernest Bozzano, *Annales des Sciences psychiques*, année 1906, p.534. Au cours d'une de mes séances avec Mme Piper, se manifesta une personnalité qui disait être mon fils. J'ometts la description des incidents qui se sont produits, pour me limiter à ce dernier épisode.

« A l'époque de sa mort, mon fils occupait, avec un étudiant en médecine et un autre vieil ami, une chambre de la rue Joy, à Boston. Il avait habité précédemment dans la rue Beacon, et il avait déménagé après ma dernière visite, ce qui fait que je n'avais jamais mis le pied dans la chambre de la rue Joy ; et comme je n'en avais jamais entendu parler, je ne pouvais avoir aucune idée de ce qu'il pouvait me dire à ce sujet. Or, il dit : « Papa (et ceci avec un sentiment d'anxiété très vive), je voudrais bien que tu ailles immédiatement dans la chambre que j'habite et que tu cherches dans mon tiroir ; tu y trouveras un tas de feuilles volantes. Il y en a quelques-unes que je voudrais que tu mettes de côté pour les détruire sans retard ». Après avoir dit cela il ne se montra pas satisfait avant que je ne lui eusse promis formellement de le faire.

Il faut rappeler que Mme Piper se trouvait dans un état de transe profonde pendant que sa main écrivait. Elle n'avait pas connu personnellement mon fils ; il ne me ressouvient pas qu'il l'ait jamais vue. D'ailleurs, cette allusion à des feuilles volantes que, pour une raison inconnue, il désirait tellement faire détruire, est de nature à excéder les limites de toute conjecture possible, même dans le cas où Mme Piper aurait été éveillée. Bien que je me fusse trouvé en rapports de vraie intimité avec mon fils, une semblable demande de sa part me paraissait tellement inexplicable que je n'essayai même pas d'en deviner la cause. Je me rendis néanmoins dans la chambre qu'il avait habitée, je cherchai dans le tiroir, je réunis tous les papiers, et je n'eus pas plut tôt commencé que je compris les raisons et la grande importance qu'il attachait à ce que j'avais promis de faire. Là se trouvaient des choses qu'il y avait jetées, les confiant à la discrétion de son tiroir, mais qu'il n'aurait voulu rendre publiques à aucun prix. Ce n'est pas moi, certainement, qui violerai cette réserve en révélant leur contenu. Je me contenterai de dire que l'anxiété de mon fils était complètement justifiée. Peut-être quelqu'un de plus sagace que moi saura m'expliquer comment Mme Piper serait venue à connaître un tel secret ».

Dans cette narration nous trouvons la révélation d'une chose d'ordre intime et évidemment ignorée de toute personne vivante. Par conséquent, la télépathie n'est pas une explication suffisante et l'intervention du fils de Minot Savage paraît bien certaine.

La Société des Recherches n'est pas seule à avoir obtenu des résultats semblables, seulement elle possède aujourd'hui une abondante réserve de documents classiques auxquels on peut ajouter foi, parce qu'elle a toujours rejeté, après enquête, les narrations au sujet desquelles on pouvait relever quelque dissidence dans les témoignages. Cependant, en dehors d'elle, nous avons encore une riche documentation de faits entourés de garanties expérimentales. Ainsi le cas suivant pour lequel il a fallu une année de recherches avant de pouvoir établir l'identité du communicant.

Ceci se passait dans le bureau de la Maison de commerce de M. Fidler, à Göteborg, Suède.

En 1890, Mme d'Espérance écrivait une lettre d'affaires lorsque, sur la lettre commencée, apparut spontanément le nom de Sven Stromberg.

C'était une feuille de gâchée, Mme d'Espérance la mit de côté ; mais, le soir, elle mentionna le fait dans son rapport journalier, de sorte que la copie de lettre restée au bureau fut retrouvée plus tard et put servir à certifier la date (3 avril 1890).

Personne ne connaissait Sven Stromberg, et l'incident fût tombé dans l'oubli si deux psychistes bien connus, Aksakof et Boutlerow, n'étaient venus, deux mois plus tard, en vue d'autres expériences.

Ces messieurs se proposaient de tenter quelques essais de photographie spirite. Dès la première séance, une entité directrice, Walter, intervint pour dire : – Il y a là un homme, nommé Stromberg, qui désire faire dire à sa famille qu’il est mort. – M. Fidler demanda alors si c’était le même qui avait écrit son nom sur une feuille de papier, dans son bureau.

On l’affirma, ajoutant que sa famille, à lui, demeurait dans le Jemtland, mais que lui-même était mort en Amérique, à New-Stockholm.

Sur ces entrefaites, M. Aksakof et Boutlerow, préparant leurs expériences photographiques, firent un simple essai pour le réglage de la mise au point.

O surprise !... Mme d’Espérance se sentit touchée par une main et, lorsqu’éclata la lumière du magnésium, un assistant déclara avoir vu un homme qui se tenait derrière elle. Walter déclara, alors, que c’était le nomme Stromberg, mort à New-Stockholm, le 31 mars. La plaque, révélée aussitôt, confirma le fait de l’apparition, mais personne ne connaissait Sven Stromberg et, dans l’espoir d’un éclaircissement, la photographie fut envoyée dans le Jemtland pour demander si un homme, ayant cette apparence, avait émigré en Amérique, vers 1886.

De son côté, M. Fidler avait écrit au Canada, au consul de Suède.

Or, la réponse du Jemtland fut négative ; le curé de la paroisse de Stroem, où la photographie avait été envoyée, répondit qu’on connaissait seulement un nommé Sven Ersson, qui s’était marié et était parti pour l’Amérique vers cette époque. D’autre part, on ne connaissait pas New-Stockholm ; de sorte qu’on crut, un instant, devoir abandonner l’affaire.

Mais tout s’éclaircit lorsqu’on reçut des nouvelles d’Amérique. Des renseignements tardifs fournis par le consul, et un autre correspondant de M. Fidler, établirent que Sver Ersson, de la paroisse de Stroem (dans le Jemtland) Suède, avait épousé Sarah Kaiser et avait émigré au Canada, où il avait pris le nom de Stromberg, avait acheté du terrain dans un pays nommé New-Stockholm, avait eu trois enfants et était mort le 31 mars 1890.

Voilà le fait résumé dans sa partie essentielle. Chacun reste libre d’inventer des théories fantastiques pour expliquer de pareilles communications par le mystère du subconscient mais, vraiment, il est encore plus facile de croire aux communications, comme dit le professeur Hyslop, c’est plus simple.

Comme on le voit, nous avons recouru de préférence aux expériences dont les conditions se trouvent répondre à toutes les exigences scientifiques, mais il ne faudrait pas croire que les représentants de la science soient seuls qualifiés pour enregistrer ces phénomènes. Au contraire, leurs méthodes et leur scepticisme contrarient la manifestation et l’empêchent souvent de se produire. On obtient de très belles manifestations dans le huis-clos des séances spirites, seulement le témoignage des savants est utile pour affirmer que les spirites ont bien vu et bien observé.

Nous pourrions refaire ce livre entier en ne nous appuyant que sur la documentation spirite ; car, aussi bien que quiconque, les spirites sont capables de discerner le vrai du faux. Il suffit pour cela de n’être pas dépourvu de jugement, d’avoir un esprit droit et une intention pure, ce que ne confèrent pas toujours les diplômes.

Veut-on un spécimen des preuves d’identité qui peuvent se produire en séance spirite : - Qu’on lise le cas suivant que nous empruntons à la très savante étude de M. Gabriel Delanne.

Le cas de M. L’Abbé Grimaud⁷⁰

Le 13 janvier 1899, douze personnes s’étaient réunies chez M. David, place des Corps-Saints, 9, à Avignon, pour leur séance hebdomadaire de Spiritisme.

⁷⁰ Gabriel Delanne, *Recherches sur la médiumnité*. Librairie des Sciences psychiques, 42 rue Saint-Jacques. Paris, 1902.

Après un moment de recueillement, on vit le médium, Mme Gallas (à l'état de transe), se tourner du côté de M. l'abbé Grimaud et lui parler dans le langage des signes employés par certains sourds-muets. La volubilité mimique était telle que l'esprit fut prié de se communiquer plus lentement, ce qu'il accorda aussitôt. Par une précaution dont on appréciera l'importance, M. l'abbé Grimaud ne fit qu'énoncer les lettres à mesure de leur transmission par le médium. Comme chaque lettre isolée ne signifie rien, il était impossible, alors même qu'on l'eût voulu, d'interpréter la pensée de l'esprit et c'est seulement à la fin de la communication qu'elle a été connue, la lecture en ayant été faite par l'un des deux membres du groupe chargé de transcrire les caractères.

De plus, le médium a employé une double méthode, celle qui énonce toutes les lettres d'un mot pour en indiquer l'orthographe, seule forme sensible pour les yeux, et celle qui n'énonce que l'articulation, sans tenir aucun compte de la forme graphique, méthode dont M. Fourcade est l'inventeur et qui est en usage seulement dans l'institution des sourds-muets à Avignon. Ces détails sont fournis par l'abbé Grimaud, directeur et fondateur de l'établissement.

La communication relative à l'œuvre de haute philanthropie à laquelle s'est voué M. l'abbé Grimaud, était signée : frère Fourcade, décédé à Caen.

Aucun des assistants, à l'exception du vénérable ecclésiastique, n'a connu ni pu connaître l'auteur de cette communication, bien qu'il eût passé quelque temps à Avignon il y a trente ans, ni sa méthode.

Ont signé : les membres du groupe assistant à cette séance : Toursier, directeur de la Banque de France en retraite, Roussel, Domenach, David, Brémond, Canuel, Mmes Toursier, Roussel, David, Brémond.

Au procès-verbal est jointe l'attestation suivante :

« Je soussigné, Grimaud, prêtre, directeur – fondateur de l'Institution des infirmes de la parole, sourds-muets, bègues et enfants anormaux, à Avignon, certifie l'exactitude absolue de tout ce qui est rapporté ci-dessus. Je dois à la vérité de dire que j'étais loin de m'attendre à une pareille manifestation, dont je comprends toute l'importance au point de vue du Spiritisme dont je suis un adepte fervent, je ne fais aucune difficulté de la déclarer publiquement.

Avignon, le 17 avril 1899.

Signé : Grimaud, prêtre. »

Nous devons reconnaître qu'une communication obtenue avec des signes conventionnels que le défunt était seul à connaître, nous donne la meilleure des preuves d'identité que l'on puisse souhaiter.

Ces preuves s'obtiennent souvent par l'écriture. En vain dira-t-on qu'il faut se méfier des messages automatiques, nous savons ce que peut produire l'automatisme et nous savons aussi de quoi sont capables les personnalités secondes. Mais ni l'automatisme, ni la personnalité seconde ne pourraient inventer les détails relatifs aux affaires de famille, révéler des choses que le défunt était seul à connaître, écrire dans une langue que le médium ne connaît pas et ces créations fictives ne pourraient pas non plus imiter l'écriture de la personne qu'il s'agit d'identifier.

Nous avons déjà vu un personnage de l'au-delà, présenté sous le nom d'Elvire, donner des preuves de son pouvoir et de son existence réelle en produisant, dans un cerveau d'enfant, la suggestion d'un rêve donné. Voici un exemple des manifestations que la même entité produisit par l'écriture. C'est toujours le Dr Ermacora qui en fait le récit⁷¹.

Cas du Docteur Ermacora

⁷¹ Tiré du livre de F. Myers, *Human Personality*, n° 858 A.

Padoue, 17 juin 1892.

Mme Maria Manzini, demeurant ici, à Padoue, expérimente depuis plusieurs mois l'écriture automatique. Elle est habituellement influencée par une personnalité qui s'annonce sous le nom d'Elvire.

Le 21 avril 1892, Mme Maria Manzini recevait une lettre de Venise l'informant que sa cousine, Maria Alzetta, était gravement atteinte de phtisie. Il y avait longtemps que Mme Manzini n'avait eu de nouvelles de cette parente ; elle savait seulement que, restée veuve sans enfants, elle s'était remariée et qu'elle avait deux enfants de son second mari.

Le soir de ce même jour elle écrivit, en ma présence, sous le contrôle d'Elvire. Elle posa les questions suivantes :

D. – Pouvez-vous dire si ma cousine est sérieusement malade ?

Après une minute et demie d'attente :

R. – Elle a très peu de temps à vivre ; elle laisse trois enfants charmants.

D. – Vous avez connu cela pour la première fois quand je reçus la nouvelle de sa maladie ?

R. – Non, je le savais depuis longtemps, mais je ne le disais pas dans la crainte de faire de la peine à Maria (le médium).

D. – Dans ce cas, pourquoi avez-vous été longue à répondre ?

R. – Je suis allée voir comment elle allait afin de pouvoir vous donner des nouvelles précises.

Le jour suivant, Mme M... écrivant à Venise, s'offrait à aller visiter la malade. Le 24, elle reçut une réponse exprimant le désir de la voir arriver et disant que la malade était à l'hôpital ; elle écrivit de nouveau pour demander les jours de visites autorisés. Avant le retour de la réponse, Mme M... écrivit en ma présence (le 28 avril) sous l'influence d'Elvire et nous posâmes les questions suivantes :

D. – Comment va la malade de Venise ? Savez-vous pourquoi la réponse à ma lettre n'est pas arrivée ? Connaissez-vous les jours de visites à l'hôpital ?

R. – L'état de la malade est toujours le même. Peu d'espoir. Elle a subi une opération grave, là est le danger. Demain matin, Maria recevra la lettre. Les visiteurs, comme elle, sont admis tous les jours à l'hôpital.

D. – Voulez-vous dire, comme elle, parents de la malade ?

R. – Non, ceux qui, comme elle, viennent de loin.

Nous ne pouvions comprendre quel rapport il y avait entre la maladie des poumons et une opération chirurgicale ; nous demandâmes.

D. – Si la malade est poitrinaire, quelle opération a-t-on pu faire ?

R. – Elle est poitrinaire. Mais l'opération est devenue nécessaire depuis la naissance de sa dernière petite fille.

Bref, le docteur conclut : l'écriture automatique nous informa de faits entièrement inconnus de notre conscience ordinaire ; en particulier, le fait que la malade avait trois enfants et le fait qu'elle avait subi une opération. Il s'en faut de beaucoup que nous puissions, ici, invoquer la clairvoyance et la télépathie comme une explication.

Finalement, un message automatique explique la chose de la manière la plus simple et cette explication semble bien être la seule vraie ».

Dr G. B. ERMACORA

On obtient encore des preuves de haute valeur dans les cas où certains manifestants, absolument inconnus des personnes présentes, révèlent les circonstances de leur mort et donnent des détails qui se trouvent confirmés après enquête. Nous avons déjà cité le cas de Stromberg ; la Société d'Etudes Psychiques de Nancy en a publié d'analogues⁷². Ce sont ordinairement de pauvres diables, morts d'accidents, ou qui se sont suicidés, et qui donnent

⁷² Voir la *Revue scientifique et Morale du Spiritisme*, année 1907, numéros de janv., fév., mars.

tous les renseignements utiles à la reconstitution de leur état civil. Bozzano raconte aussi dans les *Annales des Sciences Psychiques* (année 1909, p. 222), le fait d'une petite fille, morte empoisonnée, et qui est vraiment de nature à convaincre les plus sceptiques. Mais, en cette matière, la Société pour les Recherches Psychiques est également bien documentée, le lecteur en trouvera un exemple dont la haute valeur est reconnue de tous les investigateurs sérieux dans le cas de Blanche Abercrombie⁷³ authentiqué par Myers.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans revenir sur la question des fantômes. Nous avons vu, en traitant des matérialisations, les difficultés soulevées par ce problème. Si les apparitions sont difficiles à produire, il est plus difficile encore de les contrôler ; de sorte que non seulement on peut contester l'existence du fantôme, mais encore on peut se demander si une apparition pourra jamais arriver à prouver son identité.

Voici quelques cas où cette preuve d'identité a été obtenue. Dans ceux-ci la manifestation s'est produite avec assez d'intensité, et elle est revenue assez souvent, pour pouvoir convaincre les expérimentateurs qu'ils se trouvaient bien en présence d'une entité intelligente ayant toute l'apparence du défunt.

Nous avons d'abord le cas si célèbre de la femme de Livermore, *Estelle*. Voici ce qu'on trouve dans l'ouvrage d'Aksakof au sujet de ses communications écrites :

« Elles furent toutes au nombre d'une centaine, reçues sur des cartes que M. Livermore marquait et apportait lui-même, et furent toutes écrites non par le médium (dont M. Livermore tenait les mains durant toute la séance), mais directement par la main d'Estelle et quelquefois même sous les yeux de M. Livermore, à la lumière spiritique créée *ad hoc*, lumière qui lui permettait de reconnaître parfaitement la main et même toute la figure de celle qui écrivait. L'écriture de ces communications est une parfaite reproduction de l'écriture de Mme Livermore vivante.

Nous trouvons ici une *double preuve d'identité* : elle est constatée non seulement par l'écriture en tous points semblable à celle du défunt, mais encore dans une langue inconnue du médium. Le cas est extrêmement important et présente à nos yeux *une preuve d'identité absolue* » (Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 547-548).

Une autre dame reçut une preuve semblable, par la médiumnité d'Eglinton, et venant d'un ami défunt. Cet ami était autrichien, la correspondance se fit en anglais. Une fois, cependant, elle reçut une lettre allemande, écrite avec des caractères gothiques fort beaux et d'un style impeccable. Cette lettre allemande, remarque Aksakof, présente la même valeur que celle d'Estelle, écrite en français.

Des cas à peu près semblables se rencontrent, appuyés de témoignages qui n'ont pas tous une valeur égale, mais nous en savons assez pour conclure que le phénomène est possible et que la preuve d'identité est faite.

Nous avons le bonheur de posséder un cas décisif, c'est celui d'un fantôme, apparu spontanément dans une maison hantée, et vu par une dame qui put entrer en rapport avec lui, grâce à ses dons naturels de clairvoyance. Par son intermédiaire, la Société des Recherches Psychiques a pu entreprendre une enquête qui ne laisse aucun doute sur la réalité objective, non plus que sur l'identité personnelle de l'apparition ; cette preuve repose sur la connaissance des affaires terrestres de la part d'un esprit décédé.

Cas de Madame Claughton

Ce cas a été enquêté par F.-W.-H. Myers, qui a connu les noms de toutes les personnes impliquées dans cette histoire intime, et qui se porte garant de la réalité de tous les faits

⁷³ Voir *Proceedings S.P.R.*, vol. XI, p. 96 et suivantes ou *Human Personality*, vol. II, p. 231.

contrôlés. Comme il s'agit d'une affaire assez récente et de personnages connus, le narrateur a dû omettre certains détails.

Voici ce que j'en puis rapporter d'après le relevé de mes notes prises dans les *Proceedings*.⁷⁴

Mme Claughton est une voyante ; il y en a plusieurs dans sa famille, mais elle n'a jamais cherché à développer ses dons. C'est une femme veuve fréquentant la bonne société, ayant deux enfants, et connue de tous comme une femme enjouée, intelligente et active ; beaucoup trop occupée de ses propres affaires pour en chercher d'autres.

En 1893, elle demeurait à Blake Street, n° 6, dans une maison appartenant à Mme Appleby, fille de Mme Blackburn qui était morte là, après trois jours de résidence ; la maison était hantée. Mme Claughton y était depuis cinq jours lorsqu'elle vit un fantôme qu'elle décrivit et qui répondait au signalement de Mme Blackburn, morte dans la maison et tout à fait inconnue de la voyante. Il y a des preuves matérielles, dit Myers, qu'elle vit deux fois ce fantôme qui parla assez longuement de faits inconnus de Mme Claughton. Quelques-uns purent être immédiatement contrôlés et furent reconnus exacts.

Les autres détails qui lui furent donnés concernaient une mission intime que Mme Claughton fut sommée d'entreprendre. On lui donna les indications d'un village dont elle n'avait jamais entendu parler (Myers le désigne sous le nom de Meresby). On lui désigna, par leurs noms et par d'autres signalements, les différentes personnes qu'elle aurait à visiter là ; on lui annonça, exactement, les divers incidents du voyage qu'elle devrait effectuer. Mme Claughton se rendit donc à Meresby où elle trouva tout conforme aux prémonitions qu'on lui avait fournies. On lui avait dit qu'elle recevrait des instructions complémentaires et elle les reçut en effet ; elle avait reçu l'ordre de faire certaines communications aux survivants, elle les fit et, si le contrôle n'a pu s'appliquer à ces révélations intimes, il a, du moins, apporté des preuves matérielles qu'elle fit effectivement le voyage et les visites, conformément au récit qu'elle en avait fait. Ainsi elle n'avait pas d'autre motif d'aller à Meresby que de se libérer de la mission qui lui avait été confiée par l'apparition au milieu de la nuit ; elle n'avait pas, non plus, d'autre motif pour aller voir des personnes qui lui étaient tout à fait étrangères.

Elle devait accomplir on ne sait quelle cérémonie secrète dans l'église du lieu, et cela au milieu de la nuit ; elle fit les pas et démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation de cette formalité délicate (Myers a connu les motifs du secret gardé par les intéressés survivants, et juge que leur silence est pleinement justifié). Il n'existe aucune hypothèse plausible pour expliquer que cette date entreprit ce voyage et fit ces démarches sous l'empire d'une suggestion folle, alors qu'il n'y avait là, pour elle, qu'une source d'ennuis et de tracasseries, et que, pour obéir à l'injonction du fantôme, elle avait laissé un enfant malade à la maison.

Il faut noter que, à la première parole du fantôme de Mme Blackburn, Mme Claughton avait répondu en lui demandant :

– Est-ce que je rêve, ou est-ce une réalité ? Et que Mme B... avait répondu : – Si vous doutez, vérifiez la date de mon mariage.

Et elle donna la date exacte du mariage qui avait été célébré aux Indes.

La nuit suivante le fantôme de Mme Blackburn reparut une seconde fois accompagnée d'un homme qui dit être enterré au cimetière de Meresby, il donna le nom de George Howard. Comme Mme C... ne le connaissait nullement, il indiqua, lui aussi, la date de son mariage et celle de son décès, la priant de vérifier ces dates sur les registres de la paroisse. Il la priait, après cette vérification, de se rendre à l'église durant la nuit, de s'y enfermer seule et d'attendre auprès de la sépulture de Richard Hart qui se trouvait dans l'église au coin sud-ouest du bas-côté. Il donnait également son âge et la date de son décès, qu'on pourrait vérifier sur les registres, et l'invitait à aller cueillir sur sa propre tombe des roses blanches qui s'y trouvaient et de les envoyer au Dr Ferrier avec son billet de chemin de fer. Pour ce faire, on

⁷⁴ *Proceedings of the Society for Psychical Research*, v. XI, p. 547.

lui annonçait que son billet de chemin de fer ne lui serait pas réclamé à l'arrivée. Il lui annonçait qu'elle recevrait l'assistance d'un homme brun nommé Joseph Wright ; sa femme, chez qui elle trouverait asile, lui déclarerait qu'elle avait un enfant enterré dans le même cimetière ; ce n'était qu'ensuite qu'elle apprendrait la fin de l'histoire sur laquelle on garde le secret. Ces révélations étaient faites les deux fantômes étant présents, mais un troisième personnage apparut dont Mme C... ne doit pas révéler le nom. Il se tenait debout à la droite de Mme Blackburn et paraissait fort troublé, cachant son visage dans ses mains. A la fin, Mme Claughton s'évanouit, non sans avoir recouru au signal d'appel qu'on avait établi sous son oreiller à la suite de la première apparition.

Le Dr Ferrier, qui était gérant de la maison hantée, vérifia la date du mariage Blackburn et s'assura, au bureau de poste, que Meresby existait bien effectivement dans le comté de Suffolk.

Mme C... quitta donc Blake Street et vint à Londres le vendredi où elle rêva qu'elle arrivait dans le village en fête et qu'elle errait de place en place sans trouver à se loger. Le samedi elle se rendit à la gare, entra au buffet en prévenant l'employé de l'avertir avant le départ du train, mais celui-ci, par erreur, la chercha dans la salle d'attente, de sorte qu'elle manqua le train. Elle visita le British Museum jusqu'à 3h50 de l'après-midi⁷⁵.

A Meresby elle eut beaucoup de peine à se loger et finit par trouver asile chez Joseph Wright qui se trouva être le sacristain ; le dimanche Mme Wright lui parla d'une chère petite fille qui était enterrée au cimetière. Mme C... assista à l'office et se rendit, aussitôt après, à la sacristie où elle vérifia les dates sur les registres, Joseph Wright avait connu George Howard et reconnut son signalement d'après la description qu'elle fit de l'apparition. Alors il la conduisit aux sépultures de Richard Hart et de G. Howard ; sur celle-ci il n'y avait pas de pierre, mais trois tertres entourés de grilles garnies de roses blanches. Elle y cueillit une rose pour le Dr Ferrier ainsi qu'il lui était demandé ; elle visita le vicaire qui ne se montra pas sympathique à ses projets. Après le goûter, elle visita, en compagnie de Mme Wright, un parc qui entourait la maison de campagne de G. Howard, puis elle attendit jusqu'au soir, se demandant si elle aurait le courage d'accomplir sa mission jusqu'au bout. Bref, Joseph W. l'introduisit dans l'église vers une heure du matin, ils fouillèrent le nef pour s'assurer qu'elle était déserte ; enfin, enfermée seule et sans lumière, à 1h20, elle veilla auprès de la tombe de Richard Hart, ne ressentit aucune crainte et reçut une communication dont il lui est interdit de parler. C'est là qu'on lui donna la suite du récit commencé à Blake Street. On lui demanda de prendre une seconde rose blanche sur la tombe de G. H. et de la donner à sa fille, dont on indiquait la demeure à Hart Hall, et on lui demanda de remarquer combien elle était gentille et ressemblante à son père.

A 1h45 Joseph Wright délivra Mme C. Celle-ci cueillit une rose pour Mlle Howard, rentra à la maison et se mit au lit où elle dormit bien pour la première fois depuis que Mme B. lui était apparue.

Voilà les faits. Il est inutile de chercher à attribuer le phénomène à l'imagination échauffée, on ne peut pas non plus l'attribuer à la clairvoyance et il est également impossible d'expliquer par l'imposture un drame complexe qui aurait nécessité la collaboration de tant de personnes honnêtes et ne se connaissant pas.

Mme C... n'était pas seule à avoir vu le fantôme. Avant son arrivée, la fille de la défunte Mme Blackburn l'avait vu déjà, et jusque-là on aurait pu en douter ; mais ce qui est unique, dans cette histoire, ce sont les éléments du contrôle et les témoignages qui sont irrécusables.

Après cela je sais bien qu'il existe certaines personnes pour qui un fait doit être rejeté pour cette seule raison qu'il est incroyable ; mais, outre que l'expérience nous montre tous les jours

⁷⁵ L'importance de ces menus faits est qu'ils ont été contrôlés dans tous leurs détails. C'est une méthode dont la Société des R. P. ne se départit jamais.

qu'il est absurde de repousser un fait pour cette seule raison, il faut déplorer l'absence de sens critique ou la paresse intellectuelle de la plupart des gens qui repoussent les phénomènes pour ne pas se donner la peine de les comprendre. L'incrédulité voulue des sceptiques est beaucoup plus méprisante que la crédulité.

Chapitre XII – Mors janua vitae

La vie est un degré de l'échelle des mondes
Que nous devons franchir pour arriver ailleurs.
Lamartine

J'ai fini ; je m'arrête sur cette synthèse forcément incomplète et, cependant, nous n'avons pas encore parlé de la mort. C'est dans la mort que triomphe l'âme immortelle en affirmant sa survivance par des manifestations fréquentes dont nous pouvons mesurer l'importance sans attendre le verdict de la science. Avec les preuves qu'ils contiennent en germe, chacun de nos chapitres suffirait à prouver la survie ; mais, si la télépathie entre les vivants nous apporte une preuve expérimentale de l'existence du principe spirituel, c'est dans la mort que s'affirme la continuité de ce principe. Si les coups frappés, et autres manifestations physiques, présentent quelque intérêt, ce n'est que dans leur connexité avec la mort que nous trouvons un sens à cette énigme.

Si les apparitions de vivants peuvent entrer dans le domaine des constatations scientifiques, il ne sera plus permis de nier les apparitions des morts sous le vulgaire prétexte qu'elles sont impossibles. Et c'est ici le lieu de rappeler la conclusion de F. Myers : et maintenant, je risque une proposition hardie, car je prédis que, en raison de ces nouvelles données, tous les hommes raisonnables croiront d'ici cent ans à la Résurrection du Christ, tandis que, sans le fait nouveau, aucune personne sensée n'y pourrait plus croire dans cent ans.⁷⁶

On peut trouver la preuve de la survie dans l'étude de la mort et des mourants, à la condition d'étendre l'observation bien au-delà du phénomène pathologique qui n'a rien à voir avec le fait de la survivance.

Un mystère qui touche de près à celui de la survie, le mystère de la fécondation des abeilles, a été résolu par un aveugle ; de même que François Huber a pu observer la vie des abeilles en s'en rapportant aux observations de ceux qui possédaient l'organe dont il était privé, de même nous pouvons, nous, les aveugles de l'au-delà, utiliser les facultés de ceux qui ont la clairvoyance de cet au-delà. Je sais qu'il faut se tenir sur ses gardes et ne pas se fier à toutes les clairvoyances, mais on me persuadera difficilement que la voyante de Prévost était une simulatrice, que Mme d'Espérance n'était pas d'une sincérité parfaite, et je crois aussi que la lucidité somnambulique, quand elle n'est pas faussée par l'interprétation du médium, est une source utile de documentation. Puisque cette faculté a déjà été employée pour diagnostiquer les lésions internes du corps humain, on peut aussi l'employer à observer les péripéties du dégagement du corps psychique lorsqu'il est sur le point de quitter sa dépouille mortelle.

Voici une curieuse expérience rapportée par *Le Figaro* en 1891 : il s'agit d'un artiste belge, Wiertz, que le Dr D..., son ami, endormit le jour de l'exécution d'un condamné. Après avoir éprouvé et décrit les souffrances du supplicé, il s'écria : « Je vole dans l'espace, mais suis-je mort ? Tout est-il fini ? Non, la souffrance ne peut durer toujours, etc. ». Erny, qui rappelle ce fait, ajoute :

« Ne pourrait-on renouveler cette expérience, mais d'une façon moins sinistre ? Qu'on s'arrange à avoir un *sujet* en état profond d'hypnose dans la chambre d'une personne mourante, si les parents le permettent ; sinon, qu'on opère dans une salle ou chambre d'une maison de santé ou d'hôpital, au moment où on saura qu'un malade est mourant ou en état d'agonie ».⁷⁷

De son côté, le Dr Ciriax a écrit :

⁷⁶ Frédéric W. Myers, *Human Personality*, vol. II, p. 287.

⁷⁷ Erny, *Le Psychisme Expérimental*, p. 98. E. Flammarion, edit.

« La façon dont la mort est décrite par des centaines de voyants, prouve que l'âme ou l'esprit sort de son enveloppe mortelle par le crâne. Ces voyants ont remarqué qu'aussitôt après cette sortie, un nuage vaporeux s'élève au-dessus de la tête et, prenant la forme humaine, se condense peu à peu et ressemble de plus en plus à la personne morte. Quand ce corps fluide est formé, il n'en reste pas moins attaché pendant quelque temps à la dépouille mortelle par un lien fluide, partant de la région intermédiaire entre le cœur et le cerveau ».⁷⁸

En 1910, mourut, aux Etats-Unis, un homme qui jouissait, en Amérique, de la plus haute considération ; il était médium et voyant, instruit et possédant des connaissances médicales assez étendues. Ses facultés de clairvoyance furent souvent appliquées au diagnostic des maladies. Cet homme a écrit ses mémoires et voici comment il décrit le processus de la mort : « Mes facultés de voyant m'ont permis d'étudier le phénomène psychique et physiologique de la mort, au chevet d'une mourante.

C'était une dame d'environ soixante ans, à laquelle j'avais donné souvent des conseils médicaux. Quand l'heure de la mort arriva, j'étais fort heureusement *dans un état parfait de santé* permettant à mes facultés de voyant de s'exercer librement. Je me plaçai de façon à ne pas être vu ou dérangé dans mes observations psychiques, et je me mis à étudier les mystérieux procédés de la mort.

Je vis que l'organisation physique ne pouvait plus suffire aux nécessités du principe intellectuel, mais divers organes internes parurent résister au départ de l'âme. Le système musculaire essayait de retenir les forces motrices. Le système vasculaire se débattait pour retenir le principe vital ; le système nerveux luttait de tout son pouvoir contre l'annihilation des sens physiques et le système cérébral cherchait à retenir le principe intellectuel. Le corps et l'âme, comme deux époux, résistaient à leur séparation absolue ; ces conflits internes paraissaient d'abord produire des sensations pénibles et troublantes, aussi fus-je heureux quand je m'aperçus que ces manifestations physiques indiquaient, *non la douleur et le malaise*, mais simplement la séparation de l'âme et de l'organisme.

Peu après, la tête fut entourée d'une atmosphère brillante, puis, tout d'un coup, je vis le cerveau et le cervelet étendre leurs parties intérieures et arrêter leurs fonctions galvaniques, ils devinrent saturés de principes vitaux d'électricité et de magnétisme, qui pénétrèrent dans les parties secondaires du corps. Autrement dit, le cerveau devint subitement dix fois plus prépondérant qu'il n'était durant l'état normal. Ce phénomène précède invariablement la dissolution physique.

Ensuite, je constatai le procédé par lequel l'âme ou l'esprit se détache du corps. Le cerveau attira à lui les éléments d'électricité, de magnétisme, de mouvement, de vie, de sensibilité, répandus dans tout l'organisme. La tête fut comme illuminée, et je remarquai qu'en même temps que les extrémités du corps devenaient froides et obscures, *le cerveau prenait un éclat particulier*.

Autour de cette atmosphère fluide qui entourait la tête, *je vis se former une autre tête*, qui se dessina de plus en plus nettement ; elle était si brillante que je pouvais à peine la fixer, mais, à mesure que cette tête fluide se condensait, l'atmosphère brillante disparaissait. J'en déduisis que ces principes fluidiques qui avaient été attirés de toutes les parties du corps vers le cerveau, et alors éliminés sous forme d'atmosphère particulière, étaient auparavant unis solidement, selon le principe supérieur d'affinité de l'univers qui se fait toujours sentir dans chaque parcelle de matière. Avec surprise et admiration, je suivis les phases du phénomène.

De la même façon que la tête fluide s'était dégagée du cerveau, je vis se former successivement le cou, les épaules, le torse, et enfin l'ensemble du corps fluide. Il fut évident pour moi que les parties intellectuelles de l'être humain sont douées d'une affinité

⁷⁸ Erny, p. 99-100.

élective qui leur permet de se réunir au moment de la mort. Les difformités et défauts du corps physique avaient presque entièrement disparu du corps fluidique.

Pendant que ce phénomène spiritualiste se développait devant mes facultés particulières, d'un autre côté, pour les yeux matériels des personnes présentes dans la chambre, le corps de la mourante semblait éprouver des symptômes de malaise et de peine, mais ils étaient fictifs, car ils provenaient seulement du départ des forces vitales et intellectuelles se retirant de tout le corps pour se concentrer dans le cerveau, puis dans l'organisme nouveau.

L'esprit (ou intelligence désincarnée) s'éleva à angle droit au-dessus de la tête du corps délaissé, mais avant la séparation finale du lien qui avait réuni si longtemps les parties matérielles et intellectuelles, je vis un courant d'électricité vitale se former sur la tête de la mourante et le bas du nouveau corps fluidique. Cela me donna la conviction que la mort n'était qu'une *renaissance* de l'âme ou de l'esprit s'élevant d'un état inférieur à un état supérieur, et que la naissance d'un enfant dans ce monde ou la formation d'un esprit dans l'autre étaient des faits identiques ; rien n'y manque, pas même le *cordón ombilical qui était figuré par un lien d'électricité vitale*. Ce lien subsista pendant quelque temps entre les deux organismes. Je découvris alors ce dont je ne m'étais pas aperçu dans mes investigations psychiques, c'est qu'une petite partie du fluide vital retournait au corps matériel, aussitôt que le cordon ou lien électrique était brisé. Cet élément fluidique ou électrique, en se répandant dans tout l'organisme, empêchait la dissolution immédiate du corps.

Aussitôt que l'âme de la personne que j'observais fut dégagée des liens tenaces du corps, je constatai que son nouvel organisme fluidique était approprié à son nouvel état, mais que l'ensemble ressemblait à son apparence terrestre. Il me fut impossible de savoir ce qui se passait dans cette intelligence *revivante*, mais je remarquai son calme, *et son étonnement de la douleur profonde de ceux qui pleuraient près de son corps*. Elle parut se rendre compte de leur ignorance de ce qui s'était passé réellement ».⁷⁹

Les observations de cette nature sont précieuses. Certes, nous n'ignorons pas le peu de crédit qu'il faut accorder à la voyance en général, mais quand il s'agit de voyants exceptionnels, comme celui-là, dont l'honorabilité s'est constamment affirmée au cours d'une longue existence, il serait ridicule de ne pas tenir compte du témoignage. La description ci-dessus répond certainement à une vision exacte, parce qu'elle concorde avec beaucoup d'observations semblables. J'accorde, cependant, que nous ne devons rien accepter de ce que décrivent les voyants sur la vie dans l'au-delà, parce qu'alors ils traduisent conformément à leurs conceptions personnelles des choses perçues sur le plan mental, et qui sont souvent inexprimables, mais on peut les croire quand ils regardent sur le plan physique. Or, il s'agit ici d'un processus physique de désincarnation.

Mais nous avons d'autres témoignages que celui des voyants, c'est celui des mourants lorsqu'ils ont été rappelés à la vie, et ceux-là aussi concordent pleinement avec l'observation des sujets lucides. Le retour à la vie, après avoir franchi le seuil de la mort, permet à quelques-uns de raconter leurs impressions et, quand ceux-là sont des médecins et des observateurs, leur témoignage acquiert une valeur exceptionnelle.

Voici, par exemple, le cas du Dr Wiltse, médecin de Skiddy (Kansas), examiné par le Dr Hodgson et F. Myers et recueilli par les *Annales de la Société F.P.R.* vol. III, p. 180.

Le fait fut publié dans le *Journal de Médecine et de Chirurgie de Saint-Louis*, en novembre 1889, et dans le *Mid-Continental Review*, en février 1890. J'abrège la narration du Dr Wiltse⁸⁰.

« ... Finalement, mes prunelles se contractèrent, la perception s'affaiblit et la voix vit à me manquer, je me sentis envahi par une sensation d'engourdissement général ; je fis un violent

⁷⁹ Erny, *Le Psychisme expérimental*, p. 94-97. Ern. Flammarion, éditeur.

⁸⁰ Traduit de *Human Personality*, vol. II, p. 315-321.

effort pour allonger mes jambes, je ramenai mes bras sur ma poitrine, puis, joignant mes doigts crispés, je tombai bientôt dans la complète inconscience.

Je demeurai quatre heures environ sans pouls ni mouvement du cœur, je l'ai su depuis par le Dr. S.-H. Raynes, seul médecin présent. Durant ce temps, plusieurs des assistants me croyaient mort et comme le bruit s'en répandit au dehors, les cloches du village avaient déjà sonné mon glas. Le Dr Raynes me dit, cependant, qu'en se rapprochant de mon visage, il croyait percevoir par moment un souffle si léger qu'il était à peine perceptible.

... Le Dr Raynes enfonça une aiguille dans la chair à plusieurs endroits depuis les pieds jusqu'à la tête, aucun signe ne lui répondit. Bien que le pouls parut cesser de battre pendant quatre heures, l'état de mort apparente ne dura guère plus d'une demi-heure.

Je perdis toute faculté de penser et tout sentiment de la vie, j'étais dans l'inconscience absolue... Quand je repris le sentiment de l'existence, je constatai que j'étais encore dans le corps, mais mon corps et moi nous n'avions plus rien de commun. Dans l'étonnement et dans la joie je songeai pour la première fois à me regarder moi-même, j'observai le moi, *l'Ego* réel tandis que le non-moi l'emprisonnait de toutes parts comme en un sépulcre d'argile.

Avec la curiosité du médecin, je contemplais les merveilles de la physiologie corporelle avec laquelle je me confondais, âme vivante de ce corps mort.

J'analysais mon état avec calme, raisonnant ainsi : « Je suis mort selon le langage des hommes, et cependant je reste homme plus que jamais. Me voici sur le point de sortir du corps ». J'observais l'intéressant processus de l'âme qui se dégageait du corps. Une puissance qui ne semblait pas venir de moi secouait mon Ego de côté et d'autre, comme on balance un berceau et cela l'aidait à se dégager des liens du tissu corporel.

Au bout d'un instant ce mouvement latéral s'arrêtait et je sentais et j'entendais, à ce qu'il me sembla, comme les vibrations d'innombrables petites cordes dans la plante des pieds, depuis l'orteil jusqu'au talon. Après cela, je commençai à me retirer doucement des pieds vers la tête ; je me vois arrivé aux hanches et disant : « A présent, il n'y a plus de vie au-dessous des hanches ». Je n'ai aucun souvenir d'avoir traversé l'abdomen et la poitrine, mais je me souviens clairement, lorsque tout fut concentré dans la tête, d'avoir fait cette réflexion : « Me voici tout entier dans la tête, je serai bientôt dégagé ». Je passai autour du cerveau comme si j'avais été creux, le comprimant tout autour avec ses membranes vers le centre, et je sortis par les sutures du crâne, émergeant comme les minces feuilletts d'une enveloppe membraneuse. Quant à la forme et à la couleur, je me souviens clairement que je m'apparus, à moi-même, quelque chose comme une méduse.

En sortant, j'aperçus deux dames assises à mon chevet. J'estimai la distance entre la tête de mon lit et les genoux de la dame en face, je conclus qu'il y avait un espace suffisant pour m'y tenir, mais j'éprouvais un extrême embarras à la pensée que j'allais sortir nu devant elle ; cependant je m'enhardis, me disant que, selon toutes les probabilités elle ne pourrait pas me voir avec les yeux du corps puisque j'étais un esprit. Aussitôt sorti, je flottai de haut en bas, de droite et de gauche, comme une bulle de savon qui adhère au chalumeau, jusqu'à ce qu'enfin je me détachai du corps en tombant avec légèreté sur le plancher d'où je me relevai ayant repris toute l'apparence d'un homme ordinaire. J'étais transparent comme une flamme bleue et complètement nu. Avec une pénible sensation de gêne, je me glissai vers la porte entr'ouverte pour échapper aux regards des dames qui me faisaient face, ainsi que des autres personnes que je savais être autour de moi. Mais, ayant atteint la porte, je me trouvai habillé ; satisfait sur ce point, je revins vers la compagnie. En me retournant, mon coude gauche toucha le bras de l'un des deux gentlemen qui se tenaient près de la porte. A ma stupéfaction le bras passa sans résistance au travers du mien dont les parties divisées se rapprochèrent sans peine, se rejoignant comme de l'air. Vivement, je regardai son visage pour voir s'il avait senti ce contact, mais il n'en donnait aucun signe ; il se tenait debout, regardant fixement le lit que je venais de quitter. Je dirigeai mon regard dans la direction du sien et je vis mon propre

cadavre. Il était là, gisant dans l'attitude que j'avais eu tant de peine à lui faire prendre, légèrement porté sur le côté droit, les pieds rapprochés et les mains croisées sur la poitrine. Je fus surpris de la pâleur de la face. Je n'avais pas vu de miroir depuis plusieurs jours et me serais cru moins pâle que la plupart des personnes aussi malades. Je me félicitai, à part moi, de l'attitude décente que j'avais su donner à mon corps, espérant que mes amis en seraient moins impressionnés.

Je vis nombre de personnes assises ou debout autour du corps et remarquai particulièrement deux femmes qui semblaient agenouillées à ma gauche ; je comprenais qu'elles versaient des larmes. J'ai su depuis que c'étaient ma femme et ma sœur, mais à ce moment je n'avais pas conscience des personnalités : épouse, sœur ou ami étaient tout un pour moi.

Je voulus ensuite attirer l'attention des personnes en vue de les confirmer dans la certitude de leur propre immortalité. Je faisais de joyeuses révérences et leur envoyais des saluts de la main droite, je me mettais au milieu d'elles, mais elles n'y prenaient garde. Alors le comique de ma situation m'apparut et j'en ris franchement.

Pourtant, pensai-je, elles devraient avoir entendu ceci, mais il devait en être autrement, car personne ne détournait les yeux de mon cadavre. Je disais en moi-même : « Ils ne voient qu'avec les yeux du corps et ils ne peuvent pas voir les esprits. Ils examinent ce qu'ils croient être moi, mais ils se trompent, ce n'est pas moi, je suis ici et plus vivant que jamais ».

Je sortis par la porte ouverte, baissant la tête et cherchant où mettre mes pieds pour descendre dans le vestibule.

Je franchis le porche, descendis les marches et m'en allai jusqu'à la rue. Là je m'arrêtai pour regarder autour de moi. Jamais je n'avais vu cette rue aussi distinctement que je la vis alors. Je remarquai la rougeur du sol et les flaques d'eau laissées par la pluie. Je jetai un regard anxieux autour de moi, comme quelqu'un qui va quitter ses pénates pour longtemps. Je m'aperçus alors que j'étais plus grand que dans ma vie terrestre, ce qui me fit plaisir. J'étais corporellement un peu trop petit à mon gré, alors, pensai-je, dans ma nouvelle existence, je vais être selon mon désir.

Je remarquai aussi que mon habillement s'ajustait à ma plus grande taille et je me demandais avec étonnement d'où il venait et comment il s'était trouvé sur moi à mon insu. La fabrication ressemblait à une sorte de tissu d'Ecosse, un bon vêtement sans luxe, mais convenable. Comme je me sens bien portant, me disais-je. Il y a quelques minutes à peine, j'étais horriblement malade et je souffrais, voilà donc ce changement que nous appelons la mort et dont je m'effrayais si fort ! Maintenant c'est fait, et ici suis-je encore un homme plein de vie et de pensée ? Oui, certes, et plus lucide que jamais. Quel bien-être !... et jamais plus je ne serai malade, et je ne mourrai plus ! Dans l'exultation de mes pensées, je sautai de joie, puis je retombai dans la contemplation de ma forme et de mes vêtements.

Tout à coup je remarquai que je pouvais voir une mince couture dans le dos de mon vêtement : – Comment, me demandai-je, puis-je voir dans mon dos ? – Je regardai encore, pour bien m'en assurer, le derrière de mon habit et mes jambes jusqu'à mes talons ; je portai la main à mon visage pour toucher mes yeux : ils sont cependant bien à leur place, me dis-je ; suis-je donc comme le hibou qui peut dévisser sa tête d'un demi-tour ? J'essayai cela, mais sans succès. Alors il se peut que, sorti de mon corps pour un instant, j'aie cependant la faculté de voir par les yeux du corps, et je me retournai pour voir derrière moi, par la porte entr'ouverte, si la tête de mon propre corps se trouvait sur une même ligne avec moi. J'aperçus alors un fil mince comme celui d'une toile d'araignée, partant de derrière mes épaules et aboutissant en face à la base du cou.

Je m'arrêtai à cette conclusion que, grâce à ce lien, je pouvais me servir des yeux du corps et je redescendis dans la rue.

Je fis seulement quelques pas et je perdis connaissance de nouveau. Quand je revins à moi je flottais dans l'air, soutenu par des mains qui me pressaient légèrement de chaque côté. Le

possesseur de ces mains, si elles en avaient un, était derrière moi, me poussant par les airs, ce qui était un moyen de locomotion rapide et agréable. Avec le temps je compris mieux ma situation ; j'avais été enlevé et déposé avec aisance à l'entrée d'un chemin étroit, mais bien aménagé et qui montait suivant une inclinaison d'un peu moins de quarante-cinq degrés.

En levant les yeux, le ciel et les nuages paraissaient à la hauteur habituelle et, en les abaissant, je voyais au-dessous la cime verdoyante des bois. Je pensai : « La tête des arbres en bas est aussi éloignée que les nuages là-haut ». J'examinai les matériaux de la route : elle était faite de beau sable et d'une sorte de quartz laiteux ; j'en ramassai un grain et l'examinai particulièrement. Je me souviens fort bien qu'au centre il y avait une petite tache noire ; je l'approchai de mes yeux, c'était une petite cavité apparemment causée par l'action chimique de quelque métal.

Il avait plu, la fraîcheur se faisait sentir. Je remarquai que malgré la raideur de la pente je n'éprouvais aucune fatigue à marcher, mes pieds étaient légers et mes pas incertains comme ceux d'un enfant. Le souvenir me revenait en marchant de ma récente maladie, et je jouissais de ma santé et de ma force nouvelle. Puis un grand sentiment de solitude m'envahit, je désirais la société de quelqu'un et je me tins ce raisonnement : « A chaque minute quelqu'un meurt, si j'attendais seulement trente minutes il y a grande chance que quelqu'un mourra dans ces montages et viendra me tenir compagnie ». En attendant je surveillais l'espace autour de moi. A l'est il y avait une longue chaîne de montagnes et la forêt, en dessous, s'étendait jusqu'à flanc de la montagne et au-delà de ses sommets. Au-dessous de moi se trouvait une vallée boisée où coulait une belle rivière dont une multitude de petits brisants soulevaient des flots d'écume. Je la comparais à la rivière d'émeraude et les montagnes me parurent ressembler beaucoup au pic de Waldron. L'escarpement de roches noires qui étaient à gauche sur la route me rappelait Lookout Mountain, à l'endroit où la voie ferrée passe entre la rivière de Tennessee et la montagne. Ainsi les trois grandes facultés de l'esprit, la mémoire, le jugement et l'imagination agissaient encore dans leur intégrité.

J'attendis un compagnon pendant environ une demi-heure, mais personne ne vint. Alors je me tins ce raisonnement : - Il est probable que, lorsqu'on meurt, chacun doit faire son chemin individuellement et qu'on est obligé de voyager seul. Comme il n'y a pas deux hommes absolument pareils il s'en suit qu'il n'y a pas deux voyageurs suivant la même route dans l'autre monde.

Je tenais pour certain que quelque être de l'autre monde viendrait au-devant de moi ; cependant, chose étrange, je ne pensais à aucun en particulier que j'eusse désiré voir de préférence. – Ange ou démon, me disais-je, l'un ou l'autre viendra, je serais curieux de savoir lequel ! – Je songeai alors que je n'avais pas cru à tous les dogmes de l'Eglise ; mais que j'avais, par mes écrits et par mes paroles, affirmé une croyance que je jugeais meilleure. Mais je me disais : – Je ne sais rien, y a-t-il ici une place pour le doute et une place pour l'erreur ? Il se pourrait que je marche vers une destination terrible. – Ici se place une chose difficile à écrire ; tout autour de moi, et venant de points différents, je ressentais des pensées exprimées : – Sois sans crainte, tu es sauvé ! – Je n'entendais aucune voix, je ne voyais aucun être ; cependant j'étais parfaitement conscient que de différents points, à diverses distances de moi, quelqu'un pensait ces choses à mon adresse. – Comment en prenais-je conscience ? Cela était tellement mystérieux que je doutais de la réalité. Un sentiment de doute et de crainte m'envahit et je commençais à être très malheureux, lorsqu'un visage empreint d'ineffable amour et tendresse m'apparut un instant et raffermi ma foi.

Sans conscience et sans effort de ma part mes yeux se rouvrirent, j'aperçus mes mains et le petit lit blanc sur lequel je me trouvais couché et reconnaissant que j'étais rentré dans mon corps, je m'écriai avec surprise et désappointement : Qu'est-il arrivé ? Vais-je mourir de nouveau ? J'étais bien faible, mais encore assez fort pour raconter ce qui précède, en dépit de toutes les exhortations à me tenir tranquille ».

Des réponses faites aux enquêteurs, il résulte que le malade a vu correctement les faits et les images extérieures. Ainsi les deux messieurs vus à la porte de la chambre occupaient cette place effectivement, les flaques d'eau vues dans la rue existaient bien au dehors, car le temps avait été pluvieux ; quant au mince fil fluide, le sujet avait bien quelque connaissance de cette théorie mais il n'y croyait pas du tout, de sorte qu'on ne peut pas attribuer le phénomène à la visualisation d'une idée expectante.

Le récit du docteur a été confirmé par les cinq personnes qui se trouvaient alors présentes, et le rapporteur nous dit que l'intérêt lui parut si grand qu'il désira, ainsi que son ami Hodgson, faire la connaissance personnelle du narrateur et bien que, disent-ils, aucune espèce de preuve ne soit, ici, possible, l'importance du fait s'est accrue à leurs yeux.

Ainsi tous les témoignages s'accordent à représenter le processus de la mort comme le dégagement de quelque chose qui n'est pas absolument immatériel, mais qui est le siège du principe pensant ; on aurait donc tort de considérer le fantôme comme une irréalité. Rejeter une réalité parce qu'elle prête à la raillerie, serait une attitude indigne d'un esprit scientifique. Les histoires de *revenants* trouvent leur justification dans la preuve préalablement établie de l'existence d'un substratum fluide qui objective les images dans le monde de la pensée, cela n'a plus rien de surnaturel et il y a des apparitions offrant un tel caractère d'authenticité qu'il est absurde de n'en tenir aucun compte.

Sachant qu'un être vivant peut agir sur un autre par la télépathie et produire, par cette voie, une image visuelle, nous savons à n'en pouvoir plus douter, que la vision est due à une opération extérieure et active ; lorsque cette opération peut atteindre les sens de plusieurs personnes, elle ne prouve peut-être pas encore son objectivité matérielle, mais elle prouve tout au moins ce que j'appellerai son objectivité essentielle.

L'apparition suivante, vue indépendamment par trois personnes, a été rapportée par un membre de la Société Royale astronomique de Londres, dans un journal scientifique bien connu de tous les astronomes : *English Mechanic and World of Science*, du 20 juillet 1906. Il importe de remarquer que l'apparition se produisit après le décès. Nous n'en donnons qu'un bref résumé⁸¹.

Le 10 janvier 1879, le Rev. Ch. Tweedale, se réveillant au milieu de la nuit, vit apparaître sa grand-mère, l'observa quelques secondes et la vit lentement s'effacer dans la lumière lunaire. Une particularité le frappa, c'est que sa grand-mère était coiffée d'un bonnet à l'ancienne mode, gaufré ou coquillé.

De son côté, son propre père s'éveillait au même moment, et voyait la même apparition (sa mère), debout près de son lit. Enfin, la sœur de ce dernier qui demeurait à 30 kilomètres de là, eut également la vision de sa mère, cette même nuit, à 2 heures du matin. M. Tweedale père avait noté l'instant précis ; quant à M. Ch. Tweedale (le fils), il est certain, d'après l'éclairage des murs, que la lune avait franchi le méridien ; il a consulté à ce sujet le secrétaire de la Société astronomique Royale de Londres qui lui fixa l'heure du passage pour ce jour-là : 14 h 19, ce qui correspond à 2 h 19 du matin. La grand-mère était morte à minuit 15. Ainsi trois personnes eurent, *indépendamment l'une de l'autre*, la même vision deux heures après le décès.

En outre, M. Tweedale déclare qu'il n'avait pas vu sa grand-mère depuis plusieurs années lorsqu'elle mourut. Il écrivit à son oncle et lui envoya un croquis de sa vision ; il attira son attention sur une esquisse du bonnet, en lui demandant s'il offrait quelque analogie avec la coiffure mortuaire de la défunte. L'oncle répondit : « La ressemblance est frappante ».

⁸¹ Voir la traduction textuelle de C. Flammarion dans les *Annales des Sciences psychiques*, 175, boul. Pereire, n° d'octobre 1616, p. 610.

Le Rev. Ch. Tweedale, membre de la Société Royale astronomique de Londres, termine par les réflexions suivantes :

« Le fait que je viens de rapporter présente tant de garantie d'authenticité qu'on ne saurait, je pense, le regarder comme suspect. Je conseille aux incrédules de prendre connaissance des faits remarquables contenus dans *Human Personality* de Myers, et aussi de ceux décrits dans *The Proceedings of the Society for Psychical Research*, seize volumes que l'on peut consulter utilement. A ceux de mes lecteurs qui désireraient approfondir ces troublants problèmes avec un *vrai* savant, je nommerai Sir W. Crookes, Sir Oliver Lodge, ainsi que plusieurs autres éminents membres du Conseil de la Society ».

On a souvent bien de la peine à pénétrer les esprits superficiels de cette notion que les apparitions de personnes décédées sont aujourd'hui étudiées par de véritables savants ; la question est cependant beaucoup simplifiée avec les données nouvellement acquises par la psychologie, et notamment par la constatation des manifestations de toute nature par lesquelles se révèle le corps fluidique. Les apparitions ne sont souvent que de simples messages télépathiques provoquant une vision qui est le tableau fidèle de la situation où se trouvait le défunt à ses derniers instants. Souvent la manifestation se borne à une apparition simple qui se montre calme et souriante à l'heure même que le malade expire ; quelquefois c'est une véritable matérialisation ; c'est-à-dire que ce corps invisible, décrit par tous les voyants, trouve dans l'ambiance des ressources inconnues pour se renforcer au moyen d'une condensation qui lui confère la visibilité. Nous lisons dans *Les Hallucinations Télépathiques*, p. 182, un cas semblable de condensation et de formation graduelle, ainsi décrit par l'ami du défunt :

« ... Au fur et à mesure qu'il s'avavançait, ce brouillard, pour l'appeler ainsi, se concentra en un seul endroit, s'épaissit et présenta le contour d'une figure humaine, dont la tête et les épaules devinrent de plus en plus distinctement visibles, tandis que le reste du corps semblait enveloppé d'un large vêtement de gaze pareil à un manteau... La pleine lumière de la fenêtre tombait sur l'objet qui était si peu consistant et si mince que la lumière qui se reflétait sur les panneaux d'une porte bien vernie était visible à travers le bas du vêtement. L'apparition n'avait pas de couleur, elle semblait une statue taillée dans du brouillard ».

Le témoin de cette apparition reconnut, alors, les traits d'un ami très cher, la figure avait une expression de paix, de repos, de sainteté. Puis, en un instant, tout disparut comme la vapeur au contact de l'air froid. Or le courrier du lendemain apportait la nouvelle que cet ami était mort au moment même où il avait été vu. C'était une mort subite que rien ne permettait de prévoir.

Cet exemple appartient à une catégorie de faits similaires qui nous permettent d'affirmer que l'apparition du décédé n'est pas toujours un fait de simple télépathie, mais qu'elle peut, quelquefois, se manifester par le processus ordinaire de la matérialisation. Citons encore la suivante : M. Binet raconte (*l'Inconnu...* ; Flammarion, p. 84), avoir vu une petite amie lui apparaître dans les mêmes conditions. Il lui sembla voir un rayon de lune marcher ; puis cette ombre lumineuse, flottant comme une robe, prit la forme d'un corps. Elle s'avança vers le lit : – « Une figure maigre me souriait, dit-il... Je jetai un cri... Léontine !... Puis l'ombre lumineuse glissant toujours disparut au pied du lit ».

M. Binet était à ce moment à Donchery, il s'agissait d'une petite fille tuée au bombardement de Mézières, l'apparition s'était produite durant la nuit et à l'heure où cette enfant était morte. Indépendamment de l'intérêt que présentent les apparitions, indépendamment de la certitude de leur réalité, et même des preuves d'identité qu'elles apportent, il faut convenir que celles qui sont vues par plusieurs personnes peuvent encore se produire dans des conditions telles qu'elles viennent confirmer cette matérialité des images. C'est lorsqu'elles satisfont aux conditions des choses réelles, lorsque l'image est bien localisée par tous au même endroit, lorsqu'elle se réfléchit dans une glace et qu'elle répond aux lois de la perspective, se présentant de face pour l'un et de profil pour l'autre..., etc.

On lira avec intérêt le récit de C. Flammarion se rapportant à un fait dont il connaît bien tous les éléments puisque cela s'est passé dans sa propre famille. Nous le reproduisons *in extenso* et avec les commentaires de l'auteur.

Une apparition

Paris, 5 décembre 1911.

« Cher Monsieur Leymarie,

En réponse à votre requête de la semaine dernière, pour votre numéro de Noël, une heureuse coïncidence me permet de satisfaire votre désir, et je m'empresse de vous adresser cette relation. Toujours débordé par des recherches illimitées, je cherchais sans le trouver, quelque fait nouveau à vous signaler, lorsque ce matin, une visite me l'a apporté.

Mon neveu regretté, le capitaine Camille Martin, de l'Infanterie coloniale, est mort à Paris, le 22 mars dernier, usé par les fièvres et les fatigues, à l'âge de quarante-six ans, dans l'appartement qu'il habitait depuis un an, avenue des Gobelins, 4. Sa veuve et sa belle-fille viennent de me faire part, toutes frémissantes encore, quoique le fait date déjà de sept mois, d'un phénomène psychique, digne de toute notre attention. Une longue absence de Paris les avait empêchées de m'en parler jusqu'ici.

Six semaines environ après la mort de son mari, Mme Camille Martin était couchée, dans le même appartement (mais non dans la chambre mortuaire), lorsque, non encore endormie, elle aperçut l'ombre de son mari glisser dans l'air, non loin d'elle.

Sa fille, couchée dans un autre lit et endormie, se réveilla soudain et aperçut de son côté l'ombre de son beau-père arrivant directement sur elle en la fixant de ces yeux caves et maladifs qu'il présentait aux derniers temps de sa vie. Elle en eut une telle peur qu'elle jeta un effroyable cri d'angoisse, et que, tout à l'heure en me racontant le fait, elle en tremblait encore des pieds à la tête et en pâlisant étrangement.

Je les ai priées, l'une et l'autre, de m'écrire séparément une relation sommaire de ce qu'elles ont observé et ressenti. Voici ces deux récits » :

Relation de Mme Camille Martin

« C'était dans la première semaine de mai. Je m'étais couchée fort tard, vers 11h ½ ou minuit, très absorbée par des contrariétés d'affaires que j'avais été obligée de discuter dans la journée. La nuit était chaude et la chambre vaguement éclairée par la lumière diffuse de Paris. Je restais sur mon lit sans pouvoir dormir, les yeux grands ouverts, lorsque j'aperçus une ombre (celle de Camille), la figure grisâtre, les yeux enfoncés horriblement, et sa personne enveloppée dans une sorte de draperie grisâtre. On distinguait la moitié du corps ; les jambes disparaissaient dans une teinte toujours grise et comme enveloppée d'un brouillard. L'ombre venait d'entrer par une fenêtre (ouverte) et semblait planer à 60 centimètres environ au-dessus du sol, s'avancant, ou plutôt glissant, dans la direction du lit de ma fille. De mon lit, je la suivais d'autant mieux qu'une glace en face répétait chaque mouvement de l'ombre.

Très angoissée, mais sans la moindre frayeur, je me demandais ce que mon pauvre Camille cherchait, lorsqu'à ce moment juste où il se trouvait presque planer sur le lit de ma fille, cette dernière poussa un cri d'épouvante terrible en m'appelant et me criant sa frayeur. Je lui répondis : oui, je le vois aussi, ne t'effraye pas. Mais elle jeta un nouveau cri, plus perçant encore, et l'ombre s'évanouit dans la glace.

Après cette vision, ma fille s'est rendormie, très calme, comme jamais depuis cette mort elle ne l'avait fait. Le lendemain soir, la frayeur de revoir cette apparition la rendait si nerveuse qu'elle ne voulut pas coucher dans son lit et me demanda à partager le mien, toujours tremblante.

Quant à moi je n'ai pas éprouvé la moindre frayeur. Au contraire, j'en ressentais un calme bienfaisant, et le reste de la nuit je l'ai passé sans la moindre fatigue.

Souvent, depuis, j'essayai de revoir mon cher Camille, en y pensant fortement, mais je n'ai pas obtenu le moindre phénomène.

Je dois vous faire remarquer aussi, qu'à l'époque de son apparition, nous avons entendu plusieurs fois des bruits singuliers et inexplicables dans les lames du parquet, et même des portes ont claqué brusquement, alors qu'elles avaient été fermées soigneusement et vérifiées à plusieurs reprises.

Notre appartement était, comme vous le savez, au cinquième étage ».

M. MARTIN

Relation de Mlle Berthe Dupont

« Cela date des premiers jours de mai environ, entre le 5 et le 10 ; nous nous étions couchées à minuit, et j'avais l'impression de dormir depuis une heure lorsque je me sentis réveillée comme par un fluide, et en ouvrant les yeux je vis une ombre à quelque distance de mes yeux. Elle me paraissait vaguement drapée dans un linceul, les bras croisés sur la poitrine, le bas du corps n'étant pas visible ; c'était comme un brouillard qui allait en s'évanouissant.

L'ombre semblait planer et s'avancer vers mon lit, j'avais l'impression très nette d'être réveillée et de la voir s'approcher de moi ; je reconnus les traits de la physionomie de mon beau-père, et je fus saisie d'une peur épouvantable. Il arrivait directement sur moi.

Après l'avoir vue et reconnue pendant deux secondes peut-être, je criai pour réveiller maman, couchée dans la même chambre que moi, presque perpendiculairement à mon lit, et lui témoigner mon angoisse. Elle me répondit tranquillement, à ma grande surprise, car je la croyais endormie : « Mais je la vois aussi, il ne faut pas avoir peur ». Je lui criai encore mon épouvante une seconde fois, et à ce moment l'ombre s'évanouit.

Je me rendormis très calme, et le restant de ma nuit, je reposai comme je ne l'avais pas encore fait depuis la mort qui nous a frappées ».

Berthe DUPONT

« Voilà donc deux observations bien distinctes du même phénomène.

L'explication généralement admise par les physiologistes est qu'il s'agit d'une hallucination. Mais je voudrais bien savoir quelle est exactement la valeur explicative de ce mot.

On le considère comme synonyme du mot illusion. C'est-à-dire que ce serait là un phénomène purement subjectif, et qu'il n'y aurait rien en dehors du cerveau des deux narratrices. Leur vision serait un simple produit de leur imagination, de leur nervosité.

Une hallucination collective est-elle aussi simple que cela ?

On peut supposer, il est vrai, que Mme Martin, sous l'impression toujours vivace de la mort récente de son mari, constamment ravivée par les discussions d'affaires, a cru voir une ombre inexistante et l'a créée de toutes pièces et que les ondes émanées de son cerveau ont impressionné celui de sa fille. C'est possible, mais une telle explication est, avouons-le, purement hypothétique et assez compliquée. Remarquons que, tandis que la jeune fille voyait arriver de face sur elle cette ombre mystérieuse, sa mère la voyait de trois quarts et se reflétant dans la glace.

Diverses théories sont émises pour ces apparitions.

Je ne viens pas dire que l'on puisse affirmer rigoureusement la réalité de la présence de mon cher neveu. Ce n'est certainement pas démontré. Mais l'hypothèse n'est pas moins acceptable que les autres. Pourquoi l'éloigner de parti pris, par pur scepticisme ?

Il me paraît plus logique et plus sage d'enregistrer l'observation et de l'adjoindre à toutes celles du même ordre. Ces documents serviront un jour à la discussion définitive : ne négligeons rien pour la solution du grand problème. Ce peut être tout autre chose qu'une

apparition réelle ; mais c'est un fait d'observation à analyser, sans aucune idée préconçue. Nous sommes encore si ignorants de tous les mystères de l'âme ».⁸²

Camille FLAMMARION

Les observations et la documentation qui nous ont servi jusqu'ici pour établir les faits sont utiles pour vaincre la résistance des incrédules ; mais maintenant que la crédibilité des faits est bien établie, maintenant qu'ils ont été constatés partout, avec des médiums, auprès des personnes vivantes et autour du lit des mourants, nous allons laisser de côté toutes considérations relatives à la nature objective ou subjective du phénomène et, abandonnant le masque du scepticisme, nous prêterons l'oreille à la voix du sentiment qui a bien aussi le droit de se faire entendre.

C'est lorsque les organes ravagés par la maladie sont affaiblis, c'est lorsqu'ils cessent d'oppresser l'âme du poids lourd de la matière que nous devenons tous de véritables voyants, parce qu'alors les âmes se rapprochent sur la frontière des deux mondes ; les rapports télépathiques se rétablissent tout naturellement avec l'au-delà et les invisibles nous apparaissent.

On lit dans *Annales des Sciences Psychiques* année 1906, p. 159 :

« Je tire le cas suivant du volume III, p. 32 des *Proceedings of the S.F.P.R.* Il a été communiqué à la Société par un colonel irlandais. Etant donné que le rôle principal de cet événement est tenu par la femme même du colonel, on comprend que ce dernier ne désire pas que l'on publie les noms.

Il y a seize ans environ, Mme ... me dit : « Nous aurons des hôtes pendant toute la semaine prochaine. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse chanter avec nos filles ? ». Je me rappelai que mon armurier, M. X..., avait une fille dont la voix était très belle, et qui étudiait le chant dans un but professionnel. Je la lui indiquai donc, et je m'offris à écrire à M. X... pour le prier de vouloir bien permettre à sa fille de venir passer une semaine avec nous. Il en fut ainsi décidé, j'écrivis à l'armurier et Miss Julie X... fut notre hôte pendant le temps fixé. Je ne sache pas que Mme... l'ait revue depuis... Quant à Miss Julie X..., au lieu de se consacrer à l'art du chant, elle épousa quelque temps après M. Henri Webley. Aucun de nous n'eut plus occasion de la revoir.

Six ou sept ans étaient passés. Mme X..., qui était malade depuis plusieurs mois, était alors à toute extrémité et expira le jour suivant celui dont je vais parler. J'étais assis à côté d'elle ; nous causions de certains intérêts qu'elle désirait vivement de régler. Elle semblait parfaitement calme et résignée, en pleine possession de ses facultés intellectuelles ; cela est prouvé par le fait que l'on constata plus tard la justesse de son avis, alors que l'on reconnut erroné le conseil de notre avocat, lequel jugeait inutile la mesure suggérée par la malade. Soudain elle changea de discours, et, s'adressant à moi, elle me demanda : « Remarques-tu ces douces voix qui chantent ? ». – Je répondis que je n'entendais rien. – Elle ajouta : « Je les ai déjà perçues à plusieurs reprises aujourd'hui ; je ne doute pas que ce soient des anges qui viennent me souhaiter la bienvenue au ciel ; seulement c'est étrange, il y a parmi ces voix une que je suis sûre de connaître, mais je ne puis me rappeler de qui elle est ». Tout à coup elle s'interrompit et, indiquant un point sur ma tête, elle dit : « Tiens, elle est dans le coin de la chambre ; c'est Julie X..., maintenant elle s'avance ; elle s'incline sur toi ; elle élève ses mains en priant. Regarde, elle s'en va ». Je me retournai, mais je ne vis rien. Mme X... ajouta encore : « Maintenant elle est partie ».

Je me figurais naturellement que ces affirmations n'étaient autre chose que les imaginations d'un mourant.

⁸² Extrait de la *Revue Spirite*, 42, rue Saint-Jacques, n° de janvier 1912.

Deux jours après, en parcourant un numéro du *Times*, il m'arriva de lire, à la nécrologie, le nom de Julie X..., femme de M. Webley. Cela m'impressionna si vivement qu'immédiatement après les obsèques de ma femme je me rendis à... où je cherchai M. X... et je lui demandais si Mme Julie Webley, sa fille, était réellement morte. Il me répondit : « Ce n'est que trop vrai, elle est morte de la fièvre puerpérale. Le jour de sa mort, elle commença à chanter le matin, elle chanta et elle chanta jusqu'à ce qu'elle s'éteignit ».

Pour ces phénomènes produits durant la crise qui précède la mort, on soulèvera souvent l'objection de l'hallucination subjective. Cependant, après examen, cette explication ne paraît pas beaucoup meilleure que celle du cerveau échauffé ; d'abord, parce que ces visions sont en dehors de ce que l'on pourrait attendre d'un organe dont l'activité est si près de s'éteindre, ensuite parce que les éléments de vérité qu'elles contiennent ne s'expliquent pas par l'hallucination, si l'on songe aux nombreuses preuves d'identité et aux prémonitions fournies par ces apparitions.

Nous venons de voir Mme X..., au moment de la crise dernière, recevoir la visite d'une personne qu'elle n'avait aucune raison de supposer morte, et M. Bozzano remarque à ce sujet qu'on ne connaît pas d'hallucinations analogues produisant, sous la même forme, des apparitions de vivants. Au contraire, bien des cas se présentent, où le mourant aperçoit le fantôme d'une personne que l'on croyait vivante, et qui, dans ce cas, était bien réellement morte. Ici, comme précédemment, nous ne faisons qu'effleurer un sujet ; mais nous n'en avons traité aucun à fond, espérant seulement éveiller la curiosité du lecteur par un coup d'œil jeté sur un ensemble de faits qu'il importe de vulgariser. Celui qui s'intéressera à ces questions trouvera dans la bibliographie spéciale de quoi répondre aux objections ; mais il y aurait un beau livre à écrire sur les manifestations qui se produisent autour des mourants. Dans les *Annales des Sciences Psychiques*, M. Ernest Bozzano en a publié une série de complexité ascendante, accompagnée de savants commentaires. Nous en tirons ce qui suit :

Le Dr Paul Edwards, appelé au chevet d'une amie, une malade en pleine possession de toutes ses facultés, rapporte les dernières paroles qu'elle adresse à son mari, au moment de son agonie⁸³.

« Maintenant mon plus vif désir est de m'en aller... J'aperçois plusieurs ombres qui s'agitent autour de nous... toutes vêtues de blanc... J'entends une mélodie délicieuse. Oh ! Voici ma Sadie ! Elle est près de moi et sait parfaitement qui je suis (Sadie était une petite enfant qu'elle avait perdue dix ans auparavant). – « Sissy, lui dit le mari, ma Sissy, ne vois-tu pas que tu rêves ? – Ah ! Mon cher, répondit la malade, pourquoi m'as-tu rappelée ? A présent, j'aurai plus de peine à m'en aller. Je me sentais si heureuse dans l'au-delà ; c'était si délicieux, si beau ! ». Après trois minutes environ, la mourante ajouta : – Je m'en vais de nouveau, et cette fois je ne reviendrai pas, quand même tu m'appellerais.

Cette scène eut la durée de huit minutes. On voyait bien que la mourante jouissait de la vision complète des deux mondes en même temps, car elle parlait des figures qui se mouvaient autour d'elle dans l'au-delà et, en même temps, elle adressait la parole aux mortels en ce monde... Jamais il ne m'est arrivé d'assister à un trépas plus impressionnant, plus solennel ».

Autre cas tiré des *Annales des Sciences Psychiques*.

Le Dr Wilson, de New-York, qui assista aux derniers moments du ténor James Moore, en parle comme il suit :

« Il était 4 heures, et la clarté de l'aube, qu'il avait attendue avec anxiété, commençait à filtrer à travers les volets. Je m'inclinai sur lui, et je constatai que son visage était calme et son regard limpide. Le pauvre malade me regarda et en me serrant la main dans les siennes, il me dit : « vous avez été un bon ami pour moi, docteur. Vous ne m'avez pas quitté ». Alors se passa un fait que je n'oublierai pas jusqu'à mon dernier jour ; quelque chose que ma plume est

⁸³ *Annales*, 1906, p. 150 – 151. Boul. Pereire, 175. Paris.

impuissante à décrire. Je ne puis m'exprimer autrement qu'en disant qu'alors qu'il paraissait conserver toute sa raison, il fut transporté dans l'au-delà, et, quoique je ne puisse pas bien m'expliquer la chose, je suis absolument convaincu qu'il avait pénétré dans le séjour spirituel. En effet, en élevant la voix beaucoup plus qu'il ne l'avait fait durant sa maladie, il s'écria : « Voici ma mère ! Viens-tu ici pour me voir, maman ? Non, non ; c'est moi qui viendrai vers toi. Attends un instant, ma mère ; je suis presque libre, je puis te rejoindre ; attends un instant ». Son visage avait une expression de bonheur inexprimable ; la manière dont il parlait me fit une impression que je n'avais jamais ressentie jusqu'à ce jour ; il vit sa mère et il lui parla ; j'en suis tout aussi fermement convaincu que je le suis d'être assis ici en ce moment.

Dans le but de bien arrêter mes souvenirs, sur ce qui avait été le fait le plus extraordinaire auquel j'eusse jamais assisté, j'enregistrai aussitôt, mot pour mot, ce que je venais d'entendre... Ce fut la plus belle mort à laquelle j'aie jamais assisté ».

Autre cas, p. 149. M. Alfred Smedley, à la page 50-51 de son ouvrage *Some reminiscences*, raconte comme il suit les derniers moments de sa femme :

« Quelques instants avant sa mort, ses yeux se fixèrent sur quelque chose qui sembla les remplir d'une surprise vive et agréable ; alors elle dit : « Comment !..., voici ma sœur Charlotte, voici ma mère, mon père, mon frère Jean, ma sœur Marie !... Maintenant ils m'amènent aussi Bessy Heap ! Ils sont tous ici ; oh ! Que c'est beau, que c'est beau ! Ne les vois-tu pas ? – Non, ma chère, répondis-je, et je le regrette bien. – Tu ne peux donc pas les voir ? Répéta la malade avec surprise. Ils sont pourtant tous ici ; ils sont venus pour m'emmener avec eux. Une partie de notre famille a déjà traversé la grande mer, et bientôt nous nous trouverons tous réunis dans le nouveau séjour célestial ». J'ajouterai ici que Bessy Heap avait été une servante très fidèle, très affectionnée à notre famille, et qu'elle avait toujours eu une affection particulière pour ma femme.

Après cette vision extatique, la malade resta quelque temps comme épuisée ; enfin, tournant fixement le regard vers le ciel et soulevant les bras, elle expirait ».

Oui !... Il y a dans la mort des beautés qui, mieux que tout raisonnement, entraînent la conviction ; mais il y a aussi des certitudes qui s'imposent à la raison. Les cas que nous venons de citer sont parmi les plus simples, mais les mêmes visions se retrouvent souvent associées aux différentes formes de phénomènes que nous avons décrits par ailleurs. Lorsque les messagers qui veillent aux portes de la mort commencent à être vus des mourants, ils se montrent avec les signes particuliers qui peuvent faire la preuve de leur identité, ou bien ils donnent des preuves d'objectivité, ou bien ils font preuve de connaissances spéciales, donnent des avertissements utiles, s'inquiètent des affaires de famille, ou bien encore, comme nous l'avons vu pour le cas d'Elisa Mannors, ils viennent collaborer avec des expérimentateurs dans l'intention certaine de fournir une nouvelle preuve de leur identité. Pensez à toutes ces complications, pesez tout cela dans votre esprit, et demandez-vous ensuite s'il est encore possible de croire aux théories de la coïncidence fortuite et de l'hallucination ?

Une autre preuve qui n'est pas, comme on pourrait le croire, une raison de sentiment, c'est que les mêmes phénomènes sont perçus par des enfants trop jeunes pour être accusés d'imposture, et qui, même avant d'avoir été malades, décrivent tout naïvement la vision d'un parent ou d'un petit frère qui viennent les chercher, leur annonçant qu'ils vont passer de l'autre côté, leur recommandant de dire à leur maman de ne pas pleurer.

Le sentiment de « l'autre côté » est très fréquent chez les enfants dont aucune doctrine n'a encore faussé le jugement. Ils ont conservé le souvenir d'avoir déjà vécu et ils en donnent quelquefois des preuves, citant les noms des personnages qu'ils ont connus ou donnant les professions qu'ils ont exercées dans une précédente existence, décrivant les lieux qu'ils ont habités, et quelquefois la façon dont ils sont morts.

Après avoir étudié toute la série des documents basés sur des témoignages sérieux, un coup d'œil synthétique, jeté sur l'ensemble, forcera votre conviction. Vous céderez à l'évidence et surtout vous vous affranchirez de cette suggestion mensongère, que l'hypothèse de la survivance ne serait pas une hypothèse raisonnable parce qu'elle serait contraire aux données de la Science. Les matérialistes qui prétendent cela font un raisonnement semblable à ceux qui ont consacré l'erreur dans les siècles passés et entravés des progrès qui se sont réalisés malgré eux.

Ah ! Le matérialiste !... Avez-vous jamais songé à approfondir la psychologie d'un monsieur qui croit qu'il est permis de nier quelque chose parce que cela choque ses conceptions sur la matière ; un monsieur qui ne comprend pas que, seules, les réalités saisissables à notre entendement ont le droit d'être affirmées, dans un monde où toutes les apparences matérielles ne sont qu'illusions. La première erreur de l'homme a été de croire que le soleil se lève, que la terre est immobile, que lui-même est le centre et le but de la création. Le matérialiste est un homme incapable de se soustraire à l'illusion des sens, un homme qui croit que sa sensation doit lui donner la mesure de tout. Incapable de s'abstraire, il lui suffit de découvrir quelque vestige de l'homme primitif, dans une couche diluvienne du tertiaire, pour croire qu'il a reconstitué la genèse du monde, car il qualifie de surnaturel tout ce qui dépasse la hauteur de son front.

De même que le théologien du XVI^e siècle niait qu'aucun monde ait jamais pu exister au-delà de notre petit globe, de même le matérialiste d'aujourd'hui nie qu'il puisse exister quelque chose de plus subtil au-delà de ses organes.

Le monsieur qui ne croit que ce qu'il voit est bien près d'être ridicule, le matérialiste l'est tout à fait. N'est-ce pas lui qui, hier déjà, niait la possibilité du magnétisme, de l'action à distance et de la télégraphie sans fil ? N'est-ce pas lui qui prétendait faire de la visibilité des choses le critérium de leur réalité ; et qui posait en principe que l'atome, étant la seule réalité existante, contenait la raison d'être de tout ce qui vit et l'unique fondement de tout ce qui existe.

Le matérialiste d'aujourd'hui est bien plus ridicule encore que le théologien d'autrefois ; celui-ci, en effet, pouvait concevoir que notre monde fut le centre d'un système unique ; mais celui qui proclame que l'atome suffit à générer le monde de la pensée, n'est-il pas aussi fou que celui qui prétendrait que notre globe suffit à expliquer la génération des soleils. Pourquoi chercher toujours en bas la solution qui ne peut se trouver qu'en haut. Pourquoi ne pas tenir compte des raisons cachées dans le mystère du Cosmos, sous prétexte que notre regard ne les atteint pas, et que, par suite, les raisons cosmiques seraient surnaturelles ? Mais, bonnes gens, qui prétendez connaître les limites de la vie, regardez donc votre passé, vos erreurs ne se comptent plus. Vous avez dit : La vie est impossible en dehors de l'oxygène ; la vie est impossible dans l'obscurité ; la vie est impossible sous la pression des grands fonds de la mer !... ». Et peut-être vous auriez eu raison si la matière contenait le germe de la vie, mais comme, en fait, c'est la vie qui s'empare de la matière, qui la façonne et l'organise pour l'adapter à ses fins, l'observation vous donnera toujours tort ; la vie se montre partout où vous lui défendiez d'apparaître ; et elle continue là où vous dites qu'elle est finie ; et même elle ne commence pas là où vous croyez. Pour limiter la vie au court espace de temps compris entre le berceau et la tombe, il faudrait pouvoir affirmer que derrière ces bornes il n'y a plus de mystère. Et le matérialiste n'accepte aucun mystère ; car, pour se persuader qu'un milligramme de substance inerte va faire un miracle en neuf mois, il assure que sa chimie explique les progrès du fœtus qui viendrait au monde pour la première fois ; il se flatte donc de connaître l'absolu et de comprendre les causes ; et, dans son incompréhension du mystère, c'est lui qui accuse le spiritualiste de prétendre à la connaissance du secret divin.

Mais c'est bien le renversement des rôles. Point n'est besoin de mesurer l'infinie profondeur des cieux pour assurer qu'ils s'étendent bien loin au-delà de la voie lactée ; celui-là seul qui en fixerait la limite prétendrait connaître le fond des choses. Lorsque le théologien prétendait

fixer ainsi les limites de la création, il était obligé de s'appuyer sur la révélation divine, tout comme le matérialiste de nos jours se retranche derrière de prétendues révélations scientifiques qui n'existent nulle part. La science ne nous apprend rien de la vie et il n'est donné à personne d'enfermer l'esprit et l'intelligence dans les limites du corps humain. Non, l'astronome n'a pas besoin de connaître les secrets de Dieu pour agrandir l'Univers et nous, nous n'avons pas besoin de posséder la connaissance absolue pour vous montrer la voie scientifique qui nous a permis d'élargir le domaine de la vie.

C'est donc à bon droit que le spiritualiste regarde dans l'au-delà pour en sonder les merveilleuses profondeurs. Dans cette contemplation, il aperçoit des révélations qui s'étendent bien en dehors du domaine de la physique et de la chimie, il aperçoit les sphères de l'esprit, de la conscience et de l'intelligence dont le domaine est illimité, et dont l'évolution s'effectue en dehors des bornes du temps et de l'espace.

L'homme se méconnaît lui-même parce que son âme, pur diamant, est entouré d'un gangue et, parce que le monde qu'il voit ne répond pas à ses aspirations, il se désespère. Un jour vient, cependant, où la fatigue, l'oppression de la matière l'excite à faire un effort, l'esprit tend à briser sa gaine et le pauvre pèlerin de la terre s'en va rôder vers la cité des morts ; il applique l'oreille contre les dalles du caveau funèbre, et là, ô surprise ! Il retrouve la foi et l'espérance et relevant la tête il s'écrie : « On ne meurt pas ».

Non, on ne meurt pas, parce que la force créatrice est antérieure à la condensation des vies organiques et parce que l'étude de l'au-delà est venue nous prouver que l'âme individuelle, préexiste et qu'elle survit aux destructions corporelles.

Avec les yeux du corps nous voyons, il est vrai, disparaître les matérialisations passagères qui se forment à la surface de notre limon terrestre ; mais, avec l'œil de la raison, nous pouvons suivre, dans l'au-delà, les manifestations de la conscience et de l'intelligence, dont l'activité se continue dans l'invisible, autour du grand courant cosmique où tout s'alimente. On ne meurt pas..., car rien ne peut mourir de ce qui existe..., le corps lui-même est une survivance et un composé des premières âmes organiques qui lui ont donné naissance. Nous avons déjà vécu dans le protozoaire, dans le zoophyte, dans le reptile, l'oiseau et le mammifère ; et les petits êtres qui avaient réalisé ces formes en ont gardé le souvenir pour nous fournir, aujourd'hui, les matériaux de l'incarnation présente. Le long travail des siècles n'a rien laissé perdre des instincts, des mémoires et des tâtonnements de la vie organique ; sur celle-ci est venue se greffer l'âme humaine. Si une seule de ces forces qui ont présidé aux formations premières avait un instant cessé d'exister, la chaîne des progrès successifs eût été rompue, et tout serait retombé à l'inertie de l'atome originel ; si l'évolution progresse, c'est grâce à la survivance, et c'est grâce aux âmes inférieures, qui survivent en nous et qui se chargent des basses fonctions de la vie organique, que nous pouvons prendre l'essor et nous élever vers la vie mentale.

La nature n'a pas d'autre but que la vie ; c'est pourquoi on ne meurt pas ; la vie est tout et la matière n'est rien, alors la matière passe et la vie reste.

Et maintenant ceux qui ont franchi le seuil du mystère viennent vous prouver qu'un lien télépathique les attache toujours à nous d'une certaine façon. Les portes du sépulcre laissent filtrer les rayons d'une lumière nouvelle, ceux qui sont nouvellement décédés hésitent encore, arrêtés sur la frontière des deux mondes ils peuvent nous envoyer quelques signes matériels de leur présence ; de derrière la tombe ils jettent un dernier cri dont nous percevons les échos.

Enfin, lorsque nous-mêmes arrivons au terme de l'épreuve, lorsqu'après cette triste vie parcourue nous n'attendons plus rien que l'obscurité du néant, notre vision psychique s'éveille, nous commençons à percer le voile de la matière, alors ceux que nous avons ensevelis de nos mains nous apparaissent dans la lumière de l'au-delà, ils viennent nous

apporter l'aurore de leur sourire. Ceux que nous croyions morts nous crient : « On ne meurt pas ! ».

ADDENDA

A l'heure où cette édition est sous presse, l'Institut Métapsychique international publie des reproductions de moulage de membres humains matérialisés, qui constituent une preuve mathématiquement certaine de la réalité des faits.

Table des matières

Préface	2
Chapitre I – Le grand problème	4
Chapitre II – La télépathie	11
Chapitre III – Les troubles organiques.....	21
Chapitre IV – Les vies antérieures.....	29
Chapitre V – Le fait observé	41
Chapitre VI – Les agents moteurs	48
Chapitre VII – Apparitions télépathiques et formes matérialisées	59
Chapitre VIII – Les matérialisations complètes.....	68
Chapitre IX – Les matérialisations de la nature	82
Chapitre X – Les manifestations spontanées.....	95
Chapitre XI – les manifestations de l’au-delà	109
Chapitre XII – Mors janua vitae	122